

des suppositions et il est tout à fait possible aussi que le désir de se donner au bon Dieu ne soit né dans l'âme de Célestine que sous l'empire de la douleur et des regrets causés par la disparition de son bon père. Ainsi jetée du Sein du Sauveur entre les bras de Sainte-Marthie, elle se trouva bientôt placée sous la direction ferme et sage de Saint Alcibié de Montfuron.

Y ayant montré une sérieuse bonne volonté, elle fut admise à prendre part à la Cérémonie du octobre 1861. La relation suivante en a été faite au Journal par M^e le Chanoine Jumière alors Supérieur de la Congrégation : "La retraite générale a été suivie de la Cérémonie de la profession religieuse qui se renouvelait pour la dix-septième fois depuis la fondation de la Congrégation Générale et de la prise d'habit qui se renouvelait pour la seizeième fois. Cette Cérémonie a été présidée par M^e Baudry nouvel évêque de Fréjus, assisté de M^e l'Abbé Jumière Vicaire Général et Supérieur de la Cong^{reg}, de M^e l'Abbé de Saint-Escupiay Vicaire Général; de M^e l'Abbé de Montfuron directeur du Noviciat, de M^e l'Abbé Seyrat prédicateur de la retraite et de plusieurs autres ecclésiastiques. Deux Novices ont prononcé leurs vœux, onze postulantes ont été admises à la prise d'habit." Notre Célestine reçut avec le voile le nom de S^e Constance peut-être afin qu'elle n'oubliât point que pour réussir à corriger ses nombreux défauts, elle devait porter toute la vie avec la plus fer-sévéante énergie. En raison même de ce grand travail, le Noviciat de S^e Constance fut prolongé jusqu'au 29 Mars 1863. Le jour là, placant ses bons désirs sous la protection toute spéciale de la très Sainte Vierge, elle fit profession entre les mains de Monsieur de Saint-Escupiay, assisté de M^e Jumière et de Montfuron étaient décidés dans le courant de l'après-midi du 29 Mars du Saint Abbé de Montfuron porté pour notre Congrégation. Elle fut une grande préjudiciable à la perfection de la jeune professe dont la vie fut dès lors être comparée à une course au obéies entre

envoyée à la Miséricorde de Belvès au lendemain de sa profession elle y fit la classe jusqu'au mois d'octobre suivant. Il passa à St^e Aulayelles années 1864, 1865 et 1866; à Castillonnes 1867 et 1868; à St Georges 1869 à M^e Alcibié

1870, à St Aotier et à Masenil 1871, à Gluviers 1872, à la Miséricorde de Bergerac 1873, 1874 et 1875; à Issigeac 1876, à l'orphelinat de Bergerac les 5 années suivantes, à Montzon 1885, à Latourelle blanche 1884, à Leibarac 1884 et 1886. La plus longue station fut celle qu'elle fit à Pujol du mois d'octobre 1886 à la laïcisation de l'Ecole maternelle, dont elle était directrice, en Avril 1893. Envoyée alors à Agonac en qualité de reponsable (elle avait fait la classe durant 30 ans), cette chère Anne y reçut paisiblement malgré les saillies encore trop vives parfois d'un esprit malheureux que la perspicacité, le calme et le bon sens de Mme Christiane avaient bientôt fait de mettre en fuite. Les derniers jours de St Constance furent des plus édifiants. Elle supporta toutes ses souffrances avec beaucoup d'humbleté, de courage et une entière résignation. Elle témoigna à ses compagnes et surtout à Mme Christiane une affectueuse et respectueuse reconnaissancé. L'après avoir reçu les derniers sacrements et fait les séparations les plus humbles et les plus touchantes, elle s'endormit paisiblement dans la miséricorde du Seigneur étant en la 70^e année de son âge et la 15^e de sa profession le

31 Août 1907

18

Sœur Véronique Buisson

Noviciate

Un Vénérable prieur qui connaissait beaucoup Sœur Véronique la définissait "une bonne Israélite, sans fraude ni malice".
Celle était bien cela en effet. Non, elle n'avait pas de malice et n'en supposait jamais chez les autres; aussi a-t-elle été parfois dupée de sa candide simplicité. Elle en souffrait; mais l'expérience ne lui servit guère. Sous un extérieur quelque peu apprêté, elle cachait une naïveté d'enfant. Sa piété était sincère, son cœur plein de bonté; son esprit ouvert, sa conversation agréable, ses amitiés durables.

Elève chez les Religieuses de la Providence à Limoges, placée ensuite comme demoiselle-maîtresse chez la Vénérable Mlle d'Albert, institutrice à Payrac, avec laquelle elle continua à se former à la vie chrétienne, ce fut par l'intermédiaire de Monsieur l'Abbé Deschamps, alors Supérieur du Collège de Belloc, que Mademoiselle Anna Buisson entra à cette

Noviciat de Sainte Martine, sous la direction de Sr Clathilde Brugière cde
si douce et pieuse mémoire. Les maisons de Bellocx, Moulzon,
Monpazier, Bourdeilles, l'Abbaye furent tous à tout témoins de
son zèle; mais la Miséricorde de la Madeleine fut le grand champ de
travail de la chère Soeur. Possédée de la confiance de la Sainte et info-
-Sainte Mère Victoire de Malbec, elle s'adonna corps et âme à son
œuvre. Avec elle le pensionnat fit un grand accroissement et
beaucoup de ses anciennes élèves lui vouèrent une affection qui ne
s'est jamais démentie.

Quand la Sainte Obéissance éloigna Sr Véronique de cette
maison, ce fut un cruel déchirement; elle y laissa tout son cœur
Son rêve, son espoir même était d'y revenir mourir. Que de fois
nous le lui avons entendu exprimer avec larmes. Le bon Dieu
ne l'a pas permis. Très malade déjà elle la reçut; mais seulement
pour lui dire un dernier adieu, un adieu éternel.

Après une longue et douloureuse maladie supportée avec
une admirable résignation et pendant laquelle les Soeurs les plus
affectionnées lui furent prodigieuses, c'est de notre Mère-Mari-
que sa belle âme s'envola vers le Ciel que lui avaient certi-
nement mérité, sa foi, sa droiture et sa piété. C'était le
12 Septembre 1907; elle était dans la 71^e année de son âge et
la 16^e de sa profession.

12 Juin 1907

19

Q^r: Etiennette Lespine

Bienheureuse les douce

Le Chouip

Au chef-lieu de la paroisse des Leches, le 26 octobre 1866, vient au
monde une douce petite enfant qui reçoit au baptême le nom de
Marie Nancy. Son père, Arnaud Lespine et sa mère Julie Lorrot
(elle est fille d'un Ministre protestant et d'une mère catholique)
étaient de conditions modestes mais parfaitement honnêtes et
bons chrétiens. Parmi leurs cinq enfants ils aimèrent le plus
Nancy (elle était l'aînée) sans doute à cause de la simplicité,
de la modestie, de la douceur que voilait d'un charme
céleste la physionomie de l'aimable petite fille. Si de

708

Le pèlerinage leur donna quelques inquiétudes, son caractère et leur cause
nous le moins de souci. Docile, raisonnable, toujours appliquée au travail et
empressée à rendre service, Nancy faisait les délices du pauvre père. Elle
ne fréquentait que l'école que durant les deux années préparatoires à la
première Communion. L'Institution des Léches était alors une excellente co-
mme catholique qui faisait passer avant tout la formation chrétienne de ses
élèves (elle leur faisait réciter chaque jour le Chaplet) et mettait l'enseigne-
ment du Catéchisme au premier rang de son programme quotidien.
Nancy fut donc largement instruite des vérités de la foi et de tous
les devoirs qui en découlent. Sa foi et sa docilité d'en occirent
et toute sa vie se ressentit de la ferveur de la 1^{re} Communion.

Sur ces entrefaites ses parents étaient allés s'établir au faubourg de
la Madeleine, Nancy eut l'occasion de connaître quelques-unes de nos
soeurs. Elle résolut dès lors d'embrasser cette vie, se garda innocente
et pure et entra au Noviciat vers la fin de sa vingtième année, le
23 Juillet 1886. Nous ne savons rien de ses débuts dans la vie
religieuse sinon que le 4 Avril 1888 elle reçut le Saint Habit et
reçut le nom de Sœur Etienne et que, un an plus tard, le 4 Avril
1889, elle fit ses premiers vœux. Aussitôt après ce grand événement
Sœur Etienne partit pour le Chemin où sa vie s'écoula dès lors tout
entière. Malgré la fièle Sainteté et ses souffrances presque continuelles,
elle se montra toujours bonne, patiente, complaisante, dévouée jusqu'à
l'excès. Quels que fussent son travail et sa fatigue, où la trouvaient
toujours aimable, obligeante, empessée. Jamais elle ne refusa de rendre
un service si pénible fut-il.

Atteinte du mal de elle souffrit avec une patience
héroïque durant les deux dernières années de sa vie. Le pèlerinage
national à Lourdes, auquel elle put part le 17 Août 1906, n'apporta
aucune amélioration et, quelques mois après la mort de la Vénérable
Mère Saignette qui l'avait tant appréciée, Sœur Etienne put
aussi devant le bon Dieu le 30 octobre 1907, dans la 42^e année
de son âge et la 19^e de sa profession.

L'humilité, la résignation, la sérénité, le courage dont cette élève
fut pue dans les douleurs physiques et dans les souf-
frances morales donnent lieu d'espérer que son ame est déjà
en possession de la Terre des Vivants pour jamais

Q: Louise Crabanat

La Madeleine

Il était donc de notre Sœur Louise Crabanat, née à Montagnac-la-Campagne est chère Sœur Mélanie décédée entrée à la Communauté de la Madeleine à l'âge de 21 ans le 26 mars 1869 après avoir fait profession le 21 Avril 1866. La vie austère et rigoureusement orageuse années de vie religieuse régulière de cette famille religieuse remplissait tout l'âme de joie et de bonheur de cette élue car cette âme était généreuse et pure.

petite benjamine était

Jeune professe elle fut envoyée à Toulouse y fit prosélyte toujours très tôt et dont au l'hospice et l'école et se dépeignit avec un dévouement sans cœur de Dr Louise Bernes non seulement auprès des pauvres et des enfants, mais qui chevit jusqu'à la fin encore dans des Catechismes faits aux adultes toutes les années vides les membres de sa famille du dimanche. Ce ne fut point sans regret qu'à la suite d'une grave maladie elle échangea les œuvres de Toulouse pour la petite école de Vestiegues. Supérieure de la petite Communauté, ainsi qu'elle l'avait été de celle de Toulouse elle veilla toujours avec beaucoup de soin à ce que la règle y fût bien observée et se montra toujours bonne pour ses Soeurs, pour les pauvres et pour les enfants.

A Toulouse ce ne furent pas seulement les femmes

les jeunes filles qui bénéficièrent de ses instructions; les hommes avaient aussi la leur et plusieurs ont perpétué dans leurs familles les excellentes explications et les bons conseils qu'ils avaient reçus de la chère Sœur... rendue à son bien-aimée Communauté de la Madeleine.

elle reprit avec bonheur la soin de la chère petite Chapelle (que lui avait confié nague à la Maitresse des Novices) et veut plus jamais la céder à quelqu'un que ce fût. Chargée en pensionnat, elle s'acquitta parfaitement de ces divers emplois et voulut toujours en parfaite religieuse elle aimait particulièrement toutes les chies élégées et se faisait un plaisir de venir contempler leurs jeans multiformes, elle était coquettière de leurs jeans chaînes de fer. La sainte Fraceot, l'autre moitié de

de Sœur Lafon

Nous la nommions de

S. Lafon Dame 1,

page 247 de celle

de S. Mélanie Dame 1,

page 96.

vertus préférées. Pour mieux l'observer elle s'habillait et se déshabillait sans lumière, portait des pantoufles informes qu'elle fabiquait elle-même avec de vieux débris de tôle usée. Ses robes et ses jupes étaient faites de quantité de pièces disparates (tirant les unes sur le jaune, les autres sur le rouge et d'autres encore sur le vert). Au reste S. Louise ne sortait jamais du Couvent, elle ne visitait que St. A. au tabernacle et, toute la P.^e étant dévoué pour les tristes divers de ses œuvres multiples, notre chère vieille restait auprès du Maître et le piaffait pour nous. Le reste du temps elle ravaudait sans cesse et se montrait toujours bonne, douce, serviable et aimable pour chacune de nous. C'était elle encore qui était réglementaire fait exacte de la C.^e même pour le réveil. En conséquence, elle se levait à l'heure pour ne point sortir de sa cellule sans être extrêmement vêtue.

Le bon Dieu lui a enlevé ses facultés durant les deux dernières années de Sa vie. Cependant l'incendie qui détruisit l'hospice dans la Semaine Sainte de 1907 ne fut point sans le faire souffrir. Il y survécut guérie et s'éteignit doucement le 2^o Janvier 1908

2^o Janvier 1908.

21

Mère Jeanne de la Croix Serban

Noviciate

Mère Jeanne de la Croix Serbat avait hélas devancé dans la tombe la bien-aimée Soeur Louise Crabanat. Elle était née à Tocane - St. Apur le 17 Novembre 1871, entrée au Noviciat le 13 Novembre 1873, elle fit l'habit le 2^o Juillet 1874 en la fête de St Jean de la Croix dont elle reçut le nom. Ayant fait profession le 6 Avril 1876, elle fut employée 10 ans à la classe maternelle gratuite de la cité, un an à celle du Moulin, un an à la classe du Noviciat, 2 ans au pensionnat de la Madeleine, 1 an au refuge; et 1/2 ans à la direction du pensionnat de Péguineuse. Elle Assistant en 1893, puis Supérieure Générale en 1905, elle possérait de l'estime et de l'affection universelles lorsqu'elle succomba à une angine de poitrine le 13 Janvier 1908.

Noir de Motte

Sœur Macrine Pourargue

La Miséricorde

Nommer Sœur Macrine c'est évoquer l'idée d'une âme droite, d'une nature toute d'une pièce, ne connaissant que Dieu et son devoir; allant devant elle sans s'inquiéter des dieux des créatures qu'elles fussent. Sa passion était de sauver des âmes, des âmes d'enfants surtout. Le divin Maître la plaça toute sa vie dans un milieu où elle put exercer son zèle, et Lui seul sait le bien qu'elle y a opéré.

Françoise Pourargue naquit à Saint-Astier dans une de ces familles de patriarches dont le nombre malheureusement va diminuant de plus en plus. Tres jeune encore elle fréquenta l'école tenue par nos Soeurs au chef-lieu de sa paroisse et y demeura en qualité d'interne presque sans interruption jusqu'à dix-huit ans. Fondée par Mère du Soulas, la petite Communauté de St-Astier-Sénierre avait alors à sa tête Mère Massé (ancienne Supérieure Générale de la Miséricorde). A son contact et à celui de ses dignes filles, Françoise prisa de solides principes de vie chrétienne. De bonne heure, elle sentit un grand attrait pour la perfection religieuse dont elle avait sous les yeux de si beaux modèles. Malgré l'affection qu'elle lui portait, sa famille ne voulut pas la dispenser à Dieu et elle partit pour Sainte-Marthe. Elle traversa tranquillement les épreuves du Noviciat sous la direction de S^e Camusson et Perrat. Après la profession, survenue le 3 octobre 1861 (le 2 octobre 1861) Françoise, devenue S^e Macrine, fut envoyée à Tocoules où nous avions alors une classe et un hospice. Elle y fit des merveilles. Il aimait à raconter que, seule avec sa Supérieure, souvent malade, elle était tout à la fois institutrice, hospitalière, travail des malades à domicile, cuisinière, chantre à l'église, etc., etc. Naturellement elle y devint très populaire auprès des "du temps de Sœur Macrine!"

En octobre 1871, nos Supérieures l'envoyaient à la Mission de Bergerac prendre la direction de l'école gratuite. Elle y plaça S^e Elisabeth Lévis qui, elle-même avait succédé à S^e Mélanie Escalasse. Si Mélanie, S^e Elisabeth, M^e Mireille

(22 juillet 1860)

out donc pendant pres d'un siècle travaillé à cette œuvre qui, avec la visite des pauvres à domicile, était le but de la Mission de comme elles en tout encore les principales et les plus aimées. Ainsi c'est pres de 50 ans que notre Sœur s'est dépenée dans cette classe; et dépensée est bien le mot, car elle ne comptait ni avec son temps, ni avec ses forces, ni avec sa bourse nos Supérieurs lui ayant permis d'y employer une partie de ses revenus. Si, forcée par le nombre de ses enfants, elle cédait à ces aids une partie de son travail, jamais elle ne se déchargea sur personne de l'instruction religieuse. Le nombre est incalculable des enfants du peuple dans l'une desquelles elle a posé les principes d'une piété solide et éclairée, ore l'a bien vue à ses funérailles. Pour y arriver elle employait tous les moyens; quelques-uns même étaient assez rudes; mais en général on ne s'en plaignait pas. Tant on y découvrait de dévouement, de désir de faire du bien. Il ne faudrait pourtant pas croire que pour St Macrine tout le devoir consistait à sauver les autres. Elle savait qu'on n'y arrive sûrement qu'en travaillant soi-même à sa propre perfection et elle y travaillait sérieusement. Elle avait puise dans son contact avec les anciennes Soeurs de la Mission de cet amour de la Règle qui avait toujours fait le caractère de cette Communauté, et elle y fut fidèle jusqu'à la fin. La Méditation et l'examen particulier étaient l'objet de tous ses soins; elle appartenait une grande préparation à la réception des Sacrements. L'esprit intérieur était d'autant plus vivant en elle qu'elle s'occupait moins de ce qui se passait à ses côtés. On l'en plaisait quelquefois ainsi que de ses manières peu raffinées: "Le bon Dieu en est-il offensé, répondait-elle? et elle allait son chemin!"

Le bon Dieu lui a accordé la grâce de mourir presque sur la breche et lui a épargné les tristesses de la vieillesse et de l'infirmité. Le 1^{er} mars 1908, jour de la Transfiguration, elle rendit tranquille-ment son ame à Dieu sans agonie. Elle n'avait pas gardé un seul jour le lit, malgré la fatigue qu'elle éprouvait depuis 2 mois. Tous les matins, ou à peu près, elle avait reçu le divin Espace. Elle était âgée de 67 ans et 7 mois (étant née le 1^{er} Avril 1840). Ses funérailles furent un triomphe par le nombre des anciennes élées qui y assistaient, par les larmes qu'elles y versaient, par les éloges qui on y entendit: "Ici voilà une qui ne s'en va pas les mains vides!.. répétait-on à l'envi, et chacun d'ajouter: "On ne pourra jamais la remplacer... qui jamais enseignera le catholicisme comme St Macrine".

1^{er} Mars 1908.

Sœur Lucia Guitard

Novice

Aucune vie n'a été humble, douce, patiente, charitable autant que celle de notre chère Sœur Lucia Guitard. La moindre miséricorde venait de demeurer en vénération parmi nous.

Issue d'une de ces familles bénies où l'honneur et la foi sont des longtemps héréditaires, elle était venue au monde à Campagnac-lès-Quercy le 17 Mai 1896 et avait succé à la vertu avec le lait de son excellente et pieuse Mère. Deux Sœurs et un frère l'avaient précédée à l'antique foyer, un autre frère et une autre Sœur viennent bientôt l'y joindre. Orgueil et joie de leurs vertueux parents ces siége enfants les entouraient de la plus respectueuse affection et s'aimaient les uns les autres avec tendresse. Toute cette très noble chérie Sœur se distingua dès l'enfance par sa gaieté, son entrain, sa franchise, sa bonté et cette délicatesse, cette douceur charitable qui domina et régna toujours chez elle toutes les aïdeuses et toutes les bâillées d'un naturel bouillant. Que de victoires journalières elle gagnait déjà sur elle-même lorsque, toute petite encore, elle se trouvait entre la turbulente autorité de ses aînés et les naïves exigences des baigneurs ! Comme elle avait les satisfaisus tous par mille procédés ingénieux et charmants. Au reste, excellents eux-mêmes, les frères et sœurs l'avaient à l'envie. Peut-être eut-elle une prédisposition pour virginité, mais elle aimait aussi beaucoup celle que son grand frère Paul qui encore aujourd'hui ne peut pas dire sœur Zolé. Invitée par nos Sœurs de Tullefranche, celle-ci avait entendu de très bonne heure l'appel de Jésus. Aussi, envoi résolution d'entrer au Couvent. Il y a des causes qui sont toujours gagnées à l'avance lorsque elles sont proposées avec grands coeurs : Généreux, autant que caillants, Monsieur et Madame Guitard n'hésitèrent point à donner leur consentement et leur chère fille fut conduite au Monastère

(mort après l'arrimage)
de grand dominante

de Sainte-Marguerite dans sa 17^e année. Le sacrifice préuniversel parut bientôt ne point devoir porter ses fruits. La santé de la jeune prétendante déclinait loin de l'air natal, le médecin concevait des inquiétudes et force fut bien de la rendre aux Soins de Sa Mère. Un mal de la jeune fille était mort du typhus dans la fleur de l'âge au grand Séminaire d'Aix-la-Chapelle quelques vingt ans auparavant. Chacun s'en souvenait à Campagnac. Aussi s'empessa-t-on d'entraîner notre jeune fille de tous les Soins unaginables. Mais elle ne mettait son espoir qu'en la très Sainte Vierge et rêvait d'un pèlerinage à Capelou. Heureux de lui faire plaisir, ses parents l'y conduisirent vers 1879 et aussitôt notre chère Sœur se sentit guérie !.. Hélas ! l'épreuve n'était pas encore finie, cette santé qui lui était rendue faisait-elle durable ? si on ne lui permettait pas de s'affermir dans le bon air de Campagnac ? Les parents de Zoë le craignaient et nos Supérieures le redoutaient aussi. En conséquence la jeune fille dut se résigner à attendre deux années encore avant de se donner à Jésus. Mais au fond du cœur elle était bien toute Sienne. Pour dédommager du long retard imposé par la prudence, la chère enfant allait soigner tous les malades non seulement à Campagnac mais aussi dans les villages voisins. Rendant à sa vie d'infirmière, et vraiment douée du génie de la charité, elle trouvait toujours moyen de soulager les corps et de fortifier les ames. Plus on était malheureuse, plus on était pauvre et plus aussi elle était consolante, délicate, attentionnée et vraiment accueillante.

Au retour c'étaient de dures causes avec ses parents, avec ses Soeurs, avec ses frères. Pour eux tous elle était toujours servie, aimable et gaie. Sans doute, aux pieds de Jésus, dans la petite église, elle pleurait souvent en suppliant l'Esprit des Vierges de briser enfin tous ses liens, mais une douce consolation lui venait de Sur plus jeune sœur qui, désireuse aussi d'appartenance à Dieu Seul, se préparait à commencer l'apprentissage de la vie ecclésiastique au petit Séminaire de Bergerac. A eux deux ils faisaient assaut de prières et d'instances et, Dieu exaucant leurs prières, notre chère Sœur entra définitivement au Noviciat quelques jours avant sa majorité le 1^{er} Mai 1877. Elle s'y mit tout de suite si courageuse dans le sacrifice, si ardent au travail de la perfection, si fervente, si bonne, si dévouée que les plus tard (le 18 octobre 1877) Notre chère Sœur Lucia Guittard faisait pro-

fection entre les mains de Monseigneur Nicolas Joseph Dabat...

Entre ce jour radieux et celui des voies éternelles 29 années devaient s'écouler. Surabondamment remplis par les labeurs de la vie hospitalière, tristes de continuels sacrifices, tissées des suaves petites vêtements qui vêtissent le cœur de Jésus. Les hospices de Brantôme, de Muret, de Sarlat, du Bugue furent tous à tour fastidieusement édifiés par les vêtements.

de Sœur Lucia Chargée pendant plusieurs du quartier militaire à l'Hôpital de Bergerac elle s'acquitta de cet emploi avec une prudence de respect et une simplicité de volonté. Toujours modeste et réservée, elle était instant toujours extrêmement bonne. Son zèle était doux et charmant, son dévouement sans bornes. Son abnégation continue. Sans lassitude, elle allait travaillant toujours et s'oubliant sans cesse. On la voyait toujours la première à ce qui était pénible et dur, la dernière à ce qui était agréable. Son cœur délicat était doucement sensibles aux froissements. On les lui prodigua d'autant plus abondamment qu'elle les acceptait avec calme et douceur tout comme si elle n'eût rien vu, rien senti rien compris et elle laissait dire qu'elle était sotte!.. Oh!

Sainte folie de la Croix, Sainte folie de l'amour que vous êtes sage, mais que vous êtes peu compris et peu pratiqués... Bien loin de l'imiter jamais des procédés qui la malbrouaient et qui l'humiلاient, elle calmait les chères soins moins patientes et dissimulait à tous les blessures faites à son cœur. Jésus seul recevait ses confidences et de Lui seul elle acceptait le baume de la consolation. Quel autre que Lui aurait pu d'ailleurs communiquer à Soeur Lucia les forces spirituelles grâce auxquelles elle triompha toujours de sa propre nature et de la malice du démon....

L'esprit de pauvreté de Soeur Lucia était aussi des plus édifiants. Simplement, comme une chose qui était sa part, elle recevait les querelles dédaignées et les ayant comblément apprécierées elle n'aurait jamais parté d'autres vêtements si ses Supérieures n'y avaient poussé.

Soeur Lucia s'écoulait en flots pressés dans les travaux incessants et les veilles multiples. L'âme d'ailleurs avait hâte de s'envoler loin des tristesses de la terre jusqu'à celui qui vit dans le secret des coeurs.... A l'égard

Si limpide et si doux semblait toujours diez : " Je me réjouis... car nous irons bientôt dans la maison du Seigneur..."

Mais pour atteindre ce bientôt désiré il fallait suffire encore... L'hospice de Montchanin avait besoin d'une "cheville sauvage" sur qui la Supérieure infirmière et la Soeur Couvent malade pourraient se repasser sans cesse. Suite du décamenent de St Lucia, nos Mères l'y envoyèrent au début de 1907. Dissimulant de son mieux à elle-même et aux autres l'épuisement de Sa Santé, la chevêche Soeur s'efforça d'agir en personne robuste. Elle espérait triomphes ainsi de la lassitude. Hélas ! au bout de quelques mois la fièvre, la tumeur, de violentes et continues douleurs brisèrent son héroïque courage.

C'est dans cet état pitoyable qu'elle nous fut rendue le 16 décembre 1907, aussi ferme et souriante que si elle ne se savait pas condamnée sans retour. La maladie faisait en effet des ravages de plus en plus profonds; cependant la dame et chevêche malade put assister à la messe de minuit (à la tribune)

Le fut le dernier triomphe de Son courage. Sur Son pauvre corps brisé ! A partir de ce moment la vie de Soeur Lucia ne fut plus qu'une agonie. Chaque jour, chaque nuit les douleurs croissaient se faisant toujours plus poignantes, plus cruelles, plus atroces, plus horribles ! Le 3 Janvier, la mort semblait si proche que Mère Agnès proposa à la pauvre chevêche Soeur de recevoir l'extrême-onction. Elle accepta avec une joie éclatante qui ne l'avait rendue la profonde édification qui fut donnée durant 2 longs mois encore par cette douce malade toujours patiente, toujours souriante et n'ayant sur les lèvres que ces seules paroles : " Que le bon Dieu est bon... Ah ! que le bon Dieu est bon !"

Durant les derniers jours de Son martyre, St Lucia était si faible que le moindre bruit et le plus petit rayon de lumière aiguillonnait ses sensiblement douffrances; on attendait à chaque instant le fairent très sensiblement. Les douffrances, on attendait à chaque instant le fairent très sensiblement. La pauvre qui remplissait ainsi St Hilda garde la pointe perdue de vue. La pauvre qui remplissait ainsi St Hilda garde à l'heure du Souper, trop active peut-être, et d'ailleurs assaillie de travail, ne put se résigner à demeurer assise à ce postid confirmé de travail, et s'acharna à ravander malgré les douleurs vives et violentes de la pauvre malade à qui la pauvre trop

(Assistante)

troupe venue de la lampe et chaque coup d'aiguille était un tourment de plus.... Ainsi purifiée jusqu'au bord de la tombe notre chère Soeur Lucia entra dans son éternité le lendemain de l'élection de notre Révérende Mère Agnès Faure qui n'avait cessé de l'entourer des meilleures soins et de lui prodiguer les plus maternelles consolations.

Le père et les Soeurs de St Lucia étaient venus la voir quelques semaines auparavant. Sa Mère et son plus jeune frère l'avaient devancée au paradis depuis plusieurs années. Elle était dans la 2^e année de son âge et la 30^e de sa profession.

27 Mars 1908.

24

S^r: Hélène Dupuy

Ribérac

Tout à la fois célébre, antique et gracieuse, la charmante ville de St Troy se mire coquettement dans les eaux bleues de notre belle Dordogne au milieu de la riante et vaste plaine qui va s'étendant entre Bergerac et Bordeaux. Des cailloux fertiles, dernières ramifications des monts d'Auvergne, servent de fond au tableau du côté du Poit et le rendent plus séduisant encore. C'est en cette patrie des Langalais et des Redons que vient au monde, le 2 Novembre 1812 notre chère S^r: Hélène Dupuy. Son père (Etienne Dupuy) exerçait le métier de cordonnier et professait la foi catholique. Cependant, à la prière de sa femme, il consentit à ce que sa fille reçût le baptême catholique et portât le nom de la Vénérable Sainte Vierge. Mme Dupuy (née Marie Geyoyens), excellente et fervente catholique, mourut peu après en conservant la Relique des Auges de protéger toujours la pauvre petite Marie. Sous cette maternelle et puissante Sauvegarde, l'enfant grandit avec ces piété. D'un caractère très ardent, d'une volonté indomptable, elle ne cédait jamais lorsque elle croyait ses déterminations conformes au vœu de Dieu. Aussi toute Jeune fille encore imaginaire - A-t-elle de partie seule vers 2 ou 3 heures de la nuit pour le Carmel de Bordeaux. Fichée dans la patache qui suivait alors de courses, ayant pour unique bagage un tout petit paquet, elle s'en allait absolument confiante sur l'honnêteté du voiturier et

sans trop souffrir au courroux que cette fugue clandestine n'allait point enraguer de provoquer de la part de M^e Dupuy. Notre jeune fille s'était mariée sans faire des référances et recommandations nécessaires car non seulement elle reçut l'hospitalité au Carmel, mais encore les portes de la clôture lui furent ouvertes. Elle était là depuis 2 ou 3 jours à peine lorsque s'étant faufilé indument au choeur, elle se fut tout à coup entourée de terriblement haucons qui un bruit inconnu, étrange, persistant se faisait entendre. Attaquée, interdit, elle fut par comprendre: les chœurs Carmelites se flagellaient violemment. N'étant point munie de discipline et confuse de devoeure étrangée à ce rude exercice, Marie tira son voile et se mit à l'agiter fiévreusement. Au sortir du Chœur, les lampes étaient éteintes, on s'aperçut que la jeune pétulantante s'était trouvée là.... et on fut fâché... Elle l'était bien davantage!.. Le lendemain, de bon matin, elle alla trouver la Prieuse et réclama la clé des champs... L'accueil que Marie reçut alors fut après cette équise d'autant plus sévère. Attentivement surveillée désormais, il lui devint impossible de s'éguerler. A 39 ans seulement il lui fut permis de délivrer ses délires en entrant au Noviciat de la Missionnaire du Sang, le 3 mars 1851. La vie était là très austère. Marie y fit un postulat très dur et ayant reçu le Saint Habit avec le nom de S^r Hélène le 23 février 1852, elle commença un Noviciat plus rigoureux encore. S'il lui avait pour impossible de se plier à la vie du Carmel dans sa jeunesse, combien était-il plus difficile en effet de soumettre la volonté et d'assouplir son caractère à 40 ans alors que, tant à la fois Maîtresse de maison et enfant gâté, elle avait fait la volonté tout de sa vie. Fidèle à la grâce du reste, elle fut, malgré les difficultés de la fusion, admise à la profession de la Congrégation générale, le 1^{er} février 1853. Après ces voeux, aussi fervents qu'elles étaient hardives, S^r Hélène fut gardée au cloître puis envoyée à l'Hôpital de Mussidan. Ce fut là que, en mai 1856, elle reçut la lettre d'absolution à ce sujet de crime qui l'envoyait à Piégut-Pluviers. Durant 14 ans S^r Hélène dépensa la moitié de Mme Son zèle et ses forces au chevet des malades et dans le soin des malades de cette double localité! Son dévouement y fut absolu, ardent, extrême. Nature de feu, elle dévorait toutes sortes de travaux: à la Côte (où elle était tout à la fois cuisinière, rebûcheuse, femme de basse-cou et bonne à l'Asile); dans la localité qu'elle sillonnait sans cesse pour dévouer les pauvres, soulager les malades, faire admettre les malcontents et ensorceler les morts. Toutes les classes de la Société l'estimaient et l'aimaient. On la considérait comme la Providence de Piégut-Pluviers comme une sorte de bien appartenant à la paroisse et que l'on n'aurait pu lui faire de mal. Plus tard on la vîsait comme une personification de la miséricorde et, ému des vertus que lui prodiguent la vieillesse, on se penait à la cheveu comme une aïeule et à la nommer "Mémé". Cette Mémé si vaillante luttait encore contre sa terrible nature. Il lui arrivait souvent de quitter

¹Voir à ce sujet de récits qui l'envoyaient à Piégut-Pluviers. Durant 14 ans S^r Hélène dépensa la moitié de Mme Son zèle et ses forces au chevet des malades et dans le soin des malades de cette double localité! Son dévouement y fut absolu, ardent, extrême. Nature de feu, elle dévorait toutes sortes de travaux: à la Côte (où elle était tout à la fois cuisinière, rebûcheuse, femme de basse-cou et bonne à l'Asile); dans la localité qu'elle sillonnait sans cesse pour dévouer les pauvres, soulager les malades, faire admettre les malcontents et ensorceler les morts. Toutes les classes de la Société l'estimaient et l'aimaient. On la considérait bientôt comme la Providence de Piégut-Pluviers comme une personification de la miséricorde et, ému des vertus que lui prodiguent la vieillesse, on se penait à la cheveu comme une aïeule et à la nommer "Mémé". Cette Mémé si vaillante luttait encore contre sa terrible nature. Il lui arrivait souvent de quitter

bruyamment la Pt^e pour s'enfuir à la Chapelle où elle demeurait des heures entières étouffant aux pieds du Maître les calici qui bouillonnaient en son cœur. Ainsi faisant elle les fit de plus en plus rares. Mais, hélas ! le tempérament de feu de la chère Soeur eut sa revanche et les violences incessantes qu'elle lui faisait provoquaient des crises aussi douloureuses qu'étranges qui réveillaient peu à peu le cœur. Le plus amer de ce calice fut pour la chère Soeur la privation de ses labours habituels. Tous lui furent peu à peu interdits. Elle ne fit plus de courses bataillées ; elle ne fut plus admise à visiter au chevet des malades, à préparer les repas, à surveiller les petits enfants... Elle ne vint plus aux réunions... Oh ! que ce dernier sacrifice lui fut dur ! Elle se coquait pour ne point voir passer les Soeurs quand le moment en était venu...

(1893)

La laïcisation du personnel et de l'école, l'abandon qu'il fallut faire de la chère Chapelle et du local si plein de chères Souvenirs, l'abandonnement de Mme Josephine, tout ceci... une multitude de sacrifices qui furent imposés en quelques mois à nos chères Soeurs de Piégut entraînèrent plus profonde amertume pour St Hélène. Et lorsque l'école libée elle-même dut être abandonnée à des laïques et qu'il fallut quitter à jamais Piégut que de regrets et de larmes dans ce pauvre cœur.

(1903)

On les adoucit en confiant à notre bonne Mme Josephine le soin d'entretenir de délicates attentions la pauvre Mme déjà âgée de 91 ans. Nous savons comment celle-ci fut maternellement entourée, Suprastée et dorlatisée durant les cinq années qu'elle vécut encore. Je devins enfant elle avait les désirs, les caprices, les chagrins bruyants et chimériques, tout cela allait s'aggraver, mais tout cela était couvert par une chaleur vraiment filiale. On avait pour "la Mme" des gâteaux semblables à celles dont on entoura les tout petits et tout se faisait paix et douceur autour d'elle. La mort la surprit presque debout le dimanche 19 Avril. Mme Josephine étant demeurée avec St Hélène pendant les vêpres s'aperçut qu'elle blenniait. Aidee de St Hélène-Marie elle la mitta dans la chambre, la coucha, envoya chercher Mme Léonard fit tout le possible pour réchauffer et ranimer la pauvre chère vieille. Celle-ci reçut connaissance, reçut les sacrements avec foi, humilité, piété et s'endormit doucement dans le sein de Dieu le

19 Avril 1908

à l'âge de 91 ans dans la 5^e année de sa profession

Voir Notice de Docteur Lucie Faugis page 119

le Mai 1908

S^e S^e Croix Laborderie Boulou

Domme

On dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ; » ne peut-on pas en dire autant des Religieuses et, si cela est, n'est-ce pas surtout à Soeur Sainte-Croix qu'on peut l'appliquer bien qu'elle ait deux siècles d'un siècle !

Née d'une très honorable famille de Montignac, Mademoiselle Laborderie Boulou entra fort jeune au Noviciat des Soeurs d'Eyraud, un des plus nombreuses, des plus régulières, des plus édifiantes des neuf Maisons-Mères que Monseigneur Georges réunit en une seule en 1852, après le Concile de Bordeaux. Peu après sa profession, sous le nom de Soeur Sainte-Croix elle fut envoyée à Domme. C'est là que sa crocheur est perchée comme un nid d'aigle cette île, une des plus froides places de la Guyenne où se livraient jadis tant de combats et auquel l'on mette comme une nécropole, c'est là que, loin de la terre et tout près du ciel, la chère Soeur a vécu près de 80 ans, aimant tout doucement sa petite barque, aimant Dieu comme un Séraphin, cherchant à le faireaimer des pauvres et des enfants, cherchait de tous pour Sa bonté, Sa miséricorde, Son indulgence. Soeur Sainte-Croix n'eut point à appartenir de ces orages qui, même dans les Communautés troublent quelquefois les pauvres tressus ; de ces orages qui viennent du dehors et du dedans, de nous-mêmes et des autres. Son cœur ne fut rien plus jamais délivré par ces changements si pénibles que Seules peuvent comprendre celles qui les ont subis et subis si souvent. Elle était si tue de mourir à Domme que, depuis longtemps, elle avait demandé et obtenu une concession de terrain au cimetière, près de P. Mélard. La Soeur morte longtemps avant elle. Ce fut le 9 Mai 1908 qu'elle alla en prendre possession. Deux jours avant elle avait rendu à Dieu sa belle âme qui, certainement, n'avait jamais été souillée d'un péché grave. Elle avait 98 ans.

Beaucoup de religieuses et un certain nombre de fidèles assistaient à ses funérailles auxquelles Monseigneur le Curé de Domme dit quelques mots d'édification et d'encouragement au bien

7 Mai 1908.

Sœur Edith Charpentier

Beaufort

Notre chère Sœur Edith Charpentier était une humble petite violette tout à fait silencieuse et cachée. Excellant dans la pratique de son emploi et dans la perfection des actions ordinaires, elle se mouvait toujours régulière, toujours douce, toujours patiente, toujours dévouée qu'elles que fussent les circonstances. La mort prématurée de son père avait donné à son âme la nostalgie du ciel; mais la force et la douceur qui caractérisaient Sœur Edith dès le seuil du Noviciat étaient surtout le fruit de l'éducation qui elle avait reçue de son excellente Mère Madame Félicie Charpentier née Bayle.

Née à Hautefort, le 22 Mars 1850, elle avait reçu le nom de Louise au baptême. Malgré l'affection de sa Mère, de son frère et de sa sœur aînée, elle entra au Noviciat à 19 ans le 5 Juin 1869, prit l'habit le 1^{er} octobre 1871 et fit profession l'année suivante en la fête des Saints Anges gardiens.

Après avoir passé quelque temps à Verteillac et au Port d'Eygay, elle fut envoyée à Baumont en octobre 1875 et dès lors sa vie s'écoula presque tout entière dans cette Communauté.

Malgré la multiplicité des emplois qui elle eut à y remplir soit près des enfants des écoles et de l'orphelinat, soit près des malades de l'hospice, Sœur Edith alla toujours merveilleusement la vie de Marthe à celle de Marie. Sa grande joie était de préparer les enfants à la première Communion. Elle y mettait une application constante, un soin minutieux, une sollicitude profonde qui trahissaient son zèle toujours d'ailleurs calme et prudent.

Ce ne fut point sans un grand déchirement que elle vit bômer les œuvres scolaires que quatre-vingt-dix-sept années de religieuse labeur auraient dû rendre inéchauables. Le petit ouvrage fut alors son lot; elle y mit tout son cœur et toute son âme. L'esprit intérieur dominait et gouvernait en elle l'activité naturelle, tout en travaillant avec diligence, Sœur Edith ne cessait de prier avec ferveur.

Déjà Mère Lulalie, réduite à un état d'infirmité étrange, ne pouvait plus gouverner la maison et nécessitait des soins incessants. Si Edith se fit de garde-malade, son infirmité, son souffre-douleur. Elle s'attacha même si fortement à ce rôle pénible et nigrat que ce fut un grand sacrifice de quitter Beaumont pour Terrebonne dans le courant de 1907.

Durant les quelques mois qu'elle passa alors à l'Asile Beaupré, elle défia singulièrement la Communauté par sa régularité, son humilité, son dévouement, sa piété. Elle prenait simplement et aimablement à la charge tout ce qui rebutait ses compagnes. Les pauvres vieilles si grêles, si exigeantes, si méchanteuses même à l'ordinaire étaient subjuguées par sa douceur et son calme et rendaient partie à son caractère et à sa vertu.

« Si Edith est un ange », disaient-elles et, lorsque elle fut partie, toutes suppliaient qu'on leur rendît.

Si Edith avait eu la douleur de perdre sa Mère depuis une dizaine d'années environ, lorsque, au printemps de 1908 elle apprit inopinément la mort de sa Soeur... Cette nouvelle fut d'autant plus cruelle que, durant tout le cours de sa maladie, Madame Gouret n'avait cessé de demander à la chère Louise et que (pas siut de circonstances exceptionnelles) celle-ci avait ignoré le danger de sa Soeur. En ces conjectures douteuses, nous fûmes entraînés à quel degré de vertu était passée Si Edith. Son abnégation, le calme absolu dont elle enveloppa sa souffrance furent d'autant plus admirables que la blessure était plus profonde et plus poignante. On s'aperçut bientôt que la delicate Sœur de Soeur Edith, profondément ébranlée par la douleur morale, déclinait rapidement. Un changement d'air fut essayé. Notre bonne Mère Rosalie amena Si Edith à St-Avit, le 2 Avril 1908, et l'y logea si parfaitement que bientôt le rétablissement de cette chère Soeur fut complet.

Empêtrée par ces rassurantes apparences, nos Mères envoyées à Beaumont dans les derniers jours du mois de Mai Si Edith à Beaumont dans les derniers jours du mois de Mai. Elle reçut aussitôt la fièvre tuberculeuse qui y avait récupérée entre l'avisoir et Mère Lulalie dont l'état de France avait assez empiré pour ne plus laisser un instant de repos à son infirmité. Mais Si Edith n'avait plus bâtas ! essayée un instant, reçut son œuvre de destruction avec une activité si prodigieuse que, deux mois plus tard, Si Edith ayant été amenée à Terrebonne par une circonstance fortuite, son héritier fut alarmé. Le médecin-consulte aussi

déclara que la vie de la chère Soeur n'était plus qu'une affaire de jours. On voulait espérer qu'il se traînait, mais, malgré les soins constants et la maternelle affection de notre bonne Mère Alexandre la malade continua son cours. Quelques semaines plus tard, le 11 ^Y₇, la chère malade reçut l'extrême- Onction dans les sentiments de la plus profonde humilité et de la plus complète abnégation. Elle expira doucement dans la 19^e année de son âge et la 36^e de sa profession religieuse le

18 Septembre 1908.

27

Q: Lucie Targis

Noviciate

Dans le vieux cimetière de Poigny-aux-Forges s'élève un singulier monument devant lequel bien des curieux s'arrêtent. C'est un catafalque surmonté d'un matelas sur lequel un masque stendu. Ce masque d'une ressemblance frappante rappelle Mme Germaine Targis. Notre chère Soeur Lucie était la dernière venue de ces nombreux enfants. À ce titre de Benjamin, qui lui valut maintes gâteries, la petite Mathilde (ainsi la nommait-on) rejoignait une gentillesse charmante, un esprit vif et pieux, une humeur riante et espègla qui la firent idolâtrée de tous les Soirs.

D'une santé débile elle avait besoin de toutes sortes de délicatesses de sorte que sa Mère, déjà très souffrante elle-même, la corrigeait fort peu. Pour y remédier, il est vrai on confia Mathilde aux Dames de l'Oratoire à l'époque de la première Communion et contrairement à ce que'on avait pensé, cette petite espègla, enfermée dans le claire, s'y trouva si à l'aise et si heureuse qu'elle y alla tout de suite d'y demeurer toujours. (Elle faisait ce genre avec sa compagne préférée devenue depuis Mère Saint-Joseph.) Mais, peu satisfait de ces ouvertures précoces, M^e Targis retira sa fille de l'Oratoire et la conduisit au pensionnat du Rameau à Poisson. Un peu déprimée par les mercuriales paternelles, Mathilde trouva bon de s'en divertir en faisant le plus d'espègla possibles. Un jour que présentant une fatigue elle était demeurée au lit, elle s'empessa de fabriquer (au moyen de coussins et de couvertures) une sorte de mannequin

qui elle coiffa de son chapeau et de sa violette; puis, l'ayant placé devant un miroir, elle s'arrangea de manière à arriver à l'étude en même temps que ses compagnes. Cependant la surveillante du dortoir inquiète était montée visiter Mathilde. L'espérant d'être, le moins, toute prête à faire semblant, elle courut vers la Maitresse de cette élève indisciplinée. La vénérable Sœur connaissait bien Mathilde sans doute, car, au lieu de se rendre au dortoir, elle alla droit à l'étude et y trouva la coupable à son poste. Mais force fut à celle-ci de demander pardon à la surveillante et de tout ranger au dortoir à l'heure de la récréation. - Toute la vie de pensionnaire de Mathilde fut tournée de petites diaboliques semblables. Elle s'instruisit donc assez peu et, tout en restant malgré tout une bonne et gracieuse enfant, elle ne fut jamais, malgré sa vive intelligence une très brillante élève. Bientôt après son retour chez ses parents elle eut la douleur de perdre sa bonne Mère. Ce triste événement lui donna le courage de s'arracher à l'affection des siens malgré leurs tendres résistances. Ils obtinrent cependant qu'elle renonçât au Clôture et ce fut vers Sainte-Mathie que Mathilde traîna ses pas le 4 Novembre 1836.

(Mardi 25 mai)
1836

La vie du Noviciat ne modifia pas tout d'un coup le caractère de la jeune fille. Très gaie malgré son deuil récent, très enfant malgré ses vingt ans, il lui arriva maintes petites aventures qui elle conservait aimablement encore dans sa vieillesse à la grande joie de ses auditeuses très amusées. Surtout des inimitables jeux de physionomie de la chère Sœur. Dans son trousseau de postulante les Soeurs avaient placé deux élégants bonnets l'un en dentelles et velours, le second en belle grenadine garni de belles ruches lesquelles étaient elles-mêmes ornées de ruches plus petites du plus charmant effet. De la Maitresse des Novices ayant confié le premier bonnet, fut enlevé du second toutes les fanfreluches de broderie et Mathilde dut assister avec affolement du dimanche à la tête coiffée de ce pauvre bonnet dégarni. Grande était son humiliation, mais ce fut bientôt fini lorsque, au sortir de l'église, le Châtelain la choisit pour visiter avec elle plusieurs malades du quartier : « Venez-moi, Mathilde... — Oh ma Mère, mai?... — Mais où certainement — Oh! ma Mère avec ce bonnet tant que... — Jeudi... Il va partit la maitresse affectant de passer par les rues les plus populaires et de saluer le pas aux endroits les plus fréquentés. La confusion de Mathilde était sans borne. Elle baissa très modestement les yeux, mais il lui semblait que tous les allants et venants la connaissaient et s'aimait à ses défauts.

Mais il n'en était rien évidemment et la honte de Matilde devint plus profonde lorsque, étant rentrée, Mme Clathilde lui dit d'un ton grave et sévère : « Il bien, ma pauvre petite qui dors, dans cette grande promenade, a daigné remarquer que Mademoiselle Margis n'était pas coiffée d'une façon degue de son rang !... »

Toujours choquée au logis, Matilde n'avait pas seulement à se dégager des puissantes mondaines ; elle cultivait un peu la paresse... Un matin qu'elle avait fait la tournée avec aux appels de l'Angélus, elle fut condamnée à descendre au réfectoire et à y prendre son repas avec un énorme trousseau sur les épaules !...

La jeune fille était-elle un peu oublieuse et éteinte ? C'est probable car un jour, à l'heure où on se rendait à la lecture après avoir passé la récréation au jardin, Mme Clathilde aperçut la quichesotte de Matilde sur le regard d'une croisée du vestibule. Aussitôt appelaient la délinquante elle lui attacha au dos l'objet oublié et cette fois-ci encore, il fallut assister à tout l'exécution dans ce fort humiliant appareil.

Ces petites leçons, toujours acceptées d'ailleurs avec générosité et bonne grâce et fréquemment répétées sous des formes diverses, aidèrent puissamment Matilde à faire oublier de ses défauts et des attaches de la nature. Monseigneur Georges la reçut du Saint-Sacrement le 7 Avril 1878 et lui donna le nom de St Lucie ; mais ce fut le docteur et Saint-Abbé de M. Encypégy qui reçut les premiers vœux le 19 Avril 1879.

Aussitôt après ce pas définitif St Lucie fut envoyée au pensionnat du Bourg de la Madeleine. Elle en revint un an plus tard dans un état de faiblesse et d'impuissance qui la firent demeurer à la Maison-Mère. À partir de ce moment elle quitta peu la cellule, mais elle s'occupa fort activement sous l'influence de la direction des ouvrages manuels du pensionnat, mais encore à l'exécution de grands, de délicats, de beaux travaux de broderie en or, en soie, en application sur telle. En tout ceci elle rivalisait d'adresse avec notre chère sœur : St Gabrielle Grateron (une infirmière si dévouée)

Comme les deux étaient fait bonnes amies, bien que les petites mauvaises et les
 fréquentes caprices de la malade aient souvent poussé à bout la patience et
 la bonté de l'infirmière. Au reste, lorsque S^e Gabrielle avait grandi elle édait
 toujours et les boutades de S^e Lucie (qui n'avaient jamais plus de dureté
 que celles des petits enfants) se changeaient aussitôt en facettes charmantes.
 Cette chère infirmière vivait aimablement sa cellule avec souffrances,
 avec malades, aux convalescences. Elles s'y rencontraient avec joie aux
 heures des récréations car l'humour enjoué de S^e Lucie leur rendait
 force et gaieté. Pour charmer sa solitude S^e Lucie eut toujours la
 permission de faire quelques bestioles. Il eut des pigeons, une
 percevalle, des Serins et des chats... Cœurs-ci la consolaient lorsqu'elle
 n'eut plus la force de faire les oiseaux; elle leur laissait souvent
 voler son dîner au grand désespoir de la pauvre infirmière et sur
 son lit de mort elle demanda encore qu'on ne leur fit aucun
 mal!... Dans les dernières années de sa vie, elle était devenue plus
 impotente encore. Aussi lui fallait-il à chaque instant quel-
 que'me pour lui rendre de nouvelles forces. Le plus des sacrifices
 fut pour elle l'affaiblissement de sa vie. Après des souffrances
 horribles et un essai d'opération, elle fut obligée de faire tout tra-
 vail manuel, toute lecture suivie. La prière et la communion,
 qui avaient fait la force de toute sa douceur et existence, furent
 aussi la consolation en cette épreuve et en toutes celles qui lui
 viennent du côté des siens (par la mort de quelques-uns de
 ses proches). Mais elle ne demanda au bon Dieu de la
 délivrer de ses maux; mais elle le suppliait de lui faire la
 grâce de les supporter avec patience et de n'en pas perdre le
 mérite. Au mois d'avril 1908, dans la Semaine de Pâques, S^e
 Lucie se trouva tout à coup beaucoup plus souffrante; les
 douleurs étaient violentes, l'affaiblissement complet, l'estomac
 ne fonctionnait plus. Le dimanche de Pâques malgré le
 muguet et une forte fièvre, cette chère veille fit encore la 2^e
 communion à la tribune. M^r l'Aumônier la vit dans la sacre
 et la confession; le lendemain 27, elle était si mal qu'on jugea l'heure
 de la transférer à l'hôpital et le lendemain 28, on eut une
 alerte de veille que l'extrême-onction lui fut donnée dans la
 Souffrance. Elle vit encore dans de grandes souffrances sup-
 pliée

Elle était agée fastidieuse avec beaucoup de patience et d'amour jusqu'à ce
 de 2 ans mais pour quel elle s'éteignit entourée de la p^{te} aux pieds de
 2^o jours. Laquelle elle s'unît visiblement jusqu'au dernier soupir.

(26 Avril)

Sœur Sylvie Laphite

Miséricorde de
Bergerac.

Le Samedi 1^{er} Mai 1909 ont été célébrées sur l'église Notre-Dame de Bergerac les obsèques de Sœur Sylvie bien connue de tous les pauvres, de tous les malades et infirmes de notre ville.

Elle naquit à Lavaudade le 12 Juillet 1874 de parents fait chrétiens qui ont donné deux de leurs filles à notre chère Congrégation Anna passa sa jeunesse dans la pratique de la piété à laquelle la formèrent successivement l'Abbé Calhier, l'Abbé Ley et la Mère Verdier Supérieure du Couvent de St-Martin de Montauban. Elle entra au Noviciat le 3 octobre 1873, y devint sœur de deux années notre bonne Sœur Cyrienne de Sainte Anne. Le 24 Septembre 1874, elle revêtit le Saint habit, puis ayant fait ses voeux le 2 octobre 1875, elle déploya son zèle si doux à la classe gratuite de Bergerac, à celle de Mussidan et au pensionnat de la Miséricorde à Bergerac. Nommée directrice de l'Ecole libre de Calmuzac, elle demeura à ce poste jusqu'à ce qu'il ait été cédé par notre Congrégation à celle de

Désormais, à part un court séjour à Lataure-Blanche, notre chère Sœur fut appliquée aux œuvres de la Miséricorde de Bergerac. L'escrénat, la visite des pauvres à domicile, le soin des malades absorbèrent son dévouement lequel fut toujours absolu, aimable et doux. Si Sylvie était une de ces suaves personifications de la bonté dont le contact est si salutaire aux âmes. D'un esprit fait judicieux, d'une charité qui aucun contraire n'altérait, elle demeurait calme, patiente, aimable en toutes circonstances ne cessant jamais de travailler avec une ardeur et un courage incomparables au soulagement des infirmités morales et physiques de ceux que le Christ aime le mieux parce qu'ils lui ressemblent davantage. "Les sont légion ceux qui 'elle a accueillis avec une bonté inlassable et ceux qui 'elle a visités en compagnie de notre Mère des pauvres" la bonne et tendre Sœur Léodosie. Mais Dieu qui n'a besoin de personne pour faire son œuvre a jugé à propos de rappeler à Lui cette fidèle

(bulletin
paroissial de
Notre-Dame)

Servant la terrasse en pleine et courageuse activité. Il a suffi de 6 jours pour voir mourir cette chère et si excellente Soeur. De le second jour de sa maladie elle recevait en pleine connaissance et avec une joie émouvante tous les sacrements. Quelques heures après, M^e le Curé (chanoine Gauvin) l'abandonna à la volonté de Dieu elle se fondit avec sa simplicité et sa grâce habituelles : "O. mon Père, si le Bon Dieu veut me prendre, Tenez-Lui, je vous prie de ne pas se gêner mais s'il plaît de me laisser encore, j'accepte toutes ses volontés." Belles et touchantes paroles qui nous disaient bien que S^r Sylvie était prête à voir et à posséder Celui qui l'avait captivée pendant de longues années dans la personne des pauvres et des malades de Bergerac.

Des funérailles furent remarquables par le grand nombre des personnes qui y assistèrent et surtout par la piété qu'elles firent déclarer.

Dieu glorifie même sur cette terre ceux qui s'honorent, à celles qui renoncent pour sa gloire aux joies de la maternité, il multiplie les enfants dociles et reconnaissants qui pleurent leur mère et prient pour le repos de leur âme. S^r Sylvie a été de ces heureuses, elle a passé faisant le bien aimé de tous. Mais elle est pleine et nous espérons que les prières adressées pour elle à la miséricorde divine lui ont déjà mérité la gloire du ciel...

(Extrait des Jeannaux de la Région)

Notre chère Soeur expira dans la 3^e année de son âge et la 3^e de sa profession le

13 Mai 1909

29

S^r Augustine Montazel

Beaufort.

S^r Augustine Montazel était venue au monde à un foyer très modeste, mais très honorable du petit village de la Meillie paroisse de Saint-Géniès, le 16 Avril 1831.

Désirant que ce premier fruit de leur union fut placé sous la protection de la très Sainte Vierge, ses parents voulurent que la future fille portât le nom de la Reine des Cieux.

Cette jeune encore, Marie vit mourir son bon père. Cet événement fit une large blessure à son cœur dont la Seu-

sibilité et la délicatesse étaient déjà extrêmes.

La douleur de Sa Mère, les cris des petits frères et des petites sœurs impressionnaient vivement aussi la bonne petite fille. Instinctivement elle se dévoua dès lors à tous les membres de la famille. On la voyait faire double et triple tâche, apaiser le bâlage des petits frères, calmer les caprices des petites sœurs, réparer les maladresses et les bêtises de tous. Elle raccommodait les accrocs, elle savourait les sarcasmes, elle ravaudait de son mieux les bas et les chaussettes. Elle célétrait tout ce qui pouvait peiner Mme Montagel et elle s'ingénierait à faire tout ce qui pouvait soulager et consoler cette bonne Mère.

Ainsi appliquée aux devoirs de la piété filiale, la petite fille fit une excellente 1^{re} Communion et n'eut plus dès lors d'autre idéal que Jésus. Admirant et aimant les bonnes Béates dont elle fréquentait la petite Classe, elle souhaitait tout bas de se donner un jour tout entière au bon Dieu. Cependant, soit que le règlement des couvents de tutelle y ait mis obstacle, soit que Mme Montagel se soit opposée tout d'abord avec dessein de sa chère fille, soit peut-être que celle-ci n'ait pas voulu quitter sa Mère avant l'établissement de ses frères, l'entrée en religion ne se fit que le 3 Novembre 1870. Peut-être aussi Marie avait-elle hésité entre le Noviciat de ses bonnes Maîtresses les Béates et celui de Sainte-Marguerite où tout lui était inconnu. Quoi qu'il en soit, elle céda à M^r l'Abbé de Moschler qui la voulut mère. Il est à remarquer que ce prieur ecclésiastique n'était pas seulement directeur du Noviciat de Sainte-Marguerite, mais qu'il était aussi Supérieur des Béates et que c'était en visitant celles de St Genès qu'il avait connue Marie. Il la conduisit visiblement à travers les épreuves de la probation et elle ne cessa de s'y montrer généreuse, courageuse, pleinement abandonnée. Ainsi Stanislas Kostka, le 13 Novembre 1870 (ce fut la dernière prière d'habilet au Ghouloum ; c'était déjà la sixième depuis la fusion) et fit ses vœux le 18 Janvier de l'année suivante. À partir de ce moment, la vie de S^e Augustine fut tout entière tissée par un dévouement si intense qu'aucune expression ne pourrait en donner une idée. Elle le mit en œuvre tout d'abord à Sarlat de 1856 à 1863 et à Belvès de 1863 à 1870. Après avoir passé cette

dernière année parmi les variétés de l'hôpital de Bergerac, elle fut envoyée à Sainte-Aulaye dans le courant de 1871. Les Supérieurs avaient espéré que la cheie Soeur, épuisée de fatigue dépensait des forces dans ce poste de quasi repos. Voyant qu'elle demeurait languissante, elles essayèrent successivement de Aslat, du Noviciat, de Muret, du Couvent de la Madeleine et d'Hossegor. Enfin, en octobre 1876, Sœur Augustine fut envoyée au Départ de mendicité et attachée tout spécialement au service des femmes. Elle vivut 33 ans de ce labeur en apparence si réjouissant et si ingrat, mais en réalité si riche en vertus, recevant forces rebuffades et supportant quantité d'insultes, travaillant sans cesse, gagnant un peu, mais pardonnant toujours. Les dehors étaient rudes, mais ce n'était là que l'écorce de la falaise primitive sur laquelle le Maître avait greffé l'essence divine qui a nom : la Bonté. D'ailleurs à force de se battre avec laideurs du vice, le cœur sensible et délicat de Sœur Augustine en demeurait meurtri. La moindre choc irritait en elle des plas vives qui l'effaçait de roches sous des mainières bruyantes et par un ton grondeur ; mais qui l'empêtrait pas toujours à dissimuler. Elle était d'ailleurs incapable de ressentiment et si elle se montrait trop sensible parfois aux oubliés, aux manques d'égaux, aux rudesses des autres, si elle s'en plaint même vivement, elle ne gardait jamais la moindre amertume dans l'âme.

Très obéissante à l'autorité, elle avait le plus grand respect pour la règle et se soumettait avec joie à tout ce qui fait l'essence de la vie religieuse. Malgré la fatigue, malgré la vieillesse, malgré l'état de dépréciement où était la Santé, elle ne cessait de travailler avec acharnement afin que rien ne manquât à ces pauvres vieilles. Elle avait mille industries pour leur être agréable et ne leur faisait jamais expier les méchancetés dont elle avait été la victime. Elle suffisait beaucoup de se pencher pour donner toutes les vêtements et tout le linge dont les pauvres vieillards oubliés pouvaient être toujours propres et sur son lit de mort encore elle surveillait qu'ils puissent s'accommoder les tableaux de ses vieilles enfantines.

Déjà en 1908, la vie de Sœur Augustine avait été en assez grand péril pour que l'extrême-onction lui fût administrée. Puis, une accalmie s'étant faite, la cheie Soeur avait repris tous ses traux avec un grand courage. Mais, à la fin de février 1909 le mal reprend plus terrible ; l'extrême-onction fut de nouveau donnée et la cheie malade dans la nuit du 27 et le lendemain elle s'éteignit sans agonie, à 7 heures du Soir dans la Saincte-

dix-huitième année de son âge et la cinquante-troisième de sa profession le

1^{er} Mars 1909.

30

Abbé Eulalie Migergue.

Beaumont

Mère Eulalie Migergue était issue d'une honorable famille de commerçants. Née à Belvès, le 3 Janvier 1837, elle avait une sœur lorsque Sr. Elisabeth de Cazeneuve, Sr. Sophie Lepine, Sr. du Soulas et Sr. Mariette arriverent dans la petite cité belvésoise pour y fonder une école et un pensionnat.

Elle fut une des premières élèves de ces vénérables Belges; les aimait beaucoup et fit sous leur conduite de rapides progrès dans la science sans doute, mais surtout dans la vertu.

Jeune Hermia (ainsi l'appelait-on alors) n'était pas seulement une enfant docile, c'était surtout une fille aimante et dévote. Leinoise des labours et des privations grâce auxquelles sa vaillante Mère faisait élever ses frères, elle résolut d'offrir ses charges de la famille et obtint de Son Mère la permission de demeurer à la Miséricorde en qualité de sous-maitresse dès qu'il fut terminée. Ce dévouement filial fut très bien récompensé car les vertus pratiquées par tous les membres de la petite Communauté dont elle partageait déjà la vie ne tardèrent point à faire naître dans l'âme d'Hermia le désir de se donner à Dieu. Ses parents y ayant consenti, elle entra au Noviciat de Sainte-Marthe le 27 octobre 1850. Elle vit arriver au printemps suivant la première Maîtresse de Belvès, mère Véronique Mère du Soulas sur les épaules de laquelle le fardeau du Généralat venait d'être placé. Celle-ci fut heureuse de retrouver Son ancienne petite élève et de constater qu'elle était l'une des postulantes les plus dociles et les plus ferventes. De Son côté, la jeune Soeur trouva dans le conseil et dans les conseils de mère Sainte-Mère, un puissant encouragement à Ses efforts et à Ses sacrifices. Aussi y eut-il grande joie de part et d'autre lorsqu'il fut établi

le Saint habit fut donné à Hermia devenue Soeur Marie Eulalie.
 (La retraite préparatoire à cette Cérémonie était la 1^{re} retraite Générale faite
 à la Maison-Mère de la Ville, elle avait été prêchée par M^r le Chanoine
 René Bernasct) Un an plus tard, le 11 octobre 1858, la jeune Novice prononça
 ses vœux. À l'occasion de cette Cérémonie et de la retraite qui l'avait précédée
 Monsieur Guérin a écrit au Journal les notes suivantes : « Dans cette
 Retraite plus encore peut-être que dans les précédentes, toutes les Soeurs des
 diverses maisons ont rivalisé entre elles de charité, d'unison et de bonnes
 intelligences. Elles ont été les unes à l'égard des autres comme si elles
 étaient toutes sortes du même Noviciat. La fusion qui paraissait
 dans le principe ne pouvoit s'établir que très difficilement doit être
 considérée maintenant comme parfaitement et pleinement accomplie »

Le 11 octobre, à 8 heures du matin, la Cérémonie de la profession et
 « de la prière d'habit a été présidée par Monseigneur Georges assisté de
 Messieurs Guérin et de Saint-Esprit-Vincent Geisselau, de
 Monsieur de Monthoux directeur du Noviciat et de plusieurs autres
 prêtres. Le Fr. P. Guérin, prédicateur de la retraite a prononcé
 « le discours préalable et, à la fin de la Cérémonie, M^r a fait
 « une de ses allocutions où Son cœur fait si bien parler au cœur
 « de toutes les personnes qui composent Son auditoire. Les jeunes
 « Soeurs, objet de cette Cérémonie, étaient au nombre de 14 dont
 « pour la profession et 8 pour la prière d'habit... »

(Le nom de S^r Eulalie Nézergue vient le premiers dans la no-
 menclature qui suit et que nous ne relevons pas ici)

Le Noviciat de la nouvelle professe avait été traversé par deux
 grandes épreuves : la mort de son père et le changement de la Maitresse
 des Novices. Ces deux Sacrifices furent faits avec une extrême générosité
 S^r Eulalie reporta simplement sur M^r Emmanuel Fessat la
 confiance qu'elle avait eue jusqu'alors pour S^r Clotilde Brugère
 et, quelle que furent les déchirements de son cœur, elle en s'accusa
 de ni la consolation de voir son père, ni celle de l'accompagner à
 sa dernière demeure, ni celle de le pleurer entre sa Mère et ses frères.
 Jamais elle ne revit le foyer paternel. Ce trait seul désata
 comment le Sage directeur, M^r de Lavalette Monthoux, avait
 succombé l'esprit religieux aux Novices dont il avait la charge
 et à quel degré le détachement avait déjà été opéré dans l'âme
 de S^r Eulalie. La chère Soeur eut dans le cours de sa vie religieuse
 maintes occasions de fatigues cette vertu. Celles qui lui furent
 le plus douleuruses furent le décès de sa verteuse Mère et celles

de son plus jeune âge, mort vicaire à Thionville alors qu'elle-même était déjà religieuse à Brumath. Si Eulalie avait été envoyée dans cette Communauté dès 1858, elle en devint Supérieure deux ans plus tard et y demeura jusqu'à sa mort. Elle y fut toujours occupée de la gloire du bon Dieu et du salut des âmes. Ses exemples, sa bonté, sa charité, son zèle en avaient fait une apôtre non seulement pour l'hospice et le pensionnat mais encore pour la localité et la paroisse tout entière. Elle mettait au premier rang de ses devoirs l'instruction religieuse des enfants et des pauvres et, autant que la Sainte le lui permettait, elle ne laissait jamais à d'autres cette part sacrée du labour. Dès son arrivée à Brumath elle fut chargée des premières Communautés et leur fit elle-même la retraite d'une façon si suscituelle et si persuasive que toutes demeuraient profondément pénétrées de crainte, de respect, de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ.

Mère Eulalie aimait beaucoup les pauvres et le leur témoignait de mille façons aussi délicates et ingénieuses qu'elles étaient aimables. C'est bonne pour toutes les âmes, elle était très sévère et très austère pour elle-même surtout en matière de pauvreté. A la fois Supérieure de l'hospice et du pensionnat, elle en administrait très bien les budgets respectifs. Très ardente, elle prévoyait tout; très active, elle ne faisait jamais rien en souffrance. Cette vigilance de tous les instants ne nuisait point à son commerce. Son accueil était toujours non seulement bienveillant, mais doux et l'on ne rentrait jamais à son cœur sans en être aidé ou consolé.

Les élèves de cette Vénérable Mère l'ont toujours eue en grande vénération et parlent encore avec un respect admiratif de son recueillement, de sa ferveur, de l'esprit de prière qui accompagnait tous ses actes.

Cependant la santé de Mère Eulalie était loin d'être satisfaisante; souvent elle causait de vives inquiétudes. Au commencement de 1877 surtout on fut en grandes alarmes. La chère Mère, alitée depuis de longs mois ne supportait plus aucune nourriture. Les médecins appelés en consultation ne dissimulaient point que tout espoir était perdu et que le dernier moment semblait proche. Dans cette extrémité, si Adélaïde Couderc (aujourd'hui 1^{re} Assistante) proposa de commencer une novenaie à Pie IX dont on venait d'ap-

prendre la mort. On invoqua aussitôt le Saint Pontife et dès ce 1^{er} jour le danger disparut. Le lendemain la malade put s'alimenter; à la fin de la Novena elle était debout. Depuis plusieurs années déjà, Mme Eulalie avait été empêchée de venir à la retraite à cause de ses continues souffrances, elle y vient quelques mois après sa guérison et en suivit tous les exercices avec une grande ferveur. Monseigneur Balat était alors sur le point de faire sa visite "ad limina", il voulut voir Mme Eulalie et emporta à Rome la relation de la faveur si-quelé dont elle venait d'être l'objet.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Mme Eulalie avait trouvé à Beaufont un hospice, un pensionnat, une école gratuite et une salle d'aile. Douze ans plus tard (Juillet 1870) l'Administration municipale avait transformé cette école gratuite en une école communale dont la titulairce était l'Avocat des pauvres. Les choses allèrent ainsi durant trente ans et personne ne songeait à s'en plaindre lorsque un arrêté préfectoral date des premiers jours de Septembre 1899 ouit laïciser la pauvre école. Cette mesure inique frappa Mme Eulalie en plein cœur. Elle souffrit par moins des procédés malveillants et infusés par lesquels l'Administration empêcha durant trois mois l'ouverture d'une nouvelle école libre. Enfin, notre St. Mme Emmanuel Pessat en ayant appelé à M^e le Préfet, la classe fut ouverte le 21 Novembre. Malgré leurs succès, on plaignit en raison de leurs succès, cette pauvre Ecole libre et le petit pensionnat toujours existant vedent peu désormais. On leur permit par d'atteindre le centenaire de leur première fondation. Mme nota- fication de fermeture les anciens, par ordre du très fameux ministre Combe, le 24 Juillet 1903. Ce dernier coup, acheva de briser Mme Eulalie. Dans le court intervalle qui s'était écoulé entre la réouverture de l'école et sa définitive fermeture, cette chère Mme avait essayé d'ailleurs une bénie rude épreuve. A côté d'elle vivait depuis 21 ans une de ses premières élèves, de toutes la plus chère depuis qu'il avait plu au Seigneur de la chasser aussi pour son épouse. Revenue à Beaufont 2 ans après sa profession, S^e Adélaïde Caudre y était devenue bientôt le bras droit de Mme Eulalie en même temps qu'elle était la consolation et la joie. La bonne Mme l'aimait comme une fille, la traitait comme aux jours de sa petite enfance et s'appuyait en toutes rencontres sur son épaule et sur sa vertu.

Or, M^e Adélaïde ayant été élue Assistante le 31 Août 1902, il fallut songer à la Séparation. A partir de ce moment la vie de M^e Légalie ne fut plus qu'une longue suite de souffrances mystérieuses, et le plus souvent très aigües dont les crises allégeaient le multipliant. Sans cesse surtout lorsque le Sacrifce fut consumé par la destruction de l'école et par le départ de M^e Adélaïde pour la Maison. M^e d'abord, pour l'Angleterre ensuite. M^e Saint-Pierre Lafon, nommée Supérieure de Beaumont en 1907 entoura la Vénérable malade des soins les plus respectueux et les plus assidus. Elle fut profondément édifiée de l'esprit de pauvreté, d'obéissance et de pieux dont M^e Légalie faisait preuve dès que un éclair de mieux lui permettait de redevenir elle-même. Elle ne négligea rien pour la Soulager et la consoler et le fit faire plusieurs fois au Seigneur de rappeler à Lui cette Vénérable ancienne plusieurs fois envoiée des derniers sacrements. M^e Légalie est décédée dans la 76^e année de son âge et dans la 42^e de sa profession le 29 Mars 1910.

31

S^r Ambroise Coesquer

Marqueta Coquet, en religion S^r Ambroise naquit de parents recommandables en 1821, aux environs de Montauban (Lot et Garonne). La vertueuse M^e, Sœur de la Sainte M^{me} Neuville, comme on l'appelait dans le pays, lui inspira de bonne heure l'amour de la vertu et la charité envers les pauvres. Elle grandit aussi sous l'œil maternel dans les pratiques chrétiennes jusqu'au moment où des circonstances particulières où des circonstances particulières au Caillau furent au commencement de l'adolescence au commencement de l'adolescence. Marqueta fut placée chez les bonnes Soeurs d'Issigeac et c'est là qu'en secret, elle conserva le dessous de ses vêtements devant, comme l'année de la faim, Soulager la M^e souffrante dans les soins du ménage et auprès de M^e

nombreuses prières et devoirs. Ceux-ci étant devenus grands, Marguerite demanda et obtint d'entre en Communauté.

En 1847 elle fit son entrée au Couvent d'Eymet, pris le Saint Sacrement le 18 juillet de cette même année et fit profession le 2 Septembre 1848. Employée au Service des pauvres, où a pu admirer la charité, son dévouement et son attrait particulier pour les malades souffrant de Notre-Seigneur. Après d'eux, rien ne la rebutait bien qu'elle fut brusquée par tempérament. Les malheureux, les infirmes, les malades, les pécheurs surtout excitaient sa commisération. Voici en trait. Une ouvrière d'Eymet, appartenant à une honorable famille s'était ailiée par la passion de l'irraguie; dans son frémissement était d'autre elle était le scandale public. Un peu de temps elle eut désipé ses écorchures et fut seductrice à couches sur la faille dans une étable où les infirmités et la vermine la dévorèrent bientôt à qui mieux mieux. On demanda à la bonne Mère Elizabeth d'envoyer deux religieuses et deux hommes de bonne volonté avec une brouette pour transporter à l'hôpital la malheureuse usagère! Soeur Amélie partit aussitôt avec une compagne pour cette translation! Les deux Soeurs affublées de grands tabliers blancs ne avaient où poser les pieds ni comment faire cette infâme créature tant la vermine courait sur elle et sur la faille qui l'entourait. Enfin tout doucement on parvint à la placer sur son faible siège et à regagner l'hôpital. Avec grand peine, on parvint à la changer de linge et, toujours la tendraie en tête, on lui fit prendre un lénin pour l'âme et pour le corps! La malheureuse eut longtemps besoin de la patience et du dévouement de ses infirmières et de toutes les Soeurs.

Si Amélie fut d'une régularité remarquable et d'une activité à toute épreuve. Que de mourants elle a assistés! Jamais on ne la vit insoccupée. Parvenue à un âge très avancé, elle ne se résigna qu'avec peine à prendre un repos bien mérité. Alas! disait-elle alors, je ne suis plus bonne à rien! Pour se couler elle redoublait de prières pour les pécheurs, les malades, les mourants, la Congrégation, la France, les enfants! En mars 1910 sa santé déclina rapidement. Les remèdes et les soins furent insuffisants à la conservation de cette chère Soeur qui rendit sa belle âme à Dieu dans la 88^e année de son âge et la 62^e de sa profession le

29 Mars 1910

Q: Urbaine du Soulas

Noviciate

Ce n'est point sans émotion que, si peu de temps après la disparition de notre très aimée Soeur Urbaine, j'entreprends une pauvre petite esquisse de sa vie et de ses vertus.

Cette vie, elle fut si édifiante toujours, ces vertus, elles furent à la fois si cachées et si parfaites!... Je voudrais pourvoir en perpétuer le souvenir, je voudrais pénétrer les coeurs de nos chères Soeurs à venir de la vénération que mérite une telle mémoire et je ne sais vraiment où trouver l'encre et la plume qui pourraient dire et faire tout cela.

Il faut, je crois toutes les Beatitudes pour peindre cetteame si pure, si humble, si patiente, si douce, si charitable, si miséricordieuse, si crucifiée!... Et dite: «Béniyeuse les coeurs purs; Béniyeuse les humbles; Béniyeuse les pauvres; Béniyeuse les doux; Béniyeuse les pacifiques; Béniyeuse les miséricordieuses; Béniyeuse les justes; Béniyeuse ceux qui souffrent; Béniyeuse ceux qui plument c'est affirmer, il me semble, que notre chère Soeur Urbaine a obtenu miséricorde, que le royaume des Cieux est à elle, qu'elle y est rassasiée, qu'elle y est consolée, qu'elle y jouit de la vue de Dieu et qu'elle y possède à jamais son Coeur.

Issue d'une noblesse antique et illustre, elle était fille de Monsieur Jean Gouffier du Soulas (second frère de notre Sainte Mère) et de Mme Elisabeth Landon. Son enfance s'écoula à la Souplaisie (près Aix-en-Provence) sous les yeux de ses vertueux parents dont elle partageait les Amis avec une Soeur (un peu plus âgée) et un jeune frère. Nous savons peu de choses sur cette première période de la vie de notre chère Soeur Simon qui l'élle faisait la joie de tous les Amis par sa gaieté son aimable enjouement, l'exquise sensibilité de son cœur.

Était-elle aussi gourmande, fastidieuse, bavardeuse? On pourrait le croire car S. Urbaine (aux plus rudes humiliations)

profita souvent de la tourmente des causeries à la récréation pour nous contez les petites mésaventures de Son enfance et nous persuader ainsi qu'elle était très richement pourvue de gros défauts. Entre autres petits incidents, elle narrait gaiement celui-ci : Tant chargée par Sa Mère de portes une verre de liqueur à Sa Grand'Mère après les repas, il lui arrivait d'y goûter et d'en prendre même une bonne part le long du couloir qui conduisait de la Salle à manger à l'appartement de l'aïeule. Celle-ci l'aperçut et le fit jeter à sa fille. Louise fut surveillée, pris en flagrant délit et si bien justifiée qu'il ne fut plus besoin détourner de la mettre en garde contre la gourmandise. Notre chérie Soeur voulait aussi le trait sauveur. Un jour que Monsieur et Madame des Soulas s'étaient absents et n'étaient assuré avec eux que leur fille unique, Louise avait le cœur gros. La bonne, fatte et maladroite, profita de la circonstance pour persuader à l'enfant que Sa Soeur lui était de beaucoup préférée. Il s'en suivit un si violent chagrin et tant de noir dans l'âme qu'au retour de ses parents Louise se montra froide, taciturne, boudante. Et puis M^e et M^e des Soulas la grondaient ; alors elle éclata disant qu'elle savait bien que ils ne l'aimaient pas et que toutes leurs tendances étaient pour Louise. Ce jour là ce fut Monsieur des Soulas qui administra le fouet à Louise et il paraît que cette énergique femme d'amour paternel guérît la petite fille de Sa jalouse mésaventure.

Au reste elle chérissait Sa Soeur et elle en était chérie de sorte que les tendresses de la bonne Mère aidant, la sécurité et la confiance remplacent vite les gros nuages Si imprudemment auversé en ce pauvre petit cœur.

Les deux fillettes avaient une institutrice très estimable mais très vive. Cette dame habitait la Souplaisie où y passait au moins la journée entière et souvent Louise admirait les délicatesses, la patience et la bonté de Sa Mère vis à vis de M^e X. Celle-ci aimait beaucoup les deux Soeurs, elle était même particulière-
ment charmée par l'aimable gaîté de Louise. Cependant elle la bousquait à chaque instant et lui prodiguait taloches sur taloches tout le temps que durait les leçons. Bien loin de développer l'enfant, cette sorte d'argument la faisait se replier sur elle-même et se tapisser dans une crainte et la timidité qui lui étaient déjà trop naturelles. Mais elle ne laissait rien voir de cette souffrance. Humble, ingénue, candide et naïve tout très gaie, elle se persuadait qu'étant fatte et paressue elle devait être traitée ainsi. Aussi, parlant de cette partie de leur

vie, Madame Jules Pélisse a-t-elle pu dire : « Nous étions une institutrice pour notre première éducation, ma chère et regrettée Sœur faisait sa joie et celle de nous tous car toute enfant elle était gaie et attentionnée pour toute la famille. Longtemps avant sa première Communion on remarquait en elle une piété sérieuse qui croissait de jour en jour. Nous fîmes notre 1^{re} Communion ensemble, Louise fut l'éducatrice des deux Saintes prières qui nous préparent à cette grande action. Elle fut reconnue la plus digne parmi tous les premiers Communiants pour réciter l'acte de Consécration à la Très Sainte Vierge. »

Ses sœurs sur le même cheval, Mademoiselles du Soulas allaient de la Souplaisie à Arriac accompagnées d'un domestique pour suivre les Catechismes. J'ai ouï dire qu'elles étaient si mignonnes et si gracieuses que les braves gens s'entraînaient et accourraient sur le pas de leur porte pour les voir passer. Deux Artisfaits des procédés de Mme X, Mme du Soulas profitait de la saison des Catechismes pour faire donner des leçons de français à ses filles à Arriac même durant les deux renouvellement de celle-ci qui n'eut lieu que jusqu'à plus tard suivant les usages bénins ! trop fanatiques au propos de ces études de Arriac, Sœur Ursuline se reprochait comme une très grande faiblesse d'avoir plusieurs fois laissé partir Sa Sœur dans elle des jours où il ne devait point y avoir de Catechisme et où elle se trouvait un peu fatiguée. Cette extrême délicatesse de conscience peut être un peu chez les dames blanches de Soulard où les deux Sœurs furent mises en pension vers 13 ou 14 ans. Très appréciées de ces Vénérables Maîtresses, Louise fut leur consolation, elle leur fut toujours douce, respectueuse et soumise et trouva le Secret d'être chérie tant à la fois de chacune d'elles et de toutes ses Compagnes.

Madame Pélisse a bien voulu nous écrire ceci : « Après la mort de son père, Louise fut envoyée à la Souplaisie. Notre maison était bien sûr nous avions souvent des intimes, des membres de sa joli et nombreuse famille ; nous les recevions aussi. Louise se prétait à tout avec une gaîté, une entrain, une amabilité simple et gracieuse que la faimaine aimait à

"Tout le monde. Bonne, indulgente, généreuse à l'excès elle l'était
 surtout pour les pauvres et les petits enfants. Son caractère joyeux
 ne se démentait jamais. Elle trouvait du temps pour tout. Toute-
 tant avec entraîn, elle savait l'esquiver pour satisfaire sa piété
 et donner assez de temps à ses exercices religieux sans néanmoins
 avec la même gaieté charmante, avec la même amabilité séduisante.
 avec cette inimitable et gracieuse simplicité qui plaît à tous.
 Les petits ignorants du village la connaissaient bien et n'avaient
 point de peine de se groupes autour de la bonne demoiselle pour
 apprendre le Catholicisme... Sans avoir jamais parlé à personne de ses
 intentions d'entrée en Communauté (excepté à notre si Vénérable Père,
 Mère du Soulas) elle ne cessait de nous répéter qu'elle ne voulait
 pas entendre parler de mariage et ce ne fut que quand le père fut
 décidé qu'elle fit connaître l'intention qu'elle avait de quitter Sa
 famille pour entrer à Sainte-Marthie. Ce fut une vive peine que
 cette décision pour ma pauvre Mère qui allait se trouver bien seule
 (nous avions perdu notre père depuis quatre ou cinq ans.) Ma bien chérie
 Soeur fit tout ce qu'elle put pour adoucir le chagrin que nous
 causait son départ et vous toutes, mes bonnes Soeurs, vous savez
 l'affection qu'elle a conservée à sa famille jusqu'à ses derniers
 moments."

Malheureusement la petite relation de Mme Julie Pelayre
 s'arrête là. Nous regrettons vivement que cette veivable dame
 se soit bornée à tracer les grandes lignes de la jeunesse de Sa
 Soeur et que quantité de traits charmants et de beaux exemples
 nous demeurent ainsi inconnus.

Pendant les préliminaires et les apprêts des Noces de Sa chérie
 Léonie et durant les fêtes elles-mêmes, Louise avait fait faire
 tout sentiment personnel pour applaudir sans restriction aux
 joies de Sa Soeur chérie. Le départ des jeunes époux blesa son
 cœur. Mais à côté d'elle Madame du Soulas versait ces larmes
 bieulantes que répandent les Mères à l'heure où vont à d'autres
 les tendresses de leurs enfants. Aussi, toujours occublée d'elle-même
 et de son cher Soeur refusa-t-elle la proprie douleur pour trouver
 dans la piété filiale des accents qui calmaient et consolaient sa
 Mère. Empuisée par ce violent et long effort, la jeune fille, au
 bras de ce triste jour, cherchait un endroit solitaire où pouvoit
 pleurer sans témoin. Elle fuyait la chambre de jeune fille
 partagée jusque là avec Sa Soeur chérie et qu'elle habiteroit

Seule désormais ! D'ailleurs cette chambre étant voisine de celle de sa Mère le son de ses larmes pouvait être trahi... Elle peu égarée par la douleur, elle allait dans la vaste demeure trouvant à chaque pas des souvenirs doux et gaignants. Elle aimait jusqu'au grand salon vide des hôtés joyeux qui l'entraînaient nageant. Oh ! que il était laid et désest... Personne assurément ne la cherchait là. Tournant donc jantes et fenêtres la chère enfant éperdue, abîmée de souffrance, se jeta sur le tapis et ciant, sanglotant, suffoquant elle donna libre carrière à la violence de son profond chagrin. Madame du Soulas ne tarda guère à s'apercevoir de l'absence de Louise, à entendre ses douleuroux gémissements. Elle accourut : « Oh ! ma pauvre chère fille, » s'écria-t-elle, est-il possible que me consolant si bien tout le temps toi-même à un aussi profond chagrin ! » Et pleurant dans les bras l'une de l'autre ce fut à qui désorais serait la plus aimante et la plus dévouée.

Il en fut ainsi jusqu'au moment où, l'avvenir ~~semblant~~
s'ouvrit radieuse sous les pas de son jeune ~~jeune~~ Louise
cuit sa Mère assez entourée et heureuse faire partie. La
quitter. Toutes choses étaient concertées et réglées avec gracie
Sainte-Mère du Soulas (alors Supérieure Générale) Louise
entra au Noviciat le 18 Septembre 1868 ~~les~~ ^{décidé} pupille
à force de générosité à ce qu'il pouvoit y avoir d'après
Née le 21 Février tardif dans son sacrifice. Cette résolution y avait fait
1862, elle avait alors démentit jamais. Recueillie, mortifiée, humiliée, simple,
modeste, elle s'appliqua dès le premier jour et sans ~~peur~~
à la pratique des vertus religieuses. Elle y réussit bien
qui il sembla toujours que ces vertus lui étaient si propres.
Oh ! que le détachement, le dégagement des ~~cœurs~~ ^{malades} fut
cependant à sa nature si aimante ; que il le fut évidemment
de ne plus pouvoir donner ! Elle avait ~~tant~~ en effet pris
plaisir aux siens par maintes surprises charmantes, ^{qui} avait
été si heureuse de voir la bourse de ses charmantes ; ^{que} les
mains des indigents !.. Les joies si simples que l'abbé et ses
avait eus de elle ! Son existence, elle ne l'eust point
sans une lutte violente que le temps ne ^{pas} ~~pas~~ ^{point}
à mesure même que s'écoulèrent les années, et
sacrifice devint plus douleuroux et amers, ^{que} elle eut

en raison des rudes tribulations auxquelles la famille de notre chère S^e fut en proie. Mais ce qui distingua le plus S^e Hélaine pendant sa prédication et tout le long de sa vie ce fut son égalité d'humour et cette charité si cordiale, si aimable qui se manifestait avec tant de simplicité et de grâce, qui ne faisait exception de personne et qui ne se démentit jamais. Que de brefs de mérites et d'édifications eut ce jain de luttes intimes et profondes que la chère Sainte se livrait sans cesse pour se maintenir à un tel niveau de vertu.

A côté de ces qualités si remarquables, Louise avait cependant un énorme défaut. Résultat de sa complexion physique et de la délicatesse de son ame, le scrupule, fortement développé par l'éducation janséniste de l'époque, fit le tourment de sa vie. Son bon sens profond, son jugement très droit et souvent fait bonne justice s'il se fut agi d'une autre. Mais l'humble, la défiance d'elle-même aveuglaient la chère Sainte sous son propre compte tenu que la foi n'eût d'une part et la crainte de l'autre achevaient de la terroriser. Se faisant de tout un sujet d'effroi, chacun de ses jours était un supplice, un vrai martyre moral...

D'ailleurs plus sa souffrance était intense, plus elle se montrait aimable, docile, gaie et souriante, plus elle s'effaçait d'elle. On ne fit donc aucune difficulté à la jeune postulante pour l'admettre à la prière d'habit. Elle reçut son voile et le nom de S^e Hélaine le 23 septembre 1869. et le 27 septembre 1870

elle fit profession entre les mains de Mgr Dabat.

Le Postulat s'était fait sous la direction de notre Vénérée Mère Emmanuel Féral règle cistercienne, modèle de simplicité, de droiture, de générosité, le Noviciat fut confié (le 23 juillet 1869) à notre Ste Mère Angèle (les deux grandes et belles ames, Mère Eustachie Kelly alors chargée de la classe du Noviciat), toutes les postulantes, toutes les Novices estimèrent et chérissent S^e Hélaine. Il en fut de même des enfants et de leurs familles. Il en a été de même toujours car il était impossible d'approcher cette chère Sainte sans l'apprécier et sans l'aimer. Son cœur torturé, gardant pour lui toutes les angoisses, ne distillait pas son entourage que la miséricorde et la paix. Chargée dès son Noviciat de la classe enfantine du pensionnat et de quantité de surveillances, elle fut pendant 40 ans une Mère pour toutes les enfants, une amie pour toutes les Mères, une conseillère, un guide,

pour toutes les jeunes matutines; une aide, un appui, un conseil pour les Matutines plus âgées et pour les directrices qui n'avaient jamais de soutien plus sûr, ni d'aumônière plus dévouée.

Les petites filles cessaient souvent que St. Helaine les suive dans toutes les classes, les moyennes reconnaissaient à elle comme à une arche infatible, les grandes lui confiaient leurs difficultés, leurs craintes, leurs désirs et leurs espérances. Dans tous les incidents, chacun s'empressait de se tourner à St. Helaine et elle, la chère Sainte, accueillait tout le monde avec la même sévérité calme et joyeuse sans jamais laisser deviner qu'on était important et que sa propre charge, hélas! était si lourde!...

Cependant le martyre de son ame, agravé par les peines amères qui affligeaient bientôt les Siens nivelaient à fond le tempérament un peu délicat de St. Helaine. Pendant vingt ans au moins, elle lutta contre les menaces d'un mal terrible et, quels que fussent les efforts et les soins ce mal finit pas trompées! La dernière année de la vie de notre chère Soeur fut une poignant agonie crucifiée au moral et au physique, elle s'abandonnait au Bon Dieu par des efforts douloureux et constants qui la rendirent assez semblable au divin modèle de Gethsémani. Sur vacances de 1909 son état était déjà si grave qu'on ne croit possible d'amener la chère malade ni à Lourdes (où elle espérait guérir) ni aux Yuries où elle souhaitait ardemment recevoir le Sacré

^{t Mme Jules Pélroye l'année t'} Le dernier sacrifice martela et broya son cœur ébranlé depuis de longues années à cause de la maladie de la chère Liseuse. Au commencement de l'automne, elle fit le lit et ne le quitta presque plus désir mais ayant toutes les soins une sorte de fièvre. Le 8 Novembre elle eut une hémorragie si terrible que l'on craignit de la voir passer. Elle fit le sacrifice de la Communion avec son humble et docile demande de faire et reçut l'extrême Onction. Son angelique douceur encore neuf mois!.. durant lesquels sa patience et sa résignation furent héroïques et admirables. Elle communiqua constamment effort pour nous comprendre et nous réconforter tout comme si elle pouvait encore s'intéresser à nos conversations. In fine les souffrances empêchèrent tellement qu'il fallut de résigner à user de la morphine. Bien que ce fut

à une très faible dose elle en fut soulagée et dormit paisiblement durant plusieurs nuits. Mais les journées, devenues pénibles, devinrent bientôt si mauvaises qu'il fallut se résigner à figuer la chère malade vingt et l'air... Vers Noël une accalmie se produisit, mais elle fut courte et d'ailleurs les fêtes déclinaient si rapidement qu'en fin Janvier on eut encore touches aux derniers moments... En avril elle demanda à quitter son lit, on la leva une après midi, ce fut la dernière fois. En mai on l'eut conduite les premières Communiants... En juin et juillet elle ne vécut plus que d'un peu de boisson. Elle fut avancé St^e Martine elle eut la consolation de recevoir la messe de l'Assomption qui l'effectionnait beaucoup, la générale Pélissier à laquelle elle recommanda ses chères infirmes des Yunes et enfin, surtout, Melle Marguerite du Saclas, cette cousine chérie qu'elle affectionnait comme une soeur... Le 2 aout, vers 10 heures du matin, elle se trouva si mal que l'on alla chercher Notre Reine des Heures en retraite à N. D. des Vertus. Monsieur l'Amouroux, morte à la première alarme, donna une dernière absolution et l'indulgence de la bonne mort à la chère mourante qui eut un particulièr adieu pour chacune d'elles. Le 3, la délectation n'étant plus possible, elle ne put faire la Sainte Communion. On ne pouvait plus que mouiller ses lèvres et la regarder mourir. À 6 heures du soir elle tomba en faiblesse et après une heure de sanglante et d'asphyxie, elle expira entourée de toute la C^e en partie. Nous la gardâmes jusqu'au 5. Ce fut donc en la fête de Notre Dame des Neiges qu'eurent lieu ses obsèques.

L'affluence y fut nombreuse malgré l'absence si regrettable des pensionnaires en vacances. Les extimes et toutes les anciennes élèves félicitaient de la chère Soeur y plongée avec nous son départ, sa disparition, ses ages - rassuré avec nous l'avenir, ses derniers encouragements, ses bons exemples conseils, ses précieux enseignements, de charité d'abnégation, de sacrifice, toute la vertuuse vie pleine immédiate, nous voulions l'espérer, de la vie meilleure où nous la retrouverons un jour

3 Août 1910

Sœur Hydore Yon.

Orphelinat de Bergerac.

Le 10 octobre 1910, nous conduissons à la destinée dure de Sœur Hydore de l'Orphelinat de Bergerac. Née à 30 ans, cette jeune religieuse appartenait à l'Orphelinat depuis 2 ans. Orpheline de bonne heure, elle avait eu la grande grâce d'être élevée dans cette maison aimée du bon Dieu. Mais hélas! si le divin Maître prodigue à ses chères enfants les dons du Ciel, il leur laisse les infirmités humaines. Si Hydore avait hérité de Son peine la terrible tuberculose. Ce mal inéplorable lui laissa cependant le temps de recevoir une première formation maternellement religieuse, de suivre une vocation de choix, d'entrer au Noviciat de Mme Martel et de revenir à sa chère maison de l'Orphelinat vivre les premières années de sa vie religieuse. Humble, ignorée, aimée de Dieu et de ses compagnes elle remplit durant quatre ans les devoirs de la perfection dans le service du bon Dieu et le soin des jeunes orphelines venues après elle. Ce fut alors que la maladie fit sa première apparition. Aussitôt la Science avait condamné Sœur Hydore et la mort devait venir à bonne heure. Mère-Designeur et La Sainte Mère ne ratifièrent pas cette décision; ils voulurent accorder un sursis à la jeune poitrinaire. À ce moment qui on disait être la 3^e période, Sœur Hydore fut admise au pèlerinage national de 1906. Le 19 Août, à 9 heures du matin, en prenant son premier bain à la piscine, elle a senti et entendu un craquement général dans la poitrine et les épaules et s'estcriée: "Je suis guérie!" La guérison constatée par la médecine se maintint jusqu'à la fin de 1909. La jeune Dame reprenait et continuait sans aucune gêne ses fonctions journalières. Pour un chrétien qui a les espérances clémentes, la Sainte Corporelle n'est pas le plus grand des biensfaits. Après 30 mois de Sainte ascèse à Lourdes, Sœur Hydore entra en cette avec son mal bénie d'éteindre. Ce fut en effet un duel véritable que la vie de cette malade aujourd'hui.

terrassée par la Souffrance, l'épuisement, les Suffocations; devenir fière et aletri (surtout à la veille des fêtes où elle obtenait la faveur désirée de préparer et décorer la chapelle), malgré tout presque toujours debout pour la Communion matinale et quotidienne. Dix jours seulement avant sa mort son commerce à poster le bon Dieu à la malade qui ne se levait plus. La visite habituelle de Notre-Seigneur était si nécessaire à la pauvre mourante qui conserva jusqu'au bout sa lucidité mais qui passa par des crises affreuses de Souffrances, pas de longs et fréquents étaffements.

Le quatrième jour avant la mort, dans une de ces agonies suffocantes, on attendait le dernier Souper. Les Aveus à genoux, en prières emplissaient la chambre. Tout à coup un Soupir de bouscours ^{et de faire} remplaca sur le visage altéré de la malade les marques profondes de la douleur: "Ne voyez-vous rien?" demanda-t-elle. "Moi je vois Notre Seigneur et la très Sainte Vierge. Où! que "c'est beau!"

^{M. le chanoine Gomes} Le matin du jour suivant, Monsieur le Curé étant arrivé ^{lundi de Notre-Dame} pour la visite habituelle, Si Léonie lui dit aussitôt: "Je ne souffre plus; j'ai vu hier Sair Notre-Seigneur et la Très Vierge! - Vous allez me raconter cette apparition?" Avec calme, avec une pieuse minuitie, la malade décrivit les vêtements, la taille du divin Maître et de Sa Sainte Mère. Comme qu'elle avait parlé des sérieuse du visage de Jésus elle insistait dans une extase de joie pour redire Le Soupir, l'attrait merveilleux de la très Sainte Vierge!

Pour nous qui avons entendu les réponses aux mille questions posées, nous croyons que Marie s'est morte à celle qui elle avait momentanément quittée à Lourdes et qu'elle appela à elle en la fête de Sa Maternité

Ainsi bientôt 3 jours après, dans les modestes funérailles aux quelles des pétits nombreux assistaient lorsque des voix angéliques chantèrent le beau chant du départ qui marque l'entrée au Paradis, nous avons cru entendre la voix des Anges faire écho à ces voix de la Terre. Que les Anges l'introduisent au Paradis, âme chrétienne, que'ils l'introduisent dans la Sainte Cité de Jérusalem que les Anges te reçoivent et te fassent partager avec Lazare autrefois pauvre le bontemps et le repos éternel. (2. G)

9 Octobre 1910

Mère Cécile Puytourenx.

Noviciate.

Née à Charente le 1^{er} février 1831, cette bonne Mère Cécile (Marie Puytourenx) appartenait à une famille de digne et laborieuse artisans. Son père avait pour patron l'apôtre du Lissousien, Jeanne Nadal. Sa Mère, c'était une femme forte dans toute l'acceptation du mot. Robuste et fervente chrétienne, modèle des épouses et des Mères, elle joignait à la vigilance, à l'activité, à l'ordre, au dévouement, une fierté d'autrui et une douceur d'agneau. Grâce à la haute sagesse de cette Mère, justement aimée et chérie, notre chère Mère Cécile reçut une parfaite éducation. Elle partagea cet inestimable bienfait avec deux Soeurs et un frère tous les trois moins âgés qu'elle, mais beaucoup plus que aucun d'eux je crois elle bénéficia des soins de ces parents. A les leurs rendit en filiale tendresse et en profonde vénération. Peu de temps après la naissance de Mère Cécile, M^r Léonard Puytourenx vint exercer à Leibesac le métier de menuisier dans lequel il était fort habile. Ce changement de résidence avait pour but de faciliter l'instruction des enfants (car il n'y avait point alors d'école instituée à Charente).

Nos chères Soeurs Désolée et Mariana furent les premières Maîtresses de Mère Cécile, cette chère Mère nous contactait souvent comment elle et S^e Isabelle s'avaient allées demander à ces vénérables Soeurs de les instruire avant même que leurs parents eussent vu le temps d'y songer. Les deux petites filles furent bien reçues, mais pour les enseignées où voulut savoir si leurs Mères autorisaient leurs demandes et, très courageuses de leur audace, elles durent rentrer au logis et y accompagner leur escapade à la grande stupéfaction de leurs parents.

L'intimité spontanée qu'il commença ce jour là entre les deux bambines dura jusqu'à la mort. Nous avons vu dans la notice de S^e Isabelle quelle influence salutaire cette amitié avait exercé sur leurs amies et comment Mme Puytourenx avait entraîné ses amies par la voie de l'abnégation et du sacrifice jusqu'à l'immolation de la vie religieuse. Ses ambitions allait même jusqu'à

clôturée et le Carmel l'attirait. D'une délicatesse raffinée d'ailleurs ses pensées, ses sentiments, ses goûts, sa nature se révélait contre les laideurs morales, contre les réalités répugnantes au contact desquelles s'écoule et s'use la vie des hospitalières. Il eut d'autant plus de mérite à s'y contraindre que ses parents furent la plus longue et la plus sérieuse opposition à ses désirs. Son père, qui l'idolâtrait promettait de réaliser tous ses désirs si elle restait au foyer. Mais combien plus éloquentes étaient ses larmes et celles que Madame Puytaureau versait sans cesse à la pensée de perdre sa chérie fille aimée. Tous les deux d'ailleurs étaient persuadés que Marie ne pouvait appartenir sans en mourir ni les tristes vies d'hôpitaux, ni les rigueurs de la pauvreté et de l'obéissance.

Cette fois, la jeune fille faisait sans s'en douter l'admission de la petite ville. Tout charmait en elle : candeur de la physionomie, finesse et régularité des traits, élégance de la taille, modestie du maintien, simplicité de la toilette, gout exquis. L'ordre, la propreté, le soin que la jeune fille portait à toutes choses rendaient du reste à peu près invulnérables ses modestes parures. Excellente ouvrière non-seulement elle s'habillait elle-même, mais encore elle travaillait à la journée dans les meilleures et les plus anciennes familles pour se la disputer et c'était autant pour sa denture, pour son tact discret et prudent que pour son habileté et sa consciencieuse activité. Au milieu de ses travaux la belle devise de Saint Stanislas était celle de la

jeune Marie. Née pour de plus grandes choses que les applaudissements, le gain et le succès, elle savait l'être aussi pour un amour plus pur que celui du foyer, pour des joies meilleures que les joies de la famille, pour un dégoûtement supérieur au dévouement filial lui-même. Suivi que nous l'avons dit déjà, elle aspirait à vivre pour Dieu seul. Monsieur l'Abbé Desmauliers l'y encourageait, après s'être laissé influencer par elle dans le choix de sa vocation, son amie, Mme Dufetel (morte Mme Paul) la decourrait - quêteuse Dufetel (morte Mme Paul) la decourrait déjà dans la voie du Sacrifice. Marie ne tarda qu'à laisser aussi ses liens. Mais avant d'être admise au Noviciat, elle dut faire un premier essai de la vie religieuse à l'hôpital de Hilesac. La bonne Mme

Marie L'Inoussir l'y accueillit avec toute la bonté gracie
 qui caractérisait sa charité. Cependant ce stage fut tenu
 à la nature de Marie. Passer toute la matinée dans des
 salles souvent mauvaises, faire des lits peu propres ou
 propres, soigner des plaies dégoûtantes; nettoyer les
 crachoirs et autres ustensiles, ramasser les compresses
 sales, oh! que tout cela répugnait à ses habitudes de
 propreté raffinée!... Aussi la besogne finie, la jeune fille
 s'oubliait-elle longtemps dans un nettoyage méticuleux.
 Enfin une fois près regardante une vieille Sœur
 trouva ce Savonage sale, ridicule, prétentieuse de
 la part d'une ouvrière et ne put point de gants pour le
 dire à Marie. Très martelée et profondément déconcertée
 celle-ci ne eut pas pouvoir surmonter une telle difficulté.
 Toucher des choses si malpropres et ne devoir pas se
 savourer ensemble, non, c'était impossible!... Allant
 donc trouver Mère Marie elle l'avertit qu'elle était décidée
 à retourner chez ses parents! La bonne Supérieure fut
 stupéfaite. Quoi, cette enfant dont la solide piété, le
 sérieux, le dévouement, l'activité, l'adéesse, la bonne
 volonté lui avaient donné tant d'espérances, elle renon-
 -çait à la vie religieuse, elle voulait partir!.. Mère Marie
 provoqua une explication et l'ayant détermine: "De-
 meurez bien tranquille, ma chère enfant, dit-elle,
 non. Seulement je vous permets de vous savourer
 à fond, mais je vous l'ordonne. Mère chérie si
 a eu ce malheur que vous perdiez le temps; soyez alors
 diligente et active pour la détrouper et tant mieux
 Tout désormais alla bien en effet si l'on excepte
 un léger incident qui causa tout d'abord un grand effroi
 à la jeune fille. Ayant été chargée par Sœur X (sa
 l'estime de laquelle elle avait sans doute grandi) de prendre
 soin des sangsues, Marie avait pris son courage à deux
 mains et s'était rendue au jardin. De penchait sur
 le bassin elle avait essayé de nettoyer et de changer d'eau
 les vilaines bestes enfermées dans un large local. Mais les
 sangsues étaient nombreuses, elles se désempelaient à distance
 et l'une d'elle ayant réussi à s'allonger assez pour
 s'étaler un peu sur la main de la jeune fille, celle-ci

oubliant à l'instant même toutes ses résolutions de courage laïchalement le local qui disposait aussitôt avec les bûches dans les profondeurs du bassin ! Comment l'y rééchapper ? Comment d'autant rattraper les langues ?... Autant de questions insolubles... Le seul parti à prendre fut d'aller tout avouer à S^e X dont toute la morale se borna à faire payer les langues à la délinquante (qui s'était empêtrée d'ailleurs de propos ce paillatif).

Peu de semaines après cette aventure, le 3 Novembre 1892, Marie Puytavaux et Antoinette Boumel entrent au Noviciat. Leur amie commune, Marguerite Dufiefbou les y avait précédées depuis pres de 5 mois. Entre ces trois belles amies, il y eut plus que jamais une forte simulation pour la verte. Avec quelle ardeur et quelle joie elles partageaient dès lors les épreuves du Noviciat sous la forte direction de Mme l'abbé de Montblanc doucement appropriée à leurs différents caractères par la maternelle bonté de la Vénérée Mme Bourassaie.

La prise d'habit du 7 Novembre 1894, la profession du 12 juillet 1895 restent célèbres entre toutes les Cérémonies de ce genre dans les annales de Sainte-Marthie car les 7 jeunes personnes qui s'y反正erent au bout Dieu sont devenues les modèles et les colombe de la Congrégation. Deux Maîtresses des Novices, deux Supérieures G^{le} (Mme Emmanuel Pessat et Mme Angèle Poche) 2 Economes Générales (S^e Yvonne Boumel et S^e Martha Bayon) et 4 assistantes (Mme Angèle, Mme Emmanuel, Mme Martha et Mme Cécile Puytavaux) sont sorties de ce groupe fructueux de la fusion. Pour n'être pas arrivées à des sommets si élevés, S^e Louise Lachaud et Mme Germaine Lafargue n'en ont pas moins été des religieuses hors ligne. Après avoir été Supérieure à Bousdeilles S^e Louise est morte jeune encore mais emportant une ample moisson de mérites. Mme Germaine n'a pas cessé depuis quarante ans de gouverner des écoles et des hospices en qualité de Supérieure. A l'heure actuelle, âgée déjà de 76 ans elle se dévoue encore à l'hôpital de Massidan.

Après sa profession, S^e Cécile fut envoyée à la Mission de Bergerac pour y être employée à la Salle d'asile et à l'oratoire. Durant huit années ce double labeur fut le sien. Elle y mit toute son activité, tout son dévouement, tout son zèle, surtout tout son amour pour Dieu. Ce premier de tous les malades, ce maître puissant la fit triompher des extrêmes réjouissances

que lui causaient les misères de l'Asile. Bientôt elle y fit régner l'ordre, la propreté, la bonne harmonie de toutes choses, une atmosphère salubre aux corps et salutaire aux âmes.

La paix, la joie remplissaient les Salles aussi bien que le bon air et les bals heureux et confiants chérissaient leur bonne Maîtresse. Les leçons, les chants, les exercices tout était plaisir pour ces enfants tant Mère Cécile Savait rendre ces choses attrayantes et aimables. Elle nous a souvent raconté en riant que Madame Puytoreau l'était venue voir la troupe en récital environnée d'une multitude de bambins qui dansaient autour d'elle, s'accrochaient à sa jupe et lui parlaient tous à la fois. Stupéfaite la bonne dame s'écria : « Comment, ma fille, est-ce toi que j'ai trouvée aimée ? - Mais oui, Maman, c'est moi - Comment, tais ! tais, entourée de tous ces marusots !... - Mais, oui, Maman - Tais, oh ! non, ce n'est pas possible ! - Et pourquoi donc, Maman ? - Oh ! tu n'avais qu'un pauvre petit frère et tu avais tant de peine à le suspendedre ! - C'est vrai, j'avais grand tact ; mais on s'est corrigé sur le divin modèle qui aimait assez les enfants pour le laisser accabler de leurs indiscretions... »

Apprécier et aimée de toute la Communauté pour son aimable caractère et ses vertus, Si Cécile fut cependant échapper la Miséricorde pour la maison mère où on la garda après la retraite de 1863. Une Salle d'asile venait d'être élevée à la Cité, elle en fut la directrice et celle de la Fraternité et durant vingt années elle se dévoua entièrement d'une part à Notre-Seigneur au Tabernacle et de l'autre avec tout papa à ces divers emplois, elle excellait à faire toutes choses au degré le plus parfait qui se puisse atteindre ici-bas.

Il en fut ainsi toute la vie de Mère Cécile : linige d'autre ornements, broderies délicates, fleurs, décosations, bouquets, tout peignait sous ses doigts un aspect gracieux, élégant, artistique qui faisait l'éclat : "Oh ! que c'est beau !", par contre, la cheve Mère souffrait de tout ce qui était moins délicats, raffinés, de tout ce qui heurtait tant soit peu les goûts ou d'ordre. Elle avait vraiment à certains heures la nostalgie de cette perfection idéale qui ne se réalise que au ciel. Plus encore que cette Soif des beaux, on pourrait dire en

Il s'occupa de
la chapelle jusqu'à
la fin

(et plus)

Mère Cécile, dès le seuil de la vie religieuse la largeur de ses vues et la rectitude de son jugement. Aussi, dès lors à peine après sa profession (g^{me} 1866) nous la voyons prendre place parmi les Conseillères au sein des délibérations à côté de Mère Angèle (déjà Assistante), de Mère Emmanuel (maîtresse des Novices et Secrétaire) et de S. Thérèse (Economie). Ces fonctions importantes furent remplies avec tant de sagesse, de prudence et de discrétion que (sanctionnées toujours par les votes réglementaires), elles furent continuées à Mère Cécile jusqu'en 1896. Ille alors Assistante, elle en exercea la charge durant neuf années. C'est donc pendant une période de 50 ans que cette chère Mère a collaboré à tous les travaux du Conseil Général de la Congrégation. Mère du Soûles (pendant 16 ans), Mère Angèle (pendant 7 ans), Mère Thérèse (pendant 10 ans). Mère Emmanuel (pendant 9 ans) réclamaient successivement le couloir de son jugement en toutes sortes d'affaires religieuses ou administratives. Quel meilleur éloge pourrait être fait du caractère et des vertus de Mère Cécile ?.

Cependant, comme aucune verte n'est sans ombrage ici-bas, peut-être un léger nuage voila-t-il parfois celle de cette chère Mère. En certaines circonstances, elle fut trouvée exigeante et sévère ; Sa fermeté absolue sembla parfois avisier un peu l'escroquerie, et, sur la fin de Sa vie, on crut apercevoir un brin d'ambition en Son cœur. La Santé de cette bonne Mère, profondément altérée dans ses organes essentiels (coeur et foie), excusait largement ces imperfections. Il en était d'ailleurs une autre cause encore plus profonde et plus plausible : Je veux parler des malheurs des temps qui, minant la prospérité de la Congrégation, émoussent forcément les usages, les coutumes, la polyvalence faisaient subir un continual martyre à l'âme de Mère Cécile (qui de reste restait encore si patiente, si aimable et si levée que l'estime et l'affection générales dont elle jouissait ne furent point changeés par les inévitables faiblesses qui viennent d'être signalées).

Le bon Dieu avait peu à peu rappelé à Lui presque tous les membres de la famille de Mère Cécile. Avec quelques néveux, une Sœur seulement lui restait. Elle venait chaque année de Paris visiter notre chère Mère et s'effrayait des ravages que le temps engaçait sur Son délicat organisme. Sur fin g^{me} 1910, la joie de cette réunion fraternelle leur fut encore accordée

Mme Cécile qui déclinait rapidement depuis 2 ou 3 mois s'efforça d'y faire bon visage pour ne laisser à Madame Fresséch aucun souvenir afflistant. Cet effort acheva d'épuiser ses forces; mais elle fit encore la leçon à l'heure des adieux: "Comme il faut tout prévoir", dit-elle négligemment à La Soeur, tu vas me promettre de ne point recevoir si je viens à être malade. Etant souffrante toi-même, tu serais un embarras pour la C^o. J'en souffrirais beaucoup. Je ne veux pas que tu viennes même si je devrais mourir. Adieu, nous nous retrouverons toujours au ciel. Si on se quitte... pour ne plus se revoir.

Peu de jours après, Mme Cécile dut renoncer à vivre les exercices communs et garder la cellule. Elle souffrait, une enfleur enorme montait à l'inséchéait de garder le lit. Elle souffrait beaucoup, avec calme et courage, sans illusion. Sa seule frayeur était de mourir dans avoir reçu l'extrême-onction. Aussi, sur ses instances réitérées, la lui donna-t-elle avant que le danger fut imminent et dès lors elle n'eut plus qu'envie d'autre désir que la mort: "Où qu'il me tarde que ce qui doit se faire soit accompli!" Pour faciliter les veilles on transporta la chère mourante dans la chambre voisine de l'infirmier. Des plaies se formaient aux jambes, une eau abondante en coulait nuit et jour, le lit n'était plus possible, la pauvre malade ne trouvait aucune position qui fût la soulagerait peu. Elle était toujours halestante mais douce, patient et résignée. Le 22 Novembre, jour de sa fête, son état était tout à fait lamentable; dans la journée du 23 il se compliqua d'abondants vomissements, le 24 l'écoulement des jambes cessa et la pauvre Mme fut mise sur son lit. Elle n'y trouva aucun repos, ne fut acceptée aucun aliment, aucun repos, ne souffrit ainsi avec toute sa connaissance jusqu'au vendredi 29 Novembre où elle espéra à 8 heures la fin de sa profession regrettée de tous ceux qui la connaissent.

29 Novembre 1910

3^e Blandine Castaner

Hôpital de Bergerac.

Le 1^{er} Août 1834, natare chérie Blandine fut donnée à de modestes et vertueux artisans de Montferrand du Peugard qui la nommèrent Christine au baptême et Castaner au foyer. Ces chrétiens l'un et l'autre, le père et la Mère ne tardèrent pas à voir augmenter leurs charges et leurs joies par la naissance de 7 autres enfants. Tant l'âme de tous, Christine fut de très bonne heure pliée au travail et au dévouement. L'école austère du devoir et de la pauvreté tempéra violemment ce jeune cœur et lui donna un avant-gout des sortes joies dont le Sacrifice est tout à la fois l'aliment et la source. Ainsi pré-matériellement moulu à la vertu, la jeune fille songea de bonne heure à la vie religieuse. Elle y rêvait déjà dans sa douzième année après le départ pour le couvent de Melle Sophie Bayon et de Melle Clémie Villereal. Elle y songea très sérieusement lorsqu'elle fut une s'élégiaqua aussi de Montferrand Melle Adèle Basjon qui (dans la fleur de la jeunesse, et malgré les pleurs d'un cœur et d'un pied tendrement chéri), n'avait pas hésité à tout sacrifier à Jésus. Celle ému par cet événement, Christine fut aussi très touchée du soir qu'avait pris Mademoiselle Adèle de laisser ses livres de piété à l'église afin qu'elle puisse continuer à s'en servir ainsi que la chérie demoiselle le lui avait aimablement permis depuis longtemps. Alimenter par de pieuses pratiques et de sages conseils, le désir de la vie parfaite alla dès lors grandissant en l'âme de la jeune fille. Cependant, retenue d'une part par les besoins des siens et de l'autre par le désir d'apporter une petite dot à la Communauté, elle n'entra au Noviciat qu'à l'âge de 27 ans, le 1^{er} décembre 1864. Ses débuts dans la vie religieuse furent si heureux que le mois plus tard, le 7 Avril 1865, Christine revêtit le Saint Habit et reçut le nom de Sœur Blandine. Le 9 Avril 1866 elle fit ses vœux et fut aussitôt après envoyée à l'Hôpital de Bergerac pour y remplir les fonctions de portière. Toute la vie de la chérie Sœur devait s'écouler à ce poste et dans ce labours. Sœur Blandine fut d'y faire de toutes choses une occasion de vertu. La pauvreté fut d'y faire de toutes choses une occasion de vertu. La pauvreté de son maintien, la pureté de son regard, la sérenité de son

visage, la douceur de sa voix, l'amabilité de ses manières, tout révélait la beauté de son âme et le soin que l'elle prenait sans cesse de ne perdre jamais la présence du Bon Jésus.

Mars 1900 La mort de Mère Sophie Barjot qui l'élle aimait et chérissait à si juste titre ébranla beaucoup la Sainte de la Blandine et lorsque, cinq années plus tard, cette Sainte Sœur Elisabeth Lestignac disparut à son tour la Blandine déclina rapidement. Combée par enfance vers 1908, elle végitait lamentablement par toutes sortes d'infirmités jusqu'à la fin de la délivrance qui fut le

18 X 1910

Sœur Euphrasie Lamercy

Saxxains

Notre chère Mère Euphrasie naquit dans la jolie petite ville de Monpazier le 13 Mars 1839 d'une famille très chrétienne. Sa Mère était animée d'une vive foi et d'une grande piété. Ayant reçu du ciel une nombreuse famille, elle s'appliqua à élever ses enfants dans l'amour de Dieu et du devoir c'est à dire dans la pratique de notre Sainte religion. Une première récompense de zèle de Madame Lamercy fut la vocation religieuse de deux de ses filles (nos Soeurs Anastasie et Euphrasie Lamercy). Celle dont nous essayons de raconter la vie aujourd'hui eut dès la plus tendre enfance une grande dévotion, un ardent amour pour la très Sainte Vierge. Elle était heureuse d'aller avec ses Soeurs s'agenouiller au pied de l'autel de Marie et y faire bénir un croix envoyé par Madame Lamercy tantôt faire solliciter une faveur, tantôt pour renseigner d'une grâce. Toute la vie de notre chère Soeur se plaît à parler de la puissance et de la bonté de la très Sainte Vierge. Il y avait alors une telle expression dans le ton de sa voix que il était aisé de deviner combien elle aimait notre Mère des Ciel que elle réussissait merveilleusement à faire connaître et élire sous le titre de M. Dame des Perpetuels Secours.

Dès le plus bas âge Son plus grand bonheur était de faire de petites chapelles et de les garnir à profusion de fleurs naturelles ou artificielles. Elle se faisait donner celles-ci par une modiste et, grâce à cette charitable et habile ouvrière elle acquiert bientôt le talent de composer elle-même une grande variété de fleurs. Nous savons toutes comment la chie Mme Euphrasie utilisa cet art le long de Sa longue carrière. Elle passait toutes Ses récréations à ouvrir les autels bien que Son tempérament et Son caractère lui fissent éprouver le besoin de Se délasser.

Cette enfant de prédilection Savait déjà lire à quatre ans. Sa première Maîtresse, notre Vénérée St Agathe de Montpazier, en était toute fière. Mais ce qui il y avait de plus remarquable en notre petite fille c'était Sa gaïeté, Son empressement, l'aimable bonne grâce qui lui attirait tous les coeurs. Lorsqu'elle sortait chacun lui souriait et elle saluait tout le monde avec une modestie gracieuse et charmante. Souvent interrompus par de longues maladies et le mauvais état de Ses yeux, Ses études d'Euphrasie se firent au Couvent de Montpazier. Mettant en pratique les conseils de de leurs Saintes et vénérées Maîtresses, les jeunes filles élevées dans cette Communauté étaient des modèles de piété. A la suite d'une mission préaching par trois rédemptoristes beaucoup se déterminèrent à embrasser la vie religieuse. Euphrasie (qui avait déjà obtenu de ses parents) reçut la permission de loger au couvent en qualité de postulant. Soucieuse dès lors sérieusement du clerc. Elle vint même passer quelques jours à la Garde où elle laissa une compagnie bien éloie; (actuellement érigée en Diocèse avec La Communauté.) Le bon Maître cependant avait d'autres desseins sur notre jeune personne. La destinant à la vie active, il la fit faire des bras de St. Blaise en ceux de Sainte-Maïtie tandis qu'une autre de ses compagnes allait se consacrer à Dieu dans le Sanctuaire de Son divin Coeur, à Paray-le-monial.

Entrée au Noviciat le 3 octobre 1836, Mlle Euphrasie Lamercy parut dès l'abord devoir être destinée à l'enseignement. Et dans ce dessein on l'appliqua à l'étude. Mais Sa Sainte s'étant mal trouvée de la vie séculaire, on l'envoya bientôt après au Départ où elle eut mission de soigner les visages. Elle réussit très bien à les apprivoiser. Un d'entre eux, si méchant qu'il faisait peur à tout le monde, ne réussit point à effrayer la jeune postulante qui le regardait souriante.

comme un agneau à force de gâteries et de pécularices. Après quelques semaines d'allées et de venues au Départ, la chère petite Soeur parut assez bien portante pour que l'il fût possible de la préparer à la vétue. Elle fit face avec une vive allégresse aux épreuves ménagées avec fastidiosité par la Sagesse de leur vénérable Maîtresse, S^e Clotilde.

Euphrasine fut surtout humiliée et reprise pour les failles intempestives de sa gaîté vraiment exubérante. On raconte qu'en une circonstance elle dut pendant trois jours de suite descendre de la chaise du réfectoire où elle interrompait la lecture par de folles rires qui lui valurent évidemment de très sévères corrections.

(Septembre) Le 19 octobre 1857, elle subit avec succès l'examen canonique et revêtit le Saint Habit le 7 octobre suivant. Ce jour-là elle changea son nom d'Euphrasine contre celui de S^e Marie Euphrasie (et partit aussitôt pour Cherval). Pendant son Noviciat elle fut mise sous les ordres de Mère Lataille qui utilisa ses aptitudes d'économie domestique au service de la dépense et de la Cuisine et en tous les détails de l'économat... Après une amie de ces labours, S^e Euphrasie fut professionnée avec une très grande joie le 11 octobre 1858. Aussitôt après ce grand événement, elle partit pour Cherval. Il y trouva une petite Communauté où dame Favret frisait des délices. Avec toute l'ardeur de la jeunesse et de la force travailleuse : cuisine, classe, savonnages, lessive (qu'elle coulait la nuit), balayages enfin auxquels elle se liait si bien qu'en dix mois, elle mit un voile lors d'essage. Le voile ne fut pas le seul d'ailleurs à se mal tirer de ce régime excessif (auquel ajoutaient encore le froid, car on manquait de bois et de couvertures, et la faim, car la table était extrêmement frugale). Si Euphrasie tomba malade et doit rentrer au Noviciat. Heureusement elle s'y établit avec la Vénérable Supérieure de cette C^e, S^e Durmairie (dont la Savoir mathématique était fort exigie) confia tout de suite le soin de la comptabilité de l'ospicie à la nouvelle veuve chargée en outre de la première classe (professe des enfants).

(suite)

des meilleures familles) Si Euphrasie fut estimée, appréciée et aimée de ses élèves et de leurs familles si bien que son souvenir demeure vivant dans la localité tout entière. Aussi, chaque fois qui elle eut à revenir à Sainte-Aulaye, notre chère Soeur s'efforça-t-elle de se cacher le plus possible afin d'éviter les visites et les compliments. Une autre tâche de Si Euphrasie à Sainte-Aulaye fut celle qui elle aimait le plus c'était le soin de l'Eglise. Elle y excellait et partant dès lors elle eut la joie de servir le bon Maître de tout peu dans l'emploi de sacristaine. C'est-à-dire que son énergie et son zèle lui faisaient autrefois ses forces, ou bien c'était ce simplement une épouse du Bon Dieu, je ne sais, mais la jeune professe fut encore obligée de laisser toute occupation et de prendre le lit.

Les épreuves pluvaient d'ailleurs sur sa famille : c'étaient un jeune enfant écrasé sous un cheval ; le père de ce pauvre petit (frère de Si Euphrasie) mort subitement ; la mère ne pouvant survivre à tant de douleurs... puis M^e et M^me Lameray gens, des nerfs, s'éteignant à leur tour (entre les bras de leurs chères filles R^e monumet aussi Anastasie et Si Euphrasie) et toutes leurs filles quittant tour à tour cette vallée de larmes. Entre tous ces deuils celui qui causa ces malheurs affecta davantage le cœur si délicat, si sensible, si tendre de Si Euphrasie ce fut la mort de Si Anastasie précédée d'une maladie longue et cruelle. Personne ne saurait dire quelles furent les angoisses et les tortures de Si Euphrasie durant cette brûlante et délivrante agonie de mois.

Après cinq années de séjours à Sainte-Aulaye, notre chère Soeur avait été envoyée à Lévisouac. Elle y demeura trois ans sur peu consolée par la foi vive et l'ardente déication des habitants pour la très St^e Vierge. Notre jeune professe possédait en lisant tous les dimanches une longue liste de recommandations adressées à cette bonne Mère du Piel.

En revanche elle eut beaucoup à souffrir de la part des pensionnaires. La surveillance du dortoir était très fatigante par son Confesseur lui avait recommandé de ne s'y pas endormir avant minuit. Bientôt à bout de forces Si Euphrasie passa un an à Martignac et une au à Marciac. Enfin, le 6 octobre 1869 elle partit pour Toulouse qui elle ne devait plus quitter. Ce ne fut point sans une grande émotion et sans assez beaucoup de larmes

qui elle se rendit dans cette petite Communauté où elle devait rendre le dernier soupir après 41 ans d'un zèle infatigable et d'un dévouement sans bornes. On avait dit qu'elle avait un pressentiment de toutes les difficultés qui l'y attendaient. Sa position était d'autant plus délicate que la pauvre Sœur Anastasie avait cruellement souffert pour cette fondation durant 7 années, aussi son souvenir lui était sous ce présent à l'esprit. Pour augmenter cette peine intime une servante d'une trentaine d'années, au service de la maison depuis dix ans, très intelligente et très dévouée, lui disait fréquemment : "Notre Seigneur ne faisait pas ceci, ne faisait pas cela", si bien que il fallut la congédier malgré ses grandes qualités. De plus, les Soeurs du fondateur, trois sœurs de vingt ans d'une extrême originalité, habillant tout près du Concile, auraient voulu être au courant de tout ce qui s'y passait, même en fait de pat-aux-feu. Il fallait beaucoup de jugement, de tact et de patience pour ne point les blesser (ce qui fut évidemment fait) et pour ne point cependant leur accorder ce qui eût été nuisible à l'esprit religieux et contraire à la vie de l'^{ordre}. Il force de dévouement et de douceur. Si Euphrasie fut par gagner les coeurs de M^{es} Léonard et Jeanne, si Euphrasie fut bientôt gagnée ceux de tous les paroissiens comme elle devait.

Le terrible hiver de 1870 - 1871 fut connu par les religieuses et combien de la dysenterie et une centaine de personnes moururent de la fièvre charbonnue. Si Euphrasie visita tous ces malades M^l' Abbé Pato (curé de Vaucouleurs) lui disait : "Sœur, ayez la bonté de passer devant pour les préparés et je viens après vous pour leur administrer les sacrements." Il ces bonnes veillées qu'ils avaient fait celle que les visitait et les disait : "C'est bien fâcheux, ma Sœur, que vous ne puissiez pas nous confesser!" Plusieurs aînées, que vous ne puissiez leur première communion par la Société de la Rédemption. Dès la Sœur les connaissait, elle ne les perdait plus de vue jusqu'à ce qu'ils fussent préparés à ce grand acte. Peindrait plus de 30 ans, elle a trouvé moyen de l'accepter aussi des petits garçons et de les préparer également à la venue du Christ.

Maitre en leurs armes. Pendant les dix dernières années, elle s'est occupée exclusivement des petites filles.

Quelques jours après la mort de Mme Léophasie, un jeune père de famille disait (à S^e Adèle): "Ma femme et moi avons pleuré en apprenant la mort de celle qui nous parlait avec tant d'ardeur du bonheur que l'on gagne en faisant bien sa première Communion. Combien d'autres ont exprimé ou éprouvé les mêmes sentiments!....

Avez-vous le droit de dire que les devoirs d'une bonne institutrice furent toujours consciencieusement, scrupuleusement, scrupuleusement remplis par S^e Léophasie. Dans l'intérêt de la Religion elle se tenait constamment au niveau des programmes classiques et à même de résoudre toutes les difficultés. Aussi les inspecteurs ne pouvaient-ils se défendre de lui rendre les meilleurs témoignages en leurs rapports classiques. Le dernier se terminait ainsi : "Le Lamerey exerce les fonctions d'institutrice dans la P^{me} de Haucqins depuis 40 ans; elle a l'estime et la vénération de tous! La chère Dame avait aussi l'estime et la vénération de l'Inspecteur lui-même. Il n'ignorait point qu'elle faisait le catéchisme dans la classe, et pendant la classe; il savait surtout qu'en dépit de toutes les impositions et de toutes les menaces elle maintenait le Crucifix en toutes les classes.

Après 4 années de lutte, une nouvelle circulaire ordonna impérativement l'enseignement du Christ. Elle était accompagnée de la lettre suivante. St Martin de Lerm 26 Septembre 1907.

"L'Inspecteur primaire de Haucqins,

"A Mme L^e Institutrice de Haucqins:

"En vertu des instructions de M^r le Préfet, transmises par M^r l'Inspecteur d'Academie, vous êtes invitée à enlever, avant la prochaine rentrée des classes, les emblèmes religieux qui se trouvent encore dans vos salles de classe. Je compte sur votre prudence et sur votre discrétion pour que l'exécution de cette prescription légale ne donne lieu à aucun incident. Tous voudrez bien me rendre compte le plus tôt possible, de la manière dont les instructions de M^r le Préfet ont été respectées.

"L'Inspecteur primaire: Signé: Barollez

S^e Léophasie répondit: Haucqins, 2 Octobre 1907

"Messieurs l'Inspecteur,

"J'ai l'honneur de répondre à votre dernière communication en vous rappelant les explications que je vous fournis le 5 Novembre

1906 et que je vous confirmai le 22 Septembre derniers.
Observatrice fidèle des avis de votre administration jusqu'à ce
jour on ne me reprocherait aucune infraction, mais
en ce qui concerne la suppression des insignes chrétiens,
mon caractère de religieuse ne me le permet pas.

Tenuilly etc.

Le 14 ^X^e suivant, M^r Bourallet se rendit à Tournus
rains. Ayant visité les classes et congédier les élèves :
Madame, dit-il, j'ai envoyé votre lettre à la Préfecture,
"Sera-t-elle mise au panier ? Je l'ignare, je veux bien
l'espérer... mais elle peut très bien aussi faire la
laïcisation de votre école. D'ailleurs vous êtes la seule
"ne pas obéir.... Si vous consultez un évêque, il
"vous dirait d'agir à l'amiable. Je crois que d'espacer
"le Christ avec profanations des ouvertures. Vous savez
"que la poitrine, c'est assez, les enfants ne s'aperce-
vraient de rien etc etc - Monsieur l'Inspecteur
répondit la bonne Mme Jardineau, mais très fermement
"ne puis empêcher ni Monsieur le Maire ni vous de
"faire cette triste besogne... cependant je m'y opposerai
"toujours dans la mesure de mes forces... Ne l'oubliez
"pas, Monsieur, enlever le Christ, c'est s'espacer à
"voir tâcher la main qui aurait la témérité de l'ouvrir
"faire." etc.

À la suite de cette conversation qui dura plus d'une
demi-heure, Monsieur l'Inspecteur, vit se changer en
vénération la profonde estime que lui avait inspiré justement
qui alors le caractère de Mme Euphrasie. Comme le pays
d'ailleurs n'avait qu'une voix pour dire de cette chère
soeur qu'elle était une sainte religieuse, une éducatrice
parfaite, une institutrice accomplie. Qu'il faisait bon
la voir priée à la Chapelle ou à l'église ! Son attitude si
humile et si modeste, son profond recueillement étaient
d'évidents témoignages de sa foi et de son amour pour
la Sainte Eucharistie. Elle eût voulu toujours voir les
autels bénis garnis, elle aimait à les parer, à les couvrir
de fleurs. Il est bien continuellement dans le tableau
"disait-elle, aussi bien dans la Semaine que le dimanche,
"ayons donc bien soin de tenir la maison dans la

plus grande profondeur, tous les jours nous nous occupions de notre corps, de nos vêtements, et nous négligeions la demeure du Bon Pasteur!.. Assimée de tels sentiments elle remplissait complètement les fonctions de Sacristaine. Soignait les tapis et les fleurs, les vases et les chandeliers, les Souffles et les Surplus des enfants de choeur, tout le linge, tout le mobilier (et les chaises même) de l'église et de la Sacristie. Niue n'échappait à la vigilance, à son ardeur, à son dévouement. Pour la Solennité de la Très Sainte-Dieu, elle préparait une trentaine de costumes et en secrétait elle-même au Couvent les petits garçons si heureux avec leurs belles Tontaines et leurs Souffles si blancs, si bien plissés! La chère Mère n'épargnait rien non plus pour l'éclat des fêtes et la magnificence des repas. Elle aimait surtout à faire la chapelle de la Très Sainte-Vierge, elle y portait ses plus belles tentures, ses plus folies fleurs. Aussi ne pouvait-on le croire plus agréable qu'en lui donnant des bouquets. Et comme on la taquinait à ce sujet: "Oui, disait-elle, je suis plus heureuse de recevoir des fleurs que des paquets!.. Si elle allait toujours imaginant des décosations nouvelles toujours ou plus gracieuses ou plus folies. C'était une grappe de Grands, c'était une montagne d'Alouettes, et de Mouettes; un merveilleux rosace etc., etc. Un jour le jeune Sacristain (heureuse d'édifier "les chapelles de la Mère") grimpa au sommet de son échelle et, perdant l'équilibre il vint tomber sur le coin de l'autel. La bonne Mère le croit mort ou gravement blessé, mais à la Stupéfaction générale il ne s'était fait aucun mal et chacun se plut à reconnaître en cet incident la protection de la Sainte des Coeur Mère. Elle était d'ailleurs très coutumière de ces faveurs célestes.

A Paris, ayant perdu complètement la vue, elle fut soignée par un Polonais qui usa de remèdes violents. Ce traitement n'ayant produit d'autre effet que de rendre intolérables les douleurs de la jeune fille, elle et la Mère misent toute leur confiance sur la Très Sainte-Vierge et demandèrent une messe de Messe. Des le premier jour la malade éprouvait du soulagement et y voyait pendant le St. Sacrifice après lequel recommençaient les tristesses et les douleurs aiguës. Le deuxième jour la guérison fut complète et pour conserver la vue, la chère enigulée n'eut plus besoin des lars que de quelques précautions. Son religieuse et déjà Supérieure de l'Institut elle était tout

la guérison de deux mauvaises angines par de simples et courantes pincées à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Dans sa jeunesse S^e Euphrasie était souvent atteinte de très violents maux de tête, aussi lui faisaient-elle de temps à autre des applications de Sangsues aux jambes. Un jour qu'elle avait eu recours à ce remède, bien loin de s'en trouver soulagée, S^e Euphrasie eut ne plus pouvoir marcher de la vie. Une petite plaie purulente s'était formée à la cheville et occasionna à la patiente de si vives douleurs qu'elle ne pouvoit tenir immobile le membre souffrant. Le médecin avait ordonné le lit, le repos complet; mais Soeur Euphrasie avait-elle le temps de se reposer? Ses enfants et ses pauvres ne réclamaient-ils pas ses soins?

Sous l'empire de cette pensée, la malade appelle la Saumure qui la saignait: « Allez vite dit-elle faire toucher un lingot au Dr Souffra, vous en bandez ensuite cette terrible plaie car il faut que je sois débarrassée demain matin. » Ainsi fut fait. L'application du lingot sur la plaie amena aussitôt le calme, la souffrance fut dorée et au matin le mal fut complètement disparu. - Quelques années plus tard, S^e Euphrasie fut encore guérie d'une fièvre toute providentiellement d'une énorme fièvre violace qui la faisait cruellement souffrir et inspirait les plus vives inquiétudes à son entourage. Cette fièvre placée à la tête disparut complètement sur quelques jours et les cheveux repoussèrent tout comme si le mal n'avait jamais existé.

Les huit dernières années de la vie de S^e Euphrasie furent assises d'années d'absences de bistrotes. Outre les craintes de plus en plus vives qu'elle éprouvait au sujet de son école, elle eut beaucoup à souffrir entre la municipalité détentrice des biens de l'^{eccl}glise et du presbytère et Monsieur le Curé obligé de se loger à 3 kilomètres de Vaucouleurs de célébrer la Messe le dimanche dans le village qui lui servait de refuge. Non seulement la chère M^r Souffrait de ne pouvoir se rendre que très rarement à ce rendez-vous dominical; mais en outre elle avait l'épreuve de faire délivrer par toutes les discriminations de la population qui se mêlait de juger et de conseiller les autorités et autorisale qui était faite à Monsieur le Curé.

Quelles que fussent les difficultés et les inconveniences de l'un et de l'autre, Mère Euphrasie fut devenue en bons termes avec Mme le Maréchal et avec Mme le Curé. Plus d'une fois elle usa des priantes que lui donnait son âge pour une avec ceux d'un franc plaisir dont ils ne pouvoient inconsciemment la gêner. Mais ces bavardages et ces bêtises aggravaient sa maladie de cœur et alourdissaient ses jambes. En Septembre 1910, elle ne put venir à la réunion et devenuta très tôt à la pensée des grâces précieuses qu'elle perdait et de la malédification qu'elle craignait de donner à la Communauté.

A force de bons soins la chère Mère parut bientôt aller beaucoup mieux. Elle fut aimée jusqu'au 1^{er} décembre. Ce jour-là elle entra dans la chapelle pour la première Communion privée de sa petite fille. Ce fut sa dernière joie; le soir elle se sentit très fatiguée, ne put rester au lit et passa la plus grande partie de la nuit sur son fauteuil. Les 4 jours suivants furent moins mauvais. Le mardi 20, à midi, elle éprouva une faiblesse extrême et demanda Mme le Curé; celui-ci vint aussitôt, mais ne la trouva pas en danger, il la laissa bientôt pour aller voir d'autres malades. La première partie de la nuit fut pénible puis le calme revint. De temps en temps la malade échangeait quelques mots avec la Sœur qui la veillait: « Ne vous occupez pas encore de la Crèche, mais seulement de bien préparer les enfants à la Confirmation. Vous savez bien si c'est ce que c'est aux pauvres... »

« Ne me parlez plus maintenant, dit-elle un peu plus tard, car je prépare ma dernière Confirmation... Quand on arrive à ce moment là on y est bien clair!.. Moi qui avais une si grande frayeur de la mort!... (elle sembla ajouter: je n'ai plus peur maintenant). « Vous prenez beaucoup plus mai!... »

Vers 4 heures, elle eut une nouvelle faiblesse et reçut l'extreme-onction qui l'heure avait demandée plusieurs fois la veille. D'autant plus revenue à elle, elle se confessa, nous demanda pardon et reçut le Saint Viatique dans les sentiments de la foi la plus sincère. Mère Euphrasie de Mme Agnès, mandée par télégramme arriva vers 3 heures de l'après-midi à la grande joie de la chère malade que nous pensions de garder deux heures sans connaissance; cette joie la ranima un peu. Elle fut même deux heures de bons conseils de 9 à 11 heures du soir. Mais la nuit fut toutefois très mauvaise. L'interdiction de parler de la Confirmation des Sœurs pour le lendemain: Mme Agnès

"je puis faire la Sainte Communion encore une fois. J'ai aux visites de malades pour comprendre que je suis à la fin puisque je ne crache plus, mais à la volonté du bon Dieu !..."

La journée du jeudi 22 fut cependant meilleure. La chie malade fut plusieurs fois dans l'aktion, elle alla toute seule de son lit à son fauteuil et fut encore plusieurs fois quelques pas sans secours. Nous lui fumes que la très Sainte Vierge allait la guérir encore ; mais elle ne répondit que par un sourire qui montrait bien qu'elle ne conservait aucun espoir de guérison. Notre Révérende Mère, obligée de quitter la chie malade, partit vers 6 heures et aussitôt après son départ Mme Euphrasie voulut à se mettre au lit. Elle y était depuis une heure à peine lorsque le Sang afflua abondamment au cœur. Nous l'aidâmes à se relever ; elle s'affissa dans nos bras sans perdre connaissance et, l'ayant replacée sur son lit, nous fumes demandes en hâte Monsieur le Curé qui eut encore le temps de lui appliquer les dernières indulgences. Cinq minutes après elle expirait en pleine connaissance et sans agonie.

Durant 4 jours la population défila respectueuse et solennellement devant la dépouille de celle que tous nommaient "la Sainte et bonne Mère". On lui faisait toucher les chapitets, chier et vidilles ; on laisait ses mains, on les couvrait de larmes, on fit sans interruption autour de son lit durant 2 jours, autour de son cercueil ensuite, chacun rappelait g.g. traits de ses vertus.

Les funérailles furent faites le lundi 26 X^e qui enleva d'une énorme assistance. M^e le Chanoine Piem archiprêtre de Notre-Dame de Libéral fit l'éloge de la chie défunte. Plus encore que sa parole éloquente, les larmes qui coulaient en abondance disaient bien quelle grande vénération la belle et sainte âme avait méritée et conquise ici-bas !...

Le fond de la gloire du Bon Dieu, l'amour des enfants et des pauvres, la perfection de la vie religieuse en tous ses aspects et en tous ses détails ne sont pas les seuls mérites amassés par Mme Euphrasie. Pour les connaître tous, il faudrait avoir ce qu'il en coûta à sa nature impressionnable et timide pour visiter les riches, pour traiter avec les bégaieteuses, pour lutter contre les erreurs et les injustices, pour échapper aux inspecteurs sans nuire à sa conscience et à l'honneur du Bon Dieu. La charité de son grand cœur, le dévouement

De son ame ardente furent toujours à la hauteur de ces luctes évan-
tageables car toujours ils s'alimentèrent au Coeur même de Jésus.
Toujours aussi d'ailleurs, et avec une confiance d'enfant, Mère
Euphrasie compta sur l'appui tout-puissant de Notre-Dame
du Perpétuel Secours. La faire chier fut sa passion.

Disons encore à la louange de Mère Euphrasie que malgré la
tendresse de son coeur pour les siens, elle fut égale à elle
des mœurs très avancées pour l'époque que de vivre tant fait peu à la bêtise
de davantage et à l'indigot de la règle en les acceptant comme Assumptions
Féminines blessées de ce qui l'elles leur ont préféré des étrangères, ces jeunes
personnes ne virent plus la voie. Mère Euphrasie en souffrit,
mais elle ne regretta jamais d'avoir sacrifié le plaisir au devoir.

22 X^e 1910

Mère Claire Fayon

Sainte.

M^e ^{elle} Fayon appartenait à l'une de ces familles patriciales
chez qui la foi était robuste et l'honneur héréditaire. L'estime,
l'affection de la population de Salignac entourait ses parents
d'une atmosphère de bonheur et de paix au sein de laquelle son
enfance s'écoulâit joyeuse. L'éducation qu'elle reçut fut élevée
cependant, mais les bons Sauveurs ne se cultiverent point en
terre chaude. Déjà richement doués, la nature le cœur et l'âme
de l'enfant contracterent en cette tempériture austère une virilité
qui prima dès lors toutes leurs qualités natives et permit à
Notre-Seigneur de régner sur eux en Souverain.

L'influence des chères Soeurs des Sauveurs (parmi desquelles
Zulma fit ses études à Terrasson) ne fut pas pour détruire
l'œuvre du père et de la Mère. Elle affirma et accrocha l'âme
de la jeune fille en tous les bons principes reçus au foyer
familial et fortifia son énergie par l'habileté du
Sacrifice. Charmante, aimable, spirituelle, enjouée,
comme surtout, Zulma fut aimée de tout le monde dans
la famille, au pensionnat et à Salignac. Les lessives

gens de cette petite localité la considéraient comme un trésor qui leur
 l'était propre. Ils en étaient naïvement fiers et la proposaient au
 exemple à leurs filles comme un idéal de grâce et de vertu. Toute
 toutes les jeunes personnes avaient alors pour "la demoiselle" une
 estime proche de la vénération. Seulement n'était plus simple
 que Zulma. Touchée de l'ignorance de ces pauvres filles, elle leur
 enseignait à lire et à écrire pendant une période d'un apostolat au-
 quel elle ne songeait cependant point puisque les rigueurs
 de la vie franciscaine furent de très bonne heure l'objet de ses
 désirs. Cependant soit pour mieux connaître cette vie, soit
 pour y faciliter son admission, peut-être pour faire à des
 revers de fortune et préparer ses parents à un départ définitif,
 Zulma passa environ deux années en qualité de professeuse de
 l'Institution ~~St~~ Agnèges à Terneuse. Elle y fut très
 appréciée, aussi la Vénérable Directrice se ~~y~~ en sépara-
 -t-elle avec larmes lorsque, sa majorité étant venue,
 mal à St-Omer Zulma franchit le seuil de la Gare avec le plus généreux
 enthousiasme. Mais les dessins du Bon Dieu étaient
 opposés à cette ambition juvénile et la prétendante devint
 bientôt si souffrante que les bonnes classes inquiètes
 refusèrent de lui laisser embrasser leur Règle. Bien
 profond fut le chagrin de la jeune fille à cette nouvelle.
 Heureusement d'autres aspirations lui étaient permises en
 Forcée de renoncer à la vie contemplative qui suivait son
 tempérament, elle embrassa résolument la vie active et fut
 heureuse d'y découvrir l'abondante mission des sacrifices
 qui suppléaient en notre Congrégation aux austérités de l'^{Ordre}
 Entrée à Sainte-Marthe le 1^{er} Mars 1855, Zulma reçut le
 voile avec le nom de Soeur Marie-Claire le 1^{er} Avril 1856.
 Aussi mortifiée que l'obéissance voulut bien le lui permettre,
 Zulma marqua surtout son Noviciat et son postulat de
 triple cachet de la simplicité, de la générosité et de la joie
 Rien n'était plus édifiant que sa modestie et sa fermeté
 rien n'était plus aimable que son caractère franc et ouvert.
 Elle eut alors autant d'amis que de Compagnes et la
 Vénérable Maitresse des Novices, Sr Clotilde Brugère,
 ne fut point sans se réjouir de posséder enclasse une
 si belle âme parmi les joyaux de St-Martin.
 Sr Marie-Claire fit profession le 3 Avril 1857.

Mlle

Elychemburg
 directrice d'un
 pensionnat à St-
 Omer à St-Omer
 dans le même pô
 hospice.

Cependant si l'âme de la nouvelle religieuse était visible, la conscience était tournée. La formation légèrement pessimiste donnée par le bon Père de sa paroisse était une ombre sur l'œuvre du Bon Dieu et en gênait peut-être un peu la splendide efflorescence. Quoi qu'il en ait pu penser, la vertu de Mère Clémire n'en a pas moins été une vertu de premier ordre. L'amour du Bon Dieu en était visiblement le mobile et le but; le devoir, le puissant ressort d'une vie levier. Mère Clémire allait droit à son devoir sans s'inquiéter des obstacles, comme on se hâte de secouiller un brin sans s'inquiéter de ce qui l'enveloppe. Les forces de personnalité et leurs ombrages, les attaches du cœur et les biseautages qui en résultent, l'extrême sensibilité des âmes faibles et délicates que tout frise ou blesse, elle les ignorait pour ainsi dire lorsque le devoir était en jeu. Habituelle à ne rien marchander au Bon Dieu, heureuse de Lui donner tous les jours plus et mieux, elle ne connaissait ni les atténouements, ni les paliatifs, ni les habiletés d'une diplomatie tout humaine que son esprit droit et son cœur loyal repudiaient toujours. Très attachée à ses Sœurs, d'une bonté toute maternelle et généreuse, excéda-t-elle vraiment dans l'accapplissement d'obligations du devoir? Je ne sais. Est-il possible d'excéder en vertu?... Et si (dans son humilité) Mère Clémire jugeait celle de Ses Sœurs égale à la Sienne, pouvons-nous lui reprocher de les avoir traitées presque en héroïnes à certaines heures et toujours en dépourvues crucifiées du Rois des martyrs? Cependant, durant les trois années de Son Généralat (1879-1882) la Congrégation trouva généralement les sœurs du gouvernement très fermes. Mère Clémire succédait à Mère des Sœurs (la prudence et la longévité envoi) et Son élection (comme assistante, en remplacement de Mère Angèle Pochet de 1872 à 1879, et comme Supérieure Générale de 1879 à 1882) avait été voulue par Mgr Dabest (qui tenait en très haute estime l'intelligence, les vertus et le caractère de Mère Clémire). Les circonstances étaient donc difficiles. D'ailleurs très peu connue de la plupart de Ses filles, Mère Clémire n'avait pas seulement à ménager les regards donnés à Mère des Sœurs (démissionnée après 18 ans de Supérial) mais ceux que l'ordre donnait également à Mère Angèle Pochet (si appréciée et si aimée déjà comme Maîtresse des Novices et comme Assistante, que tous les suffrages lui eussent été acquis sans la volonté de Sa Grandeur) faire

réussir ces de pareilles conjectures il eut fallu un caractère d'une autre trempe que celui de Mère Aug. Claire.

Démissionnaire à son tour à l'expiration de son premier mandat, elle partit aussitôt pour Sarlat et s'y mit également au service des pauvres. Dans cette nouvelle résidence ainsi qu'il en avait été naquière à Fréquech où Mère Claire était demeurée depuis sa profession, avril 1857, jusqu'à son élection en qualité d'Assistante, 1872, Mère Claire fut très appréciée et très aimée. N'avait-elle pas précisément le langage, l'esprit et les manières du bonvoisin ? Chacun le jugea ainsi dans la bonne ville, à l'hospice et à l'orphelinat.

Jamais Communauté si œuvres ne furent d'ailleurs gouvernées avec plus de sagesse, d'adresse et de saine. Les membres de la Commission disaient hautement leur admiration pour la façon dont Mère Claire administrait du petit au grand les gens et les choses de leur hospice ; toutes les Soeurs se louaient de l'impartialité, de la largeur d'esprit et des bontés maternelles de leur Supérieure. L'autorité de celle-ci était suavisée de la déférence la plus délicate et la plus aimable pour les anciennes, de la plus grande cordialité pour les Soeurs moins âgées et d'une sollicitude de tous les instants pour les jeunes professes dont elle avait l'art d'ouvrir les ames et de dilater les coeurs. C'est par le cœur aussi qu'elle dirigeait parmi les orphelines celles qui étaient jugées dignes de porter les lierres de la très Sainte Vierge. Beaucoup de ces jeunes personnes entraînées à la Communauté fréquentent par Mère Claire (qui subissait en cela l'ascendant de son vénérable directeur le P. P. Valéry S. J.) se sont consacrées au Bon Dieu en divers ordres religieux (plusieurs à Sainte-Marthe.). Quelques-unes des autres ayant finalement la rébellion dans le petit troupeau, elles ne portent qu'avec impatience le joug de la discipline. A force de vigilance de souffrance, de dévouement et de prières, la bonne Mère obtint la conversion de la plupart de ces pauvres pâtes. Presque toutes lui firent remettre une promesse écrite de changement de vie. Déjà très malade, elle se traîna à une fenêtre qui donnait sur leur cour et cessa ses dernières forces à les féliciter, à les encourager, à leur dire condriez

leur résolution lui était consolante ! Heuet jours après, elle reçut les derniers sacrements avec une humilité et une ferveur inoubliables, puis, regardant les Aveus qui l'entouraient, elle fit signe à la plus jeune d'approcher : « Chère petite Aveur, murmura-t-elle, qui donc est avec les enfants ? — Personne, ma Mère. — Allons alors vite, vite, adieu, nous nous reverrons au ciel !... » Quelques instants après elle expirait.

On a pensé que la douloureuse maladie qui tourmenta Mère Clémie pendant 4 ans avait eu une cause humoristique. Cette chère Mère s'était-elle sacrifiée pour le salut des orphelines révoltées ? On le croirait d'autant plus volontiers que ces enfants furent vraiment transformées à partir de sa mort et que cette transformation ne s'est point démentie. Elles aiment à réciter encore les enseignements, les beaux exemples qu'elles en ont reçus et s'excitent à faire toutes choses avec ordre et grand bon plaisir qu'elles y ont été si souvent exhortées par cette chère Mère qui leur disait sans cesse : « Mes enfants l'extérieur est le reflet de l'intérieur ». Les paroles d'ailleurs, Mère Clémie les a si éloquemment mises en pratique ! Sa continue et tranquille fonctionnalité dénotait son amour pour la règle et pour l'obéissance. Son extérieur correct, réservé, d'une propreté minime trahissait sa modestie et son recueillement ; son attitude vaillante et aïsle commandait le respect et excitait sans cesse à la vertu ; enfin la simplicité et le joyeux empressement avec lesquels elle vagaient aux travaux les plus bas et les plus répugnans des qu'elle en pouvoit saisir l'occasion disaient assez son humilité et son esprit de pénitence. Il faudrait parler encore de la discréption à toute épreuve de la chère et Vénérée Mère dont nous avons esquisse si imparfaitement et si incomplètement la vie. Il faudrait dire sa profonde, sa ferveur de Séraphin, son zèle pour la gloire du Bon Dieu, son culte pour les pauvres, son dévouement à la classe et à toutes les bonnes œuvres. Je voudrais surtout insister sur sa bonté. Qui n'a vuill bien me permettre à ce sujet la petite digression suivante : « Tout enfant encore et en face à un violent chagrin je me trouvai un jour passer près d'elle. Bien que je lui fusse fort inconnue, elle vint à moi et s'offrit de me consoler. Cela se passait il y a 36 ans et cependant la respectueuse et reconnaissante affection que je voulai spontanément

à Mère Clémie sous l'empire de ses bonnes et fastes paroles
S'est jamais envoindrie en mon cœur."

Au ciel Seulement nous connaîtrons bien les trésors de vertus
acquis par la belle âme retournée à Dieu; ou la 12^e année
de sa profession le

29 Mai 1898

Mère Joanna Molierac

Noviciate

M^r Jean Molierac et M^{me} Marie Duverdier étaient deux
honorable et très vertueuse épouse fiancés avec leurs jeune famille et
la paroisse de Beaumont. Pour suffire aux frais d'éducation
de ses enfants, M^r Jean Molierac exerçait les fonctions de per-
cepteur à Beaumont même où tous les habitants se laissaient
de la bienveillance et de la longanimité excessives de cet excellent
et très intégré fonctionnaire. Chrétiens vaillants tous les deux
M^r et M^{me} Molierac élevaient leurs enfants dans toute l'acceptation
de cette belle expression. Pour y parvenir, ils ne craignaient
point de faire violence à leur tendresse et d'utiliser en toutes cir-
constances de moyens énergiques et violents. Ils ne souffraient
point par exemple que le "tu", ennemi du respect filial
fut employé par leurs enfants et ceux-ci n'avaient jamais
que du pain sec soit au déjeuner soit au goûter.

Une sœur et une soeur avaient fêté la venue de Mère
Joanna en ce monde et deux autres sœurs s'étaient ensuite
jointes aux deux pour unir la charmante fillette à qui avait
été donné le nom gracieux de Gabrielle.

Le foyer, dont elle était l'arqueuil et la joie beaucoup plus
encore que la sœur et ses sœurs, Gabrielle se distinguait par
des qualités qui se trouvent rarement alliées en une même per-
sonne, à la fois très joyeuse et très sérieuse, son esprit
aussi profond que pénétrant, aussi délicat, aussi fin
aussi perspicace qu'il était sage, logique et positif;
sa vaste intelligence, sa raison droite et pure, sa habile
imagination, sa mémoire prodigieuse, son ame ardente

et pourtant toujours calme, son cœur aussi fort qu'il était tendre, en fit tout de tier bonne heure un être à part. C'est sage et pieuse d'ailleurs et déjà remarquablement instruite au point de vue religieuse, Gabrielle fit sa 1^{re} Communion et reçut la Confirmation à 9 ans, chose fort rare à cette époque. Peu après ces grands événements, la petite fille dut faire violence à son cœur pour échapper le toit paternel contre le pensionnat de Monpazier. Il est juste de dire que ce sacrifice fut fait (M^e et M^e Duratius) adouci par le voisinage de la Grand'Mère et de la Tante de Gabrielle qui habitaient Monpazier et chérissaient la petite fille. Cette tendresse faste et chevaleresque n'avait d'ailleurs rien d'amollissant et Gabrielle ardente à la vertu au contraire qu'au travail et au jeu, déjà passionnée pour le devoir et pour le sacrifice fut bientôt l'élève la plus brillante et la plus aimée du Pensionnat. Notre chère Soeur Corinne Langardel, alors tout en fait elle-même, se lia étroitement avec cette petite sœur. Madame Gélieux Capmas (compagne de 1^{re} l^{me} de l'Académie) elle s'avançait déjà à la perfection et conséquemment à la mortification. Elle allégeait jusqu'à pruder la discipline ce qui ouvrait de leurs intimes dès que leur secret fut connu.

Reentrée à Lampieux après d'excellentes études, Gabrielle y repart avec bonheur la place entre sa Mère et sa Tante Gabelle. Celle-ci songeait à la vie religieuse, Gabrielle s'en entretint avec elle sans cependant s'y sentir attiré. La vie de famille la charmait. Le monde, dont elle ignorait tout encore, lui fournit beaucoup, ses apprestements élégants et gracieux lui plaisaient. On songeait donc pour elle à une alliance honorable et on projeta bientôt son mariage avec M^r X de Montvert. Cette proposition avait allumé le cœur de la jeune fille et le décès du jeune homme sur le champ de bataille (1870) fut-il pour elle un drame intime ?... Je ne sais. Presque aussitôt d'ailleurs, la maladie frappa un autre coup terrible en enlevant le plus jeune frère de Gabrielle un délicieuse baby de 9 à 10 ans idolâtré de tous les Sœurs. À partir de ce moment, c'en fut fait pour la jeune fille des joies de la joie et des bonheurs humains. Elle ne songea plus qu'aux joies austères du sacrifice qui conduisent au bonheur éternel.

(S. Noémie) Dès lors l'Ame était religieuse de Sainte-Mathie. Notre Gabrielle résolut de suivre son exemple. Elle s'essoufflait à ses parents avec une fermeté vraiment héroïque, car en laissant son précieux cœur, elle savait brayer aussi les larmes si tendres et déjà bêlées ! Si meurtres. M^r et M^e Moléjac étaient fastidieux

chrétiens, nous l'avons dit. Ils ne s'opposeraient donc point à une immolation si imprévue et si déchirante et le départ de Gabrielle fut bientôt résolu. Afin d'en adoucir l'amertume et de n'y point manquer de force on résolut de le faire précédé d'un pèlerinage de toute la famille à Lourdes. Ce voyage fut accompli de part et d'autre avec une foi et une générosité admirables. Au retour, sans se donner le temps d'arriver à Bruxelles M^e Molierac voulut visiter Notre-Dame de Capelou ainsi qu'il le faisait chaque année. Toute la famille l'y suivit. On pria encore avec ferveur dans ce pieux sanctuaire. Notre Dame de Pitié n'est-elle pas le modèle et le refuge des pauvres coeurs affligés. S'attarda-t-on trop longtemps dans l'humidité de la Chapelle après la chaleur du trajet (fait à pied de Belœil à Capelou); assailli par la Douleur, le pauvre père oublia-t-il toute précaution de Santé ou l'effet qu'il lui fallait faire pour apaiser les fatigues de ce nouveau pèlerinage et celles de celui de Lourdes était-il excessif? Toutes ces raisons sans doute déterminèrent une périclitation dont il compit aussitôt la gravité. Arrivant enfin chez lui il tomba sur un siège en murmurant: " Maintenant je suis un homme mort! " Malgré les soins dont il fait l'objet M^e Molierac mourut en effet quelques jours après (à la date même qui avait été choisie pour le départ de sa chère Gabrielle). Le terrible événement frappa la jeune fille d'une tristesse profonde, car si elle avait entrevu le danger, à l'heure où son père avait reçu les derniers Sacrements, elle s'était fiée à la très Sainte Vierge, qu'elle aimait toujours très ardemment, pour protéger les jours de son cher Père.

Et tout était fini désormais! Cette bonne et forte protection de père et d'épouse qui avait donné tant de bonheur et de sécurité à sa Mère, à ses sœurs et à elle-même, elle était perdue à jamais.... Nous savons, hélas! ce qu'on doit de cette douleur. Celle de Gabrielle et des siens fut rendue plus sensible encore par les difficultés qu'elles firent la conséquence. A force d'attendre les contrôlables, à force d'avancer pour eux les impôts rébus, sans autre garantie que leur bonne foi, M^e Molierac avait finalement compromis son avoir. Personne ne voulut le reconnaître redoutable des sommes considérables qu'il avait versées pour les usus

et pour les autres. En de telles circonstances, on le comprend, Gabrielle ne pouvait songer à quitter encore sa Mère. Grâce à son sang-froid, à son dévouement, à ses admirables aptitudes en mathématiques, notre chère frêtedante débrouilla et régla les affaires avec une Agacée, une layante et une prudence qui firent l'admiration de tout le pays et furent une source de grandes consolations pour l'excellente Madame Molieré. Après deux ans et demi de travaux et d'efforts, son frère aîné étant pharmacien à Juie de Galielle (paysage alors ses études au petit Séminaire de Bergerac. Il est aujourd'hui Receveur de l'Enregistrement à Bordeaux) et sa Mère installée chez lui, Gabrielle entra au Noviciat, en la fête des Saints Anges, le 2 octobre 1874. Cette date du 2 Octobre fut marquée encore pour Gabrielle l'année suivante par la prière d'halit et en 1875 par la profession).

Le Savoir et les qualités Supérieures de la jeune fille furent aussi utilisées au Pensionnat où on lui confia la 2^e d'abord, la 4^e ensuite et plus tard la 1^{re} Classe et le Cours Supérieur. En ces diverses phases de son laborieux apostolat, Mme Yvonne exercea la plus Science et la plus profonde influence non seulement sur ses élèves et sur les membres des Congrégations qu'elle dirigeait, mais encore sur l'ensemble des enfants. Toutes gardent à sa mémoire une admiration et une gratitude profonde. Mme Yvonne, disent-elles, était une âme de devoir, une âme Supérieure, très grande, très Sainte, très belle, limpide comme le cristal, forte comme le diamant. Toujours calme, toujours matrice d'elle-même, elle agissait sans cesse avec layante et sérilité. De toutes les Matières du Pensionnat, elle fut constamment la plus estimée et la plus aimée, et la plus crainte. En toutes circonstances on la trouvait équitable, ferme, irreprochable. Aussi la confiance de toutes les élèves venait à elle spontanément et lui demeurait acquise. Très froide à l'ordinaire, semblait-il, elle montrait dans l'intérêt - malgré une bonté qui allait jusqu'à la tendresse. Son jugement était d'une rectitude parfaite, ses sentiments très élevés. Dépise du bien et du beau, elle s'efforçait d'en inculquer l'amour à nos âmes : Mes enfants, disait-elle, n'ayez pas des âmes vulgaires ; pourquoi regardez-vous ce qui est bas, ce qui est laid, ce qui est petit et mesquin ; oh ! regardez donc par-dessus et plus haut ce qui est Suprême ! - Sa franchise et sa discrétion étaient telles que nous avions foi en ses dits comme en des serments et que nous lui lissions toute notre âme. Aussi toutes les paroles avaient-elles une puissance immense sur notre conduite. Elle en profitait pour faire la

gagner à vos défauts et particulièrement à la sensualité et à
 l'égoïsme. Très mystifiée elle-même, elle s'efforçait de nous faire accepter d'abord et choisir ensuite ce qui nous déplairait, ce qui nous déplaisait. Habituez-vous à souffrir. Sans vous plaindre, nous disait-elle, soyez indépendante de votre corps et des circonstances avec quelles il est en butte. Il viendra un temps où vous direz : « Jamais sans douleur ; préparez-vous à être suscep-tible à ces douleurs, faites-vous en des visites à force de courage et d'envie ». Mère Joanna était servie pour les faiblesses de caractère. Sacrificez la manie de voir, de sentir, de penser par crainte, par respect humain, par cette complaisance est une lâcheté contre laquelle elle nous prévenait disant : « Je vous en prie, mon enfant, restez-vous ! ». Chaque matin après la prière et la récitation du catéchisme, elle ne commençait point la classe sans nous avoir donné une belle pensée qui devait éclairer, nourrir et fortifier ensemble non-seulement en cette journée, mais en la vie entière. Quelques mots sages et profonds de notre vertueuse Maîtresse suffisaient à nous montrer le double profit que nous avions à en tirer. Lorsqu'elle était mécontente de nous, Mère Joanna nous le témoignait d'abord par son silence et ce nous était un châtiment plus cruel que toutes les punitions. Aussi redoublions-nous bien vite d'appréhension, de peur et d'effroi jusqu'à ce que nous fussions retrouvés en grâce. — Je trouvai peu d'elle dès mon arrivée, écrit L. : une si grande bienveillance que je lui donnai immédiatement toute ma confiance. L'affection que toutes mes compagnes lui avaient déjà vouée me montra que je ne m'étais pas trompée. Notre Maîtresse était une de ces naturelles élancées qui aiment attirer à elle pour les amener à Dieu les âmes qui leur sont confiées. Elle nous parlait si bien du Bon Dieu, elle savait si bien trouver le chemin de nos coeurs qu'après avoir écouté ses enseignements nous étions absolument déterminées à accomplir tous nos devoirs. Aussi austères qu'ils fussent, elle nous les faisait aimer et nous inspirait même pour eux une passion ardente. Nous allions lui confier toutes nos faiblesses et toutes nos fautes pourtant nous savions bien qu'en agissant ainsi nous nous mettions dans l'obligation de réparer généreusement jusqu'aux moindres manquements au règlement. L'ascendant moral que Mère Joanna exerçait sur nous était si grand, qu'il lorsqu'elle avait dit : « Il faut que vous fassiez cela, c'est

votre devoir, nous ne songions jamais à nous y astreindre.
 Elle enseignait avec une patience admirable, nous avions tant
 lui demandé car nous la savions parfaitement bonne et
 disposée à aider les plus faibles dans leurs difficultés. Ses
 leçons orales, si lumineuses, si complètes, si éloquentes pouvoient
 nous dire nous tenaient sous le charme. Nous admirions
 aussi l'esprit de justice de cette bonne Mère, aussi jamais ses
 décisions ne provoquaient le moindre murmure de notre part.
 Son dévouement était sans limites. Que de fois nous l'avons
 vue continuer la classe malgré de violentes douleurs de tête, des
 hennetites ou des accès de fièvre ! Si après une trop longue lutte,
 elle était enfin vaincue par le mal et obligée de prendre quelque
 repos, nous étions profondément dévastées par son absence.
 Mais la pensée de la rendre heureuse par notre bonne conduite
 encourageait nos efforts et stimulait notre travail.
 Mère Joaquina se rendait très bien compte de nos sentiments
 pour elle, aussi ne voulait à aucun prix que notre générosité
 eut pour mobile l'affection que nous lui portions, elle s'efforçait
 sans cesse d'élever nos sentiments et de nous apprendre
 à agir uniquement pour Dieu Seul. Sa grande piété,
 sa dévotion filiale envers la très Sainte Vierge. Qui faisaient
 sans cesse quelque nouveau moyen de faire du bien à nos ames
 Lorsqu'elle sentait quel l'une de nous avait à lutter pour
 accomplir son devoir, elle nous envoyait à l'aristocratie
 de notre classe, pour apaiser les petites révoltes intérieures
 qu'elle devinait... Allez prier un peu la Sainte Vierge,
 disait-elle, vous reverrez ensuite vous remettre au travail
 et cela va tout seul... Il faisait souvent appel à
 notre piété pour éviter de faire à notre égard. Comme nous
 bien la grande dévotion de notre bonne Maitresse pour la
 très St Vierge, il nous semblait que notre céleste Mère
 nous aimait et nous bénissait davantage parce que nous lui
 étions envoyées par Mère Joaquina, aussi reverions-nous
 toujours meilleures depuis ces petites visites à Marie.
 Comme j'aime à me rappeler Mère Joaquina parvenant peu-
 tement, son rosaire à la main, les longs couloirs qui sépa-
 ravaient la Communauté du Pensionnat. Que d'Ave ! elle
 y a fermé ! en toutes les circulations !... Personne n'efface
 en nos coeurs le souvenir des leçons et des exemples.

de notre Sainte Martine. Ils nous guident à travers les difficultés de la vie; ils nous donnent la force de les surmonter; ils orientent notre cœur jusqu'au Coeur de Dieu."

Cette direction aussi maternelle que virile Mère Joanne l'exercerait encore, nous l'avons dit, sur les membres des Compagnions, notamment sur les enfants de Notre-Dame des Anges. Elle leur enseignait (plus particulièrement en ce qui concerne les enfants) son amour tendre et ardent pour la Vierge, leur enseignant à pratiquer toutes les vertus qui plaisent le mieux à cette Céleste Mère et ne leur passait ni faute, ni pitié, ni la moindre fâche. Aussi de quel secours ne leur était-elle pas pour la correction de leurs défaits! Son savoir, son érudition poussante - nous dice ici Pernet - étaient de faire toutes ses leçons avec une simplicité incontestable. Elle y vaguait avec une simplicité humble et tranquille préparant soigneusement sa classe durant la nuit. Son assiduité près des enfants, les exercices de Communauté et des surveillances l'empêchant de le faire duraient le jour. C'était du reste un moyen de mieux surveiller le dortoir; elle coucha fort longtemps. Les succès obtenus aux examens par ses élèves étaient continuels et brillants avons-nous besoin de le rappeler.

(Le fait durant le cours de ces vacances que Mère Joanna eut la souci de perdre sa Mère endeuillée subitement à sa tendresse quelques heures après être venue la voir à St Martin. Ce coup fut si terrible pour notre chère Mère Joanne qu'elle demeura de longs jours avant de pouvoir reprendre ses emplois.)

Cent absorbée par son laborieux apostolat, Mère Joanna était peu connue de la Congrégation et cependant la Communauté qui ne la voyait qu'à la Chapelle et au réfectoire (Elle était de surveillance à toutes les récréations et passait les vacances sans les Communautés où se trouvait l'Aspirante) Cependant, en 1896, les suffrages du Chapitre assignèrent à Mère Joanna la charge de l'^e-Assistante. Cette élection lui fit recevoir beaucoup de larmes et donna d'immenses regrets à sa vie cachée. Chaque fois qu'on l'appelait "ma mère", il semblait qu'on lui enfouissait au cœur une épine... A partir de ce moment, Mère Joanna fut jointe à ses travaux

Inhabituelles les séances du Conseil. Puis le temps après, la Sainte, toujours délicate, sembla s'éclaircir un peu ; elle somma même ses inquiétudes en novembre 1900. Puis cette bonne Mère parut bien remise et l'année scolaire acheva sa déroulement sans incident fâcheux. Le réve fut dans toute qui a force d'heroïques efforts car, au lendemain du départ des enfants, le 2 Août 1901, une violente crise réveilla toutes les appréhensions et dès lors le mal alla progressant sans cesse !...

La chère malade souffrait beaucoup, faisait sans cesse et ne se plainait jamais. À partir du 17 Août elle se confessa tous les jours et communia le même. De ces lèvres desséchées par la fièvre s'exhalait sans interruption ses acceptations de la Souffrance, ses actions de grâce de la Subir, d'être humiliée, de voir réduite à rien la science qui lui avait valu tant d'étages : « On me disait utile... comme cela était faux ; on louangeait mon savoir et je me suis même plus me faire comprendre ; mes talents vous font rire, oh ! tant mieux, c'est bien fait, S. Yannick vaillant à Science... C'était bien la peine d'entacher ta vie d'amour-propre !... La Souffrance c'est la grâce des grâces !... Qui ai-je fait pour la mériter si abondante ? Ne pleure pas... je vais à Dieu et vous voudrez que je me suis pas contracté !... Je suis heureuse de souffrir... les épouses d'un Dieu crucifié doivent ressembler à leur époux... Je n'ai mérité pas que le bon Dieu me fasse la grâce de tant souffrir... O Jésus, ne jugez pas mon jugé, mais mon Sauveur !... Mon Dieu bénissez (je demande au Seigneur) que je vais prendre par obéissance pour le Sauveur de ce corps de fourrure et de braise... » Pour s'humilier davantage, elle disait ses fautes et ses fautes à son infinie ! se reprochant continuellement de n'avoir pas été assez unie au bon Dieu et d'avoir eut à sauver les siens. De l'amour-propre la provoque au combat et, bien que ces combats aient toujours été ses triomphes pour son humilité, elle réfétait souvent : « oh ! vilaine puissante d'amour-propre que tu as entaché ma vie... »

Nous la visitions peu car il fallait beaucoup de calme ; le jour où elle fut extrêmement épuisée, nous l'eustes aimé cependant. Elle en profita pour nous exhorter à remplir courrouusement les devoirs de notre vocation, à servir le bon Dieu avec une entière générosité, à mépriser tout ce qui passe. Elle nous demanda pardon très humblement craignant de nous avoir donné quelques sujets de peine... elle paraît

longtemps... Il y eut ensuite assez de mieux pour nous donner quelque espoir, mais ce fut, hélas! le bref court succès. tombée malade au sortir, Mère Joanna avait été transférée en 1^{re} Classe au moment des retraites (ce fut là qu'elle reçut les derniers sacrements). Bientôt la rendue ses enfants obliga à transférer la pauvre malade à la Communauté... (n° 13 au 2^e) C'était le Suprême adieu à ses chers labours, à son apostolat... à toute sa vie !... À partir de ce moment elle ne fit plus que prier et prier... Au jour anniversaire de son élection elle dit : "Quel vilain tour m'a joué St Michel-Archange !" puis, faisant allusion sans doute aux grands événements de sa vie, tous accomplis en la fête des Saints Anges, elle ajouta : "St Michel Archange il était bien... 49 jours après le décès..." Elle envoya Sr Tramby chercher au Pensionnat de Mère Joanna, Sr Tramby des objets qui elle qualifiait de terribles chimiques, un ai vant la morte à ranger les objets qui avaient été à l'usage de la chère Mère, elle réussit à contenir la malade qui se débattait trouvant une boîte verte renfermant des cartes et des instruments de pénitence. Elle expira (sans qu'on ait réussi à savoir son deuil) le 8 octobre suivant l'octave de la fête des Anges Gardiens, la 8 octobre laissant en tous nos coeurs de grands et inconsolables regrets.

8 octobre 1901

Comme Supplément à cette Notice, hélas ! trop incomplet et partiel pour les détruire. C'est grâce à cette imprudence providentielle que l'on a obtenu de M. D. du S. C. : "La vraie vigilance est de vaincre en Dieu et à l'exprimer que "volonté pour l'accomplir et non de raisonner à l'infini" nous devons quelques mots sur l'état de la mère...".
payez, notes et réflexions

"Le cœur le plus abandonné est le cœur le moins gardé. Perdez-vous en Dieu; vous vous y verrez moins "qui êtes vous-même et la seulement vous connaîtrez bientôt "miserable... le monsieur Jésus, faites que mon Seigneur passe soit "la continuation de cette vie à deux, de cette union si forte "que je veux avoir avec vous malgré les préoccupations de "la vie active... Vous verrez que je travaille à votre vigueur"

f'aimerais mieux rester à vos pieds. Je me soumetts, mais il m'en
vient Seigneur ne me laisrez-vous pas? Oh! ne me perdez pas de
vue, et faites vous voir à mon âme, car, sous le sacez, elle sépar-
fille et vous laisse bien loin quand vous nous cachez pour
l'éprouver ou pour la punir."

"Les créatures qui me sont le plus utiles sont celles qui me
servent à apaiser la justice de Dieu."

"Envisageant J.-C. en toutes choses, me disouant à l'enseignement
pour lui je puis, à cause même des dégâts et des ennemis que j'y
rencontre bien souvent acquerir un trésor de mérites pour l'Eternité.

"Ainsi je suffrirai moins et je serai mieux. Tant il que je
sois stupide de regarder la Crédence quand je suis trouvez le
Créateur! Réunion à Dieu, sié à dieu, je suis l'âme au
milieu des préoccupations et des soucis des œuvres et je ne finirais pas
"par y arriver!" Oh! si mon Dieu, aux be secours de votre grâce,
je vous verrai par tout, dans tout. Vous serez mon Conseil et mon guide
quelque court que soit le temps, je prendrai toujours celui de vous appeler
à mon aide, de vous demander une petite consultation au commencement
de chaque chose et j'agirai ensuite d'après la lumière intime que vous
mettrez en mon âme."

"Jésus est sur la croix sanglant décliné et je me vois indifférente,
passant et repassant dans les places entre ouvertes une lame
inécapable qui fait sans cesse à son cœur endolori des milliers de
plaies. Voilà mon Jésus quel a été mon outrage durant cette
année de Noviciat où vous m'avez environnée de tant de
saudesse!"

"Qui ai je traité de la sorte? Vous qui m'avez donné votre cœur et
a qui j'avais promis le mien... Vous qui avez le droit d'attendre de ma
part la tendre compassion et les soins délicats d'une âme vivante! Je
comprends d'où vient que j'ai tenu à votre égard une conduite si indi-
"gne; je vous ai délaissé pour les objets extérieurs; les faisant sur-Visant
pour vous, je me suis obstinée à ne les point faire sous votre regard.

"Vous me tendiez les bras, je vous fuyais au lieu de vous demander de
me tenir.... vous étiez avec moi et, par ma faute, je ne vous
"voyais pas et je me plaignais de votre absence. Pourtant vous
m'avez toujours aimé... Mon indifférence et ma lâcheté n'ont
pas ralenti votre amour et vous voulez bien croire à la sincérité de
mes protestations que je veux vous aimer sans retour... Comme je me
repousse, vous m'ouvrez votre cœur avec un amour infini et vous

Voulez me faire votre épouse ... J'vais m'engager avec Vous, ô mon Dieu et, avec votre grâce, je serai fidèle. Je m'oublierai moi-même pour trouver tout en vous. En priant, en agissant, en toutes choses, vous serez le maître dans mon cœur. Intention droite et pure, vigilance sur moi-même, voici le moyen que je vais employer pour ne plus blesser le cœur de mon divin époux ...

Enveillé ou endormie, la mort m'est toujours présente, il ne se passe point de jour sans qu'il me semble être à ce moment suprême. Il y a des moments même où je la sens planer au-dessus de ma tête et poursuivant cette pensée si salutaire ne m'emmène aucunement. Je me vois mort, étendue sur mon lit couchée dans mon cercueil, isolé dans un cimetière, mon corps rougi de vers et mon cœur ne bat pas plus vite. Pourtant quand ces choses se présentent à mon esprit en pensant aux êtres bien aimés que j'ai perdus, je me sens triste, anéanti, éperdu de douleur, les sanglots oppriment ma poitrine, le voile expire sur mes lèvres et je sens mon âme abreuée dans une mer d'amerauté et de regrets. La mort m'a frappée trop très pour que je ne connaisse pas en effet ses cauchemars horribles. Chaque amitié creuse plus profondément le ride causé par la mort. Ses impressions si fortes et si poignantes que me cause la pensée de la mort de ceux qui me sont chers, d'où vient qu'elles ne se produisent pas quand il s'agit de moi même ? Pcela il y a plusieurs raisons sans doute. Voici, je crois, la principale. J'ai beau ne pas douter, je ne comprends pas que je ne sentirai plus, que je deviendrai un objet insensible. Ce sentiment de destruction est-il trop contre nature pour que je ne fuisse protest - Pelle contre l'idée d'un complet anéantissement ? Je n'en sais rien et je ne chercherai pas à l'approfondir. La méditation de la mort me fait souffrir quand je veux aller trop avant à peu. J'aime mieux cette vie simple et nette, cette disposition de ma mort prochaine qui me fait éviter bien des fautes, me retient quand je suis entraînée et me fait souffrir patiemment les peines et les adversités.

À mon seul jugement je finis, un frisson parcourt tous mes membres. Paraitre devant Dieu, c'est pour un mal chose terrible, je ne puis y toucher sans frayeur ;

ce qui me cause surtout un profond effroi c'est cette solitude de l'âme se présentant à ce supérieur tribunal sans témoin, sans défenseur, sans parents, sans amis, seul en un mot devant son Dieu révélé son juge... Quand je songe à cette reddition de comptes, je me sens abîmé ! Qu'ai-je fait depuis que je suis au monde ? Et il faudra rendre compte à tout ! Sans parler des péchés dont je me suis rendue coupable, quelle masse d'imperfections j'ai accumulée sur ma tête ! Tant de pensées qui ont tristeusement envahi mon imagination, une infinité de paroles inutiles, d'actions imparfaites (accomplies sans aucun intention de plaire à Dieu) d'omissions dans l'accomplissement de mes devoirs, de résistances à la grâce, de recherches de moi-même, d'infidélités de tout genre. En un mot une vie fâcheuse, languissante, avec un amour propre qui flétrit comme un fer rouge tout ce qu'il touche. Et que ne toucherait-il point : car quelqu'un prétend que il me semble prendre, il s'arrange de manière à trouver toujours et partout son compte. Mon Dieu si j'avais à paraître devant Vous aujourd'hui, ce soir, qu'aurais je à vous présenter ? Quelles sont les autres, les actions qui pourraient faire contre poids à cette longue série de négligences et d'infidélités. Rien n'importe. Je ne pourrais répondre à toutes vos questions qui en faisant appel à votre infinie miséricorde et aux merites de J.-C. Puisque vous me laissez le temps, je vais travailler à éprouver votre justice. Les yeux sans cesse attachés sur cet attribut de votre divinité, tous les jours, à chaque instant je préparerai ce jugement terrible, tenant mes comptes dans l'ordre le plus parfait. Aidez-moi à gagner tout ce que j'ai perdu Seigneur, votre justice m'épouvanter.

Méditation sur la Sainteté - a j'ai copié je me suis mis 99 pages intitulées "La Sainte de la Terre" Je n'ai jamais rien trouvé qui exprimât mieux l'idéal que je me suis formé de la Sainteté d'une religieuse. Mais, pour ma voie particulière, il ya peut-être là un peu de détails. Voici tout simplement, il me semble ce que le bon Dieu demande de moi : Jésus s'est chargé de mon âme d'une manière spéciale, il veut en être le Maître absolu c'est à dire agir, tailler, couper, reboucher, mouler, en un mot me tourner et me retourner selon ses vues différentes sur moi que n'ai qu'à le regarder faire et à l'aimer dans son travail comme s'il s'agissait d'une autre personne. Je dois, faire ainsi dire, veiller la grâce, épicer la volonté

de Dieu et puis agir selon cette lumière intérieure que Dieu
 nous donne sans raisonnement ni calcul : il est inutile que
 je cherche à comprendre, que je réfléchisse sur ce qui est bien
 ou plus mal. Tout mon travail est d'accomplir ce que
 Dieu demande, toute ma vigilance doit tendre à ne jamais
 m'éloigner de ce but. La Volonté de Dieu, voilà mon place
 et de qq. côté que je me place, je ne dois m'éclairer qu'à
 faire Dieu dans mes Supérieurs et tout ce qui'ils me com-
 mandent. Je n'ai que Lui à regarder en eux et je dois agir
 aveuglément, sans réflexions. Les conséquences ne sont pas mon
 affaire. Dans les enfants, ne voir aussi que Dieu et la
 volonté Sainte ; dans cette œuvre difficile, me persuader que je
 ne suis qu'un instrument. Dieu me considérera si je suis
 me confié à Lui. On me donnera un emploi finible,
 au-dessous de ma capacité, tant mieux, l'amour propre y
 retrouvera moins. Au lieu de m'agiter, de me tourmenter
 de me creuser la tête pour prendre toutes les précautions et
 assurer la sécurité, je devrai faire simplement, avec calme
 sans contentieux, tout ce qui dépendra de moi. Si j'y entrai
 tous mes soins, toute ma vigilance et je ne m'inquièterai
 de rien, c'est l'affaire du Bon Dieu. Dans les premières
 dans les épreuves, voir Dieu, souffrir, pleurer, se affliger
 avec Lui, en Lui exposant mes craintes, mes rejets, mais
 conserver mon cœur libre, mon âme dégagée. Sans murmurer,
 et sans chercher dans les créatures de causes secondaires pour
 augmenter mon tourment. Je peux souffrir violemment, avoir
 le cœur brisé, l'âme anéantie, mais je dois accepter tout de
 la main et des Cœurs de Dieu. Ainsi le moins possible de
 moi-même, intérieurement laisser ma volonté, soumettre mon
 jugement, où n'en pas tenir compte, acquiescer intérieurement
 dans le fond de mon âme à tout ce qui est la volonté de
 Dieu, voilà, pour moi, le moyen d'accéder à la Sainteté de
 Dieu. Elle sera solide et réelle quand mon âme sera entre les
 mains de Dieu comme un enfant de six mois entre les
 bras de sa Mère.

Méditation sur la Louvete - Sainte Louvete veut faire
 par les bandes, j'ai peu cherché à te comprendre et je suis
 en partie surtout pour te mettre en pratique. Habitue
 depuis longtemps à l'ordre et à l'économie, je prends moins peur

" instinct de ce qui est à mon usage et de tout ce qui me touche sous la main
 " Complètement indifférent quant à la couleur et au vêtement, je ne m'ai
 " jamais penché à la recherche, pour m'a toujours suffi. Mais cela est tellement
 " le fond de ma nature que mon ame - pauvre, si ingénue qu'il soit
 " n'y peut pas trouver l'ondée de la vertu. Il doit y avoir dans la pauvreté
 " qq. réserve secrète que je n'ai pu encore découvrir. Je n'ai pas assez
 " appris lundi cette vertu pour avoir pour elle toute l'estime qu'elle mérite
 " et Dieu punir mon indifférence sans doute en me fermant les yeux
 " sur les moyens de la pratiquer. Aujourd'hui, ô Jesus, je veux travailler
 " les à la connaissance et j'attends la lumineuse de vous.... Je tiens un abusif,
 " Seigneur, il me semble compris dans le courant où vous m'entraînez.
 " Ne puis-je pas accepter cette fatigue continue, cette lassitude du travail
 " pas assez pour la Pauvreté. Parce que je suis pauvre, je ne me
 " reposerai pas quand je serai fatiguée, parce que je suis pauvre, je n'en
 " ferrois pas mon sommeil et j'achèverai ma pauvreté laborieuse
 " sans me plaindre et sans balance. Ce que les pauvres font pas
 " le moins je le ferai par devin et par vertu. Pas assez pour la
 " Pauvreté, en union avec Dieu, je me contenterai des moindres
 " choses, ne disant rien, me persuadant que tout ce que l'on me
 " donne vient d'un grand acte de charité - Et la grande loi du
 " détachement, n'est-elle pas comprise dans la Pauvreté ?
 " Pour arriver à la perfection de cette vertu, je trouve maintenant
 " que j'ai fait à faire : pas esprit de détachement ne puis-je
 " pas abandonner mes idées, mes sentiments pour Amie
 " ou ceux des autres... Pauvreté, détachement, entourés de cette amie,
 " à chaque instant je puis vous pratiquer ! ... "

" Réflexions sur la Vie cachée - La vie cachée, ignorée des
 " hommes, vie de Dieu Seul, mon être, mon ambition,
 " qui m'empêche de la réaliser ? Au milieu de la vie cachée, ne
 " puis-je pas mener une vie plus cachée encore, passer la
 " servitude de toutes et l'être en effet par mes sentiments ? Non
 " Dieu peut-être se mêlait-il un peu l'égoïsme en cet ardent
 " désir de complet éloignement des créatures. Être avec Vous seul
 " est une consolation si douce qu'elle mérite de n'être quittée que
 " par les âmes qui ont déjà beaucoup fait pour Dieu (oh !
 " Ste M. Mad. j'aurai et la Amour-taine !). Vous m'avez
 " placé vous-même au milieu de la vie active, Seigneur,
 " et, à l'sein des rapports différents, vous m'avez fait manifester
 " clairement votre volonté de me voir travailler à des œuvres, le Zèle

avec tout cela, Vous avez allumé et attisé pour ainsi dire au fond de mon cœur le désir ardent d'une vie active et cachée. Pourquoi ce désir, mon Dieu, Si Vous ne voulez pas que plus qu'aucune autre, je me tiens unie à Vous; c'est aussi pour me faire comprendre que je dois toujours travailler. Ainsi dans le regard, uniquement dans la vue de Vous plaise. Je suis une instrumente incapable par moi-même d'agir convenablement ne pouvant que gâter et détruire tout ce qui me sera offert ou confié. Bien convaincue de cette vérité, il faut que je cherchne un refuge, un soutien puisque'il me faut agir. Je veux trouver qu'en Vous un appui assez solide et je veux me cacher dans votre Coeur. Voilà donc, Seigneur comment je puis réaliser cette vie cachée : Je suis pour l'extérieur, fatigué, je marche, je parle, mais les ressorts invisibles qui me poussent sont en Vous, ô mon Dieu. Je dois Vous voir toujours, partant Vous laisser faire et suivre simplement la direction que Vous m'imprimez. Je serai donc devant Vous comme une machine, n'allant ni plus vite, ni plus loin que Vous me pousserez, et ne dois donc être rien que pour la forme. L'action de Dieu doit tout faire en moi. Voilà la vie cachée que vous voudrez, il me semble que je mette en pratique. Si je parviens à ce bout désiré, je pourrai véritablement dire : Ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Méditation Sur l'Obéissance... Ma nature un peu fière, mon esprit si actif (j'agis trop clairement) tout contribue à me rendre l'obéissance difficile. Extérieurement, la volonté humaine peut me faire plier : elle ne soumettra jamais mon intérieur. Si je considère les créatures, et qu'elles ne voient pas comme moi, je garderai mon sentiment à moins qu'une évidence contraire et palpable ne vienne faire céder ma raison. Je ne puis pas réagir là-dessus malgré tous mes efforts, mon jugement restera le même si je ne suis pas convaincu... Un seul moyen peut me faire renverser les difficultés, Avoir fermement cette vertu. Le moyen c'est de voir Dieu dans ceux qui commandent et la volonté Sainte en exécutant les ordres qui me sont donnés. Jésus-Christ en personne ne descend pas sur la terre pour m'indiquer la voie. Il le fait par l'intermédiaire des créatures et je dois le voir en toutes. L'esprit

de foi, d'une foi ardue fait régler toute ma conduite. Dieu le veut,
 " Dieu le désire, voilà toute la science que je dois chercher à acquérir
 " Je ne comprends pas, on se trompe, les choses paissent toutes mal,
 " tant pis, Dieu le sait, Il l'a vu, Il permet cette épreuve, Il veut faire
 " échouer cette entreprise. Je n'ai pas à peindre ou à modifier ces choses
 " Les Supérieurs veulent, la règle commande, l'emploi exige, les enfants
 " fatiguent, les caractères choquent, nulle chose contrarieut, n'impose
 " tout cela, c'est un non-déprunt, un simple voile devant lequel
 " Je cache la volonté de Dieu ; il ne me reste qu'à marcher et à
 " obéir. La transparence de la grâce que j'ai fini par découvrir me
 " permettra toujours désormais d'apprécier le cœur Sacré de Jésus dissi-
 - geant toutes ces choses et les placant Lui-même pour moi sur le
 " chemin qui conduit à Dieu. La vraie obéissance est donc
 " bien comprise et goutée par mon âme. Avec la grâce, je la pratiquerai
 " selon la lumière qui m'a été donnée durant cette rétorte. Je me souvi-
 " -rai de cette pensée habituelle et si consolante : " Je suis dans la
 " volonté de Dieu et je déjeune de Lui seul. Les créatures et tout
 " ce qui m'entoure, c'est encore Lui pour moi, puisqu'Il dirige
 " leurs moindres actes et leurs plus petits mouvements. Mon Dieu,
 " pour que Vous ayez satisfait de mon obéissance, je l'envie à la
 " Vater. Je ne désire rien, je n'ambitionne rien, je suis prêt à
 " faire tout ce que Vous voudrez. Sans examen ni retardez Sur moi-
 " même, Sur ma faiblesse ou mon incapacité. En q.q. lieu que
 " Vous m'envoyiez Seigneur, je ne compterai que Sur votre de-
 " corus et comme il est assez puissant pour épicer même des
 " prodiges, jamais je ne me résirai. Je prendrai tout indifféren-
 " -tement ne demandant jamais un changement fait de force,
 " fait d'emploi. Où Vous me placerez, Seigneur, Vous mettrez
 " aussi les grâces nécessaires pour que j'y puise toutes. Sans
 " crainte et sans sanglot : " Jamais religieuse obéissante n'entra
 " en enfer et j'aurais obéissante n'entra dans le ciel."

(Réflexion) Sur la Souffrance - Parmi les feuilles éparses
 " des "Paillettes d'or" quelques-unes, envoyées par la Providence,
 " me sont tombées sous la main. Je ne les oublierai jamais la
 " profonde impression qu'elles m'ont faite. "Au pied de la Croix",
 " tel est le titre de ces pages écrites par un cœur ardemment épis-
 " de la Croix. Rien ne m'a frappée comme ces paroles : "Je vous
 " crois, donc je vous aime". Elles éclairent des mondes
 " Et qui n'accepterait les plus lourds fardeaux pour les

entendue de la bouche de Dieu!.. Mon âme tremble sous
 " cette impression. Il me semble voir réellement Jésus attaché
 " à la croix, sanglant, couvert de plaies, agonisant, de
 " pencher à mon oreille et me répeter avec un accent impératif
 " "Je te crucifie, donc, je t'aime!" Je comprends tout le prix
 " de la Souffrance, j'estime cette voie, je l'aime, et elle au passé
 " la plus facile parce que Dieu y fait Lui-même le travail,
 " il n'y a qu'à la laisser faire. Malgré les chutes fréquentes, les
 " infidélités continues, les trahisons, les sécheresses, les aridités
 " spirituelles, l'âme qui souffre n'est jamais sans consolation
 " car elle se sent près de Dieu et n'y aurait-il que cette
 " conviction intime que L. C. ne l'a pas entièrement aban-
 " donnée, elle trouve déjà là un stimulant pour renoncer
 " Son courage, un appui pour l'empêcher de tomber.
 " Qui la Souffrance identifie l'âme avec Dieu, elle est
 " Son couchet, Son œuvre, la part qui l'a choisie. Le
 " cœur frappé, auant l'épreuve et comprend que Dieu est
 " là avec elle. Sans Lui, elle le sent, elle ne supportoit
 " pas la Souffrance et celle-ci a beau être violente, pénible
 " la nature, dans l'intime de l'âme, il y a toujours un petit
 " coin réservé que la présence de Jésus console et fortifie. P. M.
 " est entouré quelquefois de lourdes larmes, mais cette voie est si
 " claire, si distincte que l'on ne peut douter de sa réalité. Les
 " Croix sont bien lourdes, il est des moments où la nature
 " semble plier, succomber même sans leur poids; mais la
 " foi, cette foi vive qui accompagne les épreuves venues directe-
 " ment de la main de Dieu, cette foi seule est assez puissante
 " pourtant est assez puissante pour relever dans le secours appa-
 " rent de Jésus. Où! alors, mon Dieu vous faites beaucoup
 " Souffrir: on se débat, l'âme se roule, elle crie, elle se dé-
 " tresse, chaque soupir est une plainte, chaque parole,
 " une douleur, chaque battement de coeur, un sanglot
 " pourtant dans cet état terrible, accablant, pris que la mort,
 " l'âme ne veut pas en sortir. Sans votre permission, toute
 " les forces humaines échoueraient devant cette énergie, ce
 " courage de porter un fardeau plectant que de la laisser pour
 " jouir loin de Vous. Je le sais, ô mon Dieu, dans cette
 " voie, la Souffrance la plus aiguë rejette les douceurs, les peurs
 " les plus cruelles refusent les adoucissements, cause que vous êtes

"Sur la Croix S'y attachent eux-mêmes, où Vous êtes, ils veulent rester
 "Toute Société intime et vos communications ineffables valent pour
 "eux plus que tous les plaisirs et effacent entièrement l'éclat des
 "plus brillantes réunions. Je veux rester sur la Croix avec Vous,
 "Seigneur, la place de l'épouse est à côté de l'époux. Unis par
 "les mêmes chaînes, ils dorment les deux ensemble dans les rompus,
 "jusqu'à la fin... Mon Dieu, vous connaissez mes sentiments,
 "Vous savez comment Vous m'avez fait envisager la Suffrage
 "les épouses... Vous connaissez le fond de mon cœur et les diriges
 "qui l'animent viennent de Vous; la crainte n'envahira pas mon cœur,
 "Vous ne me ferez jamais supposer un instant d'abandon, mais
 "Vous Vous penchez sur mon cœur pour lui dire: "Je te crois,
 "Sache je t'aime !"

Méditation sur l'abandon - Je Vous suivrai en Egypte,
 "mon Dieu, demain, aujourd'hui, quand Vous voudrez. Je suis
 "prêt à partir et les dispositions qui m'animent durant cette
 "Rentrée ne me partent pas plus que Saint Joseph à discuter
 "le Commandement de l'ange et à élire ses ordres. Mais, je
 "n'ai rien à voir, rien à examiner. Vous commandez, j'obéis.

"Votre Sagesse a tout prévu, Votre Coeur a tout préparé. Me
 "voici Seigneur, je Vous suis. Vous êtes avec moi, Sur ma poitrine
 "ne, dans mon Coeur; les difficultés de la route s'aplatisront dans
 "votre Sainte Compagnie. Abandon complet à la Providence, rien
 "ne fait une suite plus naturelle et plus simple à cette voie
 "de la Soumission à la Volonté de Dieu puisque Votre grâce
 "m'entraîne tout entière dans ce courant, je me laisse aller et
 "je veux ne retourner le moins possible sachant bien que chaque
 "regard étranger à tout ce qui n'est pas Vous ou de Vous, ne
 "manquera pas de me faire faire un soubresaut, peut-être
 "même une chute; mais je ne veux pas m'inquiéter de cela
 "plus que d'autre chose; à chaque blesse, j'irai au pied de
 "Vous chercher le Soulagement; le brame d'un renflement dans
 "Votre Coeur Sacré ne laurait d'épuiser et j'aurai beau tomber
 "souvent, Vous me releviez toujours. Partons donc pour l'Egypte
 "quand Vous voudrez; Vous êtes vraiment pour moi d'une liberalité
 "infinie et Votre grâce m'est donnée avec une rare abondance
 "jusqu'à celle m'entende toute inquiétude, toute préoccupation.
 "Cet exil sera n'importe comment; ma pensée ne peut s'y fixer:
 "emploi, lieu, personnel etc., tout cela est pour moi une chose

vague indifférente. Nous y serez, mon Dieu, cela me suffit
 " Il me semble me voir embarquée avec la + sur la mer de la
 a Volonté de Dieu. Que mon enquis soit léger ou solide, que
 " les flots soient calmes ou irités, qui importe. J'ai un bon
 a gouvernail qui s'appelle la Croix. Mon Pilote ne peut heurter
 " les récifs, il se nomme l'Obéissance; enfin je ne puis faire
 " naufrage sans tomber dans les bras de votre Providence en
 u sans m'enfoncer sans le fleuve de votre Volonté. Je suis péchié
 " Tenu: allons prier, travailler, lutter, souffrir, pleurer, nous
 a user, mourir peut-être, fait. Je suis avec Vous, je ne crains
 " rien et je ne puis voir autre chose. Tristes que mon ame fait
 " toujours fardement éclairée par les rayons de votre grâce et progrès
 a devenir touchée par les avantages de l'amour dans l'abandon
 u complet.

" Je sort du tombeau de mon aveuglement, je trouve mon
 a linceul et je prends un nouvel essor pour arriver à l'aide
 u mon Dieu. Les ombres de la mort ont complètement disparu
 " on s'attend à me voir non plus lâche et faible, mais forte
 u et courageuse. Pourrais-je hésiter à remplir mon devoir après
 " l'avoir compris? Auras-je le juste courage de ne pas dormir
 a les obstacles après les avoir aperçus?.. Il m'en coûtera, je le sais
 " pour me maintenir dans cette vie nouvelle, mes anciennes infi-
 a mités ne manqueront pas de faire de fréquentes apparitions"
 " elles essaieront à chaque instant de repousser le dessus. --
 " L'énergie puisée dans la Retraite, les fortes impressions du
 a bien entrevu, les ardents désirs de mieux faire, tout cela, je b
 a sais ne ferait qu'un toutien passage si votre grâce puisse
 a-Sante, renouvelée sansesse ne venait me donner un vaste
 u stable appui. Ma nature se soulevera à la vue du travail qui
 " lui est assigné, placée sur la même peine, elle envisage le
 " courant avec un involontaire effroi. Remonter ce courant à
 u force de rames, toujours se renoncer, toujours se vaincre, lutter
 " toujours, sans relâche, sans repos!.. La nature n'est que,
 " trop resuscitée parfois et ne veut entendre parler ni d'h-
 a-gonie, ni de mort... Mais pourquoi m'agitez à l'avant
 " ô mon Dieu! cette persévérance inquiète fait injure à votre
 a amour. Celui qui adit: "Je suis la Résurrection", a dit aussi:
 " Je suis la Vie" et puisque Vous m'avez fait entrer dans cette

" Vie de Résurrection, Vous me donnez les forces nécessaires pour vivre de cette vie
 " forte qui ne craint pas les fatigues et surmonte tous les dangers " Je suis
 " la Résurrection et la Vie, c'est la parole de Jésus et Jésus est toujours au
 " Tabernacle. Quand le mort boudra enterrer dans mon cœur, j'irai aux pieds
 " de Jésus Ressuscité, le recevrai dans mon cœur, Il y apposera la Vie. Si jamais
 " j'avais besoin encore de Résurrection, j'irais là encore le chercher, si
 " mon âme tombrait en l'oublié, pour la secouer et la guérir, j'aurais
 besoin aussi de Celui qui est la Résurrection et la Vie... "

Conclusion de l'ex-Retraite - " J'ai vu Seigneur ce qu'il y a de dé-
 " sertueux sans mon âme; j'ai compris ce que je devais faire pour le
 " détruire. J'ai goûté la douceur de Votre Grâce; j'ai désiré d'un ardent
 " désir l'acquisition des Vertus qui me manquaient et j'ai résolu de
 " prendre tous les moyens pour atteindre mon but.. O mon Dieu,
 " pourriez que je ne veuille de Vous voir, je ne cessais point de me vanter
 " sans honte mes misères et je me venais bien moins en Vous que en
 " moi-même. Cette pensée qui m'a tant frappée à l'ouverture de la Retraite
 " m'a par ensemble quitté mon esprit. J'en suis partie comme un bœufier,
 " comme un rempart à l'âge duquel se cachent toutes les grâces
 " que Vous m'avez accordées. La vraie vigilance consiste à Voir
 " Votre Volonté, voilà les premiers mots de cette pensée profonde.
 " ils ont été le filial sur lequel a roulé toute ma retraite. Voir
 " Votre Volonté a été mon unique travail, je n'ai pas cherché à faire
 " autre chose. Je Vous ai vu toujours et il me semble avoir compris
 " l'ultime manifestation de cette Volonté. Aujourd'hui cette divine
 " Volonté me pousse sans l'action et cette impulsion donnée j'étais
 " la suivie toute ma vie. Accomplir votre Volonté dans les œuvres,
 " les emplois, ici, là, n'importe ! Oui, voilà les dispositions qui
 " m'animent au sortir de cette retraite. Nous m'avez montré ce
 " qu'il y a à refuser, à détruire en moi; Votre grâce a signalé à
 " mon attention les points les plus faibles, ceux qui ont besoin
 " d'être surveillés et ce matin, quand Vous étiez au fond de mon
 " cœur, Vous m'avez fait prendre des résolutions pratiques pour
 " faire face aux dangers, repousser les bâches et combler les cotés
 " défaillants. Je Vous quitte donc sans crainte, Seigneur, Vous avez
 " tout prévu et je m'étonne à regret Votre Société intime que
 " parce que Vous le voulez. Je compte sur votre grâce, ô Jésus,
 " Vous me la donnerez abondante. Vous le voyez, je veux d'une volonté
 " ferme et sincère la mettre toujours à profit. J'ai une forte volonté
 " je veux l'accomplir; je n'oublierai jamais qu'en cela consiste la Vraie
 Vigilance

Méditation sur l'esprit de Toi - (Motin de la Defense)

L'esprit de foi doit dominer, régner en maître absolu
 Sans mon âme ; toutes mes pensées, toutes mes actions, doivent
 Se faire en esprit de foi. Votre de la foi, c'est vaincre pour
 Dieu, en vertu de Dieu. On demande telle chose de moi, on
 m'impose tel sacrifice, j'ai à subir une épreuve pénible,
 à cet emploi me fatiguer, cette place me déplaît, cette personne
 m'est antipathique, mais la foi me dit que Dieu demande
 cette chose, que Dieu impose ce sacrifice, que Dieu entre
 Voie cette épreuve ; que Dieu veut que je remplisse cet
 emploi malgré les ennuis et les souffrances ; que Dieu veut
 que je reste dans ce lieu, quelle qu'en soient les difficultés ;
 que Dieu veut que je passe ma vie avec cette personne
 d'une nature différente de la mienne et cette foi qui parle
 au fond de mon cœur doit aussi me faire agir. Dieu veut,
 il n'y a qu'à obéir. Sans réplique et sans réflexion d'autrui.
 Seulement je dois subir ces choses, mais il faut que je les
 accepte de bon cœur ; même avec joie ; et que je mette tous
 mes soins à remplir cet emploi, toute ma vigilance à ne
 pas marchander les sacrifices, toute mon abnégation pour rendre
 douce et facile la vie des personnes qui m'entourent ; moins
 elles me plairont et plus je dois être bonne et attentive à leur
 égard. J'y verrai mieux Jésus-Christ. Je voudrais m'imprégner
 de cette foi ; m'y enfouir avantageusement, profondément
 Dieu est présent en tout et partout. Il est le Maître absolu
 de l'univers, les créatures ne peuvent faire le moindre mouvement
 sans Sa permission. Je crois cela. Donc pour l'
 m'être difficile de recevoir tout ce qui m'arrive comme venant
 directement du Coeur et de la main du Bon Dieu ? Votre
 de la foi, c'est faire Votre Volonté, ô mon Dieu et je ne
 désire pas autre chose. Qui je veux envisager les événements
 bons ou mauvais, utiles ou nuisibles (en apparence), même
 à mon avancement spirituel, je veux les voir tous avec le
 Seul yeux de la foi. Vous les permettez pour mon plus
 grand bien, je n'en doute pas ; si je ne peux toujours les
 accepter avec joie, au moins, mon Dieu, je les prendrai
 sans hésitation, avec courage. La foi m'enseignant que je
 ne puis me perdre, ni même m'égarer tant que je ne m'oppose
 pas à l'obstacle à vos desseins sur moi. Pourquoi m'aider

avec dangers semés sur une route où Dieu Lui-même m'a placé ?
 " Au milieu des plus profondes ténèbres La lumière me conduira, et la
 " force de Son bras triomphera pour moi de tous les obstacles... Je crois en
 " Dieu, mais ma foi n'est pas assez ardente ni assez vive. Augmentez
 " la dans mon Coeur et que je ne fasse plus venir que pas des vies
 " de fai. La foi dit : " Dieu le veut ! " que ce soit là mon cri de
 " ralliement. Dieu connu, servi, aimé, sans consolation peut-être,
 " si un jour, la foi suffit.

Attrait - Vie de Toi ; Soumission à la Volonté de Dieu ; abandon
 à la Providence.

Obstacles à s'éteindre - L'agitation intérieure
 O! Réformez - L'obéissance sans le jugement
 O! Surveillez - Les exercices de piété, le Silence, l'exercice
 de la présence de Dieu, la direction dans l'intention
 Résolutions - Recevoir Commandements et emplois sans sei-
 -sonnements humains, répliques, observations, examens,
 réflexions - Fuir l'agitation et le bruit - S'appliquer au
 Silence extérieur et intérieur par l'exercice de la présence
 de Dieu et la pratique des oraisons facultatives.

" Coeur Sacré de Jésus, Coeur Immaculé de Marie, je me place
 " au milieu de Vous, je ne veux pas vous quitter ; en vain
 " - Souvez pas, fortifiez ma Volonté pour faire le bien que
 " vous m'avez inspiré et évitez le mal que Vous m'avez
 " appris à détester. Saints Anges, chargés par Dieu du
 " soin de mon âme, intercidez pour moi ! "

" Ainsi que je t'aurai souffrir, je t'aurai aimé

Mère Clothilde Laperrière

Brantôme

L'amour divin est une pure flamme dont la souffrance est nécessaire abîment. Toute vie religieuse tient-elle sait littéralement sur ces 2 mots : Souffrir et aimer. Aucune autre expression ne résument mieux, je crois, l'existence de notre bonne Mère Clothilde Laperrière.

Née à Meusidan, le 22 X^e 1844, elle fut baptisée le même jour. C'est assez dire combien sa famille était chrétienne. Cependant la Croix ombragea son berceau, elle attesta son enfance, elle meurrit sa jeunesse !.. Les larmes se mêlaient toujours aux caresses qu'elle recevait de Sa Mère et les rayons de joie que la grâce, la candeur, la bonté, les vertus miroitantes de Sa fille faisaient pénétrer dans le cœur de Madame Laperrière étaient tièdes ! Bientôt éteints par des peines cuisantes qui trouvaient un profond et douleurieux abri dans l'âme de Zénobie.

A cette dure école de la Souffrance, l'âme de cette jeune fille conspirait la triste ironie des bonheurs humains et déboulait dès le seuil de la vie, leur substituer les joies austères de la vie religieuse. Reconnaissante à tout... prendre la Croix... Ainsi juis venu après Lui, et le plus près possible, tel fut l'unique idéal de ce cœur délicat si fortement trempé dans le creux de l'épreuve*. Mais Monsieur Laperrière aimait trop sa fille pour consentir aisément à l'immolation de sa belle jeunesse et Zénobie ne peut qu'à Sa majesté entrer au Noviciat de Sainte-Marthe. (1^e juin 1866)

Elle y fut humble et docile, active et fervente réalisant pleinement dès ce premiers pas la belle maxime de sa profession : "Vivre en morte, souffrir en morte, servir en morte, aimer et servir Dieu en Vierge !". Ces beaux débuts ne se dérouleront pas sans épreuves. La jeune fille traversa le tourbillon aux lèvres toutes les épreuves des fastidios de la Noviciat répandant autour d'elle la paix, l'adoration et la joie.

* Ordre de la Confirmation (par Mgr Georges) le 12 juillet
1897

Sur la fete de St Joseph, le 19 Mars 1867, elle put le voile et reçut le nom de St Marie Clathilde; et le 3 Avril 1868 elle fit ses vœux pour cinq ans (ainsi que le voulait alors la Règle) - Envoyée aussitôt à Issauterne, elle y fit la classe durant 9 années avec l'application et le dévouement d'une âme soucieuse de rendre le plus possible de gloire au bon Dieu. On garde encore le souvenir de l'humble, du recueillement, de la modestie de St Clathilde dès ce début de son apostolat. On n'a garde d'oublier non plus la bonté cette noble passion de son cœur généreux qui aucun ingratitude ne devait jamais mettre en échec. Devenue Supérieure de la petite Communauté de Issauterne en 1877, elle donna plus libre carrière encore à cette bonté. Les pauvres, les malades, les faibles, tous ceux qui recourraient à elle, tous ceux qu'elle avait malheureusement gardé la mémoire de son accueil gracieux, de ses douces paroles, et des procédés délicats, des industries ingénieries par lesquels elle consolait, fortifiait, soulageait tous leur mal. Jamais elle n'était plus heureuse que lorsque sa charité lui contait des privations, des contrariétés, des sacrifices... Le fond de cette attachante nature était cependant vif et violent. Les intimes seuls, c'est à dire les Soeurs qui ont vécu longtemps près de Mère Clathilde, ont suivi quelque chose des combats que cette chère Mère se livrait à elle-même pour être toujours calme, souffrant et gracieuse. Son amabilité rendait les réunions fort agréables; elle avait le secret de dispenser les mères, de faire oublier les Soeurs et de mettre tous les coeurs à l'aise et à la joie avec le tact le plus charmant.

Ces vertus rares, bien connues de Mère du Soulas, firent choisir Mère Clathilde pour succéder à Mère Angèle dans la charge de Maîtresse des Novices. C'était une croix bien lourde pour son humilité, une responsabilité écrasante pour son âme humble et craintive! Cependant, forte de son obéissance (et vivement encouragée d'ailleurs par les deux Santes Mères qui l'avaient précédée en ces fonctions importantes et qui leur promettaient leur appui), Mère Clathilde assuma ses responsabilités pour la tâche importante qui devait demeurer sienné devant 12 années. Sur ce laps de temps, 196 vocations furent l'objet de ses études et de ses soins, 80 professions la consolèrent; les décès de 3 novices et de plusieurs jeunes Soeurs lui firent à la fois des lourdes de larmes et des lourdes de joie. Il en fut de même du départ pour le carmel de quelques prétendantes..

Beaucoup plus dur, car il était sans compensation, lui fut le retour au siècle des prétendantes non agréées par le Conseil qui ne les jugeait pas suffisamment aptes à

Elle fit ses
vœux perpétuels
le 24 Septembre
1873

En 1878

la vie religieuse malgré les excellentes leçons et en dépit des bons exemples de leur Si vertueuse maîtresse. Les pauvres enfin, que leur Santé le plus souvent et quelquefois leur éducation 1^{re} ne permettaient pas d'admettre, demeuraient l'objet de la sollicitude de Mère Clotilde qui continuait à les suivre de ses conseils et de ses ferventes prières.

Cette chère et bonne Mère s'évertuait à faire de chaque Novice ce qu'elle réussit si bien à être elle-même c'est-à-dire des Religieuses : Occupées à la Charité, au Travail, à l'Amour avec Dieu ; éloignées des pensées qui dissipent, des désirs qui troublent, des projets qui tourmentent, des humeurs qui pèsent et souvent chargent la conscience ; Maintenues dans leurs sens, dans leurs humeurs, dans leur caractère. Attention à ne froisser personne, à ne blesser personne, à ne penser mal de personne, à ne parler mal de personne ; Modestes dans leur tenue dans leurs paroles, sans leurs démarques, évitant la vanesse, l'affection, la singularité. Demeurant douces et patientes dans les maladies, les peines, les contrariétés, les petites difficultés de tous les jours ; Compassionnantes aux besoins de leurs frères, à leurs malades, à leurs fatigues, à leurs défauts et même à leurs travers. Désintéressées, ne cherchant que la gloire de Dieu, le bien de la Communauté, le salut de tous, n'étant jamais plus heureuse que lorsqu'elles avaient à se priser en faveur des autres ! .. ; Digne à souffrir tout ce que Dieu envoie directement ou par autres à oublier, à pardonner. Dévouées à leurs supérieures, à leurs compagnes, à leur plaisir, à Dieu. Autant à qui elle voulait que l'on allât simplement dans la Confession et la Communion, n'y ayant qu'un seul désir : celui de se purifier pour être pleinement unies. Détrachées de la famille, elles-mêmes surtout, de leurs aises, de leurs fantaisies ; couchées dans leur cellule, au pied du tabernacle, au pied de l'autel de Marie leur bonne et tendre Mère. Prisibles et contentes d'être où le Bon Dieu les veut, de faire ce qu'il le veut, pasce qu'il le veut et comme il le veut...

Afin de réaliser pleinement ce type recherché de perfection, Mère Clotilde préconisait surtout les moyens que elle ne cessait d'employer elle-même pour sa propre Amélioration, je veux dire : 1^{re} la présence de Dieu (elle

voyait tout en Lui et connaissait tout comme venant de Lui); 2^e la mortification de la nature (elle s'assurait de manière à suffrir toujours afin que cette souffrance fût contrarium à celle de Jésus); 3^e le dégagement du cœur (Elle s'appliquait à se détacher sans cesse de tout ce qui n'était pas Dieu et ne connaît pas à Lui, veillant en toute occasion à purifier ses intentions et à faire généralement de continuels sacrifices). — L'Humilité, la Simplicité, la charité, la fermeur rayonnaient en Mère Clotilde plus encore que toutes les autres vertus. Elles étaient, pour ainsi dire son caractère spécial. Tous ses actes, toutes ses paroles en étaient imprégnés. On ne pouvait approcher de cette élue Mère sans les admirer, sans bénéficier de leur Amour et Salvatrice influence, sans souhaiter les acquérir soi-même.

Une seule chose laissait à désirer : la Santé de la Mère Mattheuse qui allait s'affaiblissant beaucoup. Il fut nécessaire en 1890 de lui procurer un repos bien gagné. Délivrée de sa lourde charge, Mère Clotilde édifia successivement les Communautés de Kilesac, de Marciel et de Sainte-Alice. Enfin, rendue au chez Hospice de Brantôme en 1898, elle y vécut jusqu'au en un continuel labours matériel et surtout en la pratique de plus en plus parfait de toutes les vertus malgré des infirmités de plus en plus graves et pénibles.

De 1910 en Juin 1911, elle ne fut quitter son lit; d'étranges souffrances, une insensibilité absolue de se mouvoir, une faiblesse toujours grandissante la crucifiaient chaque jour davantage... Si ce douleur était physique, s'ajoutaient des privations d'ustensilles, des angoisses de l'âme, une véritable agonie du cœur... Elle songeait au jardin des Oliviers... au crucifiement... à l'abandon du Sauveur sur la Croix et, humble et docile toujours, elle se résignait, s'abreuvait l'amertume sans plainte, s'abandonnait sans arrière pensée... De son lit, elle gouvernait encore la maison s'efforçant à force de prévoyance, d'économie et de recommandations de supplées à ce qu'elle n'était plus en état de faire elle-même.

Le 10 Avril 1911, elle eut le plaisir de recevoir la visite de notre bonne Mère Agnès (qui avait été maquise sa fille au Noviciat). Ce fut une joie si profonde qu'elle ne peut la traduire que par des larmes, puis elle causa autant que le lui permit sa faiblesse. L'heure du départ de notre S. Mère étant arrivée, elle pleura encore malgré l'espoir qui on lui donnait d'un tout prochain retour... Il ne servait plus en effet y avoir

de rencontre ici-bas pour ces deux belles âmes. Désormais, souffrances physiques et angoisses morales ne cesseraient de grandir; la faiblesse de la malade était telle qu'on ne pouvait guère communiquer au-delà de 5 à 10 minutes avec elle ou autour d'elle...

Malgré l'état d'atonie où elle semblait plongée en de longs intervalles, Son âme ne cessait de bénir Dieu, d'acquiescer à Sa volonté sainte, de s'abandonner à Sa main crucifiait, de se tenir unie à Lui au sommet du Calvaire. Le martyre de notre bonne Mère Clotilde se prolongea ainsi (bien plus longuement pour Sa belle âme) jusqu'au 30 Juin 1911 où elle expira à 10 heures du soir doucement, pieusement, simplement comme elle avait vécu.

30 Juin 1911.

Pensées de Mère Clotilde

L'Honneur d'une Religieuse, c'est la Sainteté.
 La première marque de la vertu, c'est de ne s'astimer rien.
 La véritable joie consiste à avoir la conscience pure, à empêcher tout ce qui est périsable, à tenir Son âme au-dessus des choux de la terre - Ceux qui se sont donné à Dieu sans réserve et qui sont ainsi demeurés à Lui doivent seuls l'attirer à mourir avec douceur. - La vie Religieuse se résume en 2 mots : Souffrir et aimer. La myrrhe est l'emblème de la Souffrance et l'encens l'emblème de l'amour. - La Souffrance est douce à qui aime J.-C. - J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. - L'âme généreuse cherche toutes les occasions de souffrir pour son bien aimé Sauveur. Le seul unique de toutes les actions d'une Religieuse doit être l'union à Dieu. La pureté d'intention, unie à la pureté des coeurs produit cette union. - Le cœur pur tend à Dieu et le gâche - Dieu ne peut souffrir aucune tache dans le cœur qui lui est consacré. Vouloir servir Dieu selon Son propre sens, c'est la meilleure solidité, point de verte nécessité. - La vertue solide se manifeste par la bonne volonté, la pureté d'intention, la discréption et la générosité. Tout ce qu'on fait contre l'obéissance est mal, tout ce qui on fait sans l'obéissance est mal; tout ce qui n'

fait avec l'obéissance est bon - Le recueillement est l'attention à Dieu
 et à nous-mêmes. Il consiste dans une humilité profonde; dans la pureté du
 cœur dont il bannit tout ce qui n'est pas Dieu; sans l'union avec
 Notre-Sœur dans tous nos actes - Si vous voulez être parfait, faites vos
 actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie afin de les faire
 plus parfaitement par Jésus, avec Jésus, en Jésus et pour Jésus. En
 obéissant à la Vierge Sainte Marie, on obéit à Dieu; ceux qui
 sont conduits par l'esprit de Marie sont enfants de Marie et, par
 conséquent, enfants de Dieu - Ce qui paralyse notre âme au service
 de Dieu, c'est le retour fréquent, presque continuel sur les peines qui
 nous abreuvent - Appelons les épreuves, les afflictions, les incidents du
 nom que leur donne la foi: des actes d'amour de la Sainte Volonté
 de Dieu - Après que Jésus a tant souffert pour nous, n'a-t-il
 pas le droit de nous demander de souffrir pour Lui -
 C'est auprès de Jésus que la crainte se dissipé et que la tristesse
 est consolée - La résignation, c'est la paix dans le sacrifice.
 Le devoir est la dette sacrée que chacun de nous doit à Dieu,
 au prochain et à lui-même - Mieux vous remplissez vos obliga-
 tions ordinaires, plus vous assurez le rachat des fautes préchues
 La véritable joie consiste à avoir la conscience pure, à mépriser tout
 ce qui passe, à tenir son âme élevée vers Dieu - Il n'y a que
 ceux qui ont été à Dieu sans réserve qui peuvent s'attendre
 à mourir avec douceur - L'âme s'unît à Dieu par la reconnaiss-
 ance et par l'amour - Chercher Dieu et l'oublier soi-même,
 c'est l'unique but de la vie religieuse - Celui qui s'attache aux
 créatures n'embrassera que des fantômes dans l'éternité - La perfection
 sans ombre n'est pas de ce monde. Le plus sublime degré de
 cette consiste à savoir faire la part de la fragilité humaine sans
 partager les faiblesses qu'on sait condamner - Plus nos pensées et
 nos sentiments sont opposés à ceux de nos supérieurs, plus
 en obéissant nous faisons preuve de foi - La source de tout
 le malheur, c'est le défaut de foi - L'âme trouve sans
 la conformité à la volonté de Dieu la sainteté la plus parfaite,
 le bonheur le plus complet - L'orgueil est la source de
 tous les chagrins, de toutes les difficultés, de toutes les cravates
 Devise préférée de Mère Clotilde:
 "Aimer à être ignorée et comptée pour rien"

Mère Rosalie Lasourel

Sainte-Séverine

C'est une brave femme du peuple qui a honoré de cette appellation si
noble comme Mère Rosalie. Un correspondant de la Croix du Perigord écrit quel triomphe furent les funérailles de cette religieuse selon le cœur de
Dieu et combien sainte fut sa vie. Voici ses lignes : « Vendredi dernier,
la fête de la Sainte Couronne d'Épines, vers 9 heures du matin le glas résonnait
dans la vieille tour carrée de l'église de Saint-Séverine. Dès lors tout
de tous les chemins de la paroisse, on voyait fillettes, garçons et femmes
et enfiranches se rendre silencieusement au couvent où l'une des religieuses
la Supérieure, celle que le peuple appelait du doux nom de Mère
la bonne Mère Rosalie était décédée la veille. C'était l'heure du faut-
railles et aucun des enfants qui l'avaient connue ne voulait manquer
Quelle marche triomphale ce fut ! Cette Croix fleurie et voilée de blanc
devant la procession ; cette longue théorie d'enfants de chœurs et de
porte-lis précédant et suivant le bon Père de la paroisse, M. Abbé
Dufraisse ; M. le Chanoine Boucher custode du Saint-Sacrement ;
M. le doyen de Beaumont, M. l'Abbé Vergne, Abbé curé de
Bourniquel et de Molécies, M. le Vicaire de Lalinde ; puis le couvoi
tout blanc porté par quatre jeunes et vigoureuses filles parées
de blanc ; ces saintes religieuses avec leur vénérable Supérieure,
venues de divers points du Perigord et cette nombreuse assistance
de femmes recueillies et plongées dans la tristesse, marchant en
bel ordre derrière la regrettée défunte, donnaient l'impression
très vive que l'on accompagnait à sa dernière demeure une
sainte, une religieuse selon le cœur de Dieu telle qu'il les
faut à l'église et à la Société toujours, mais davantage aux époques
de persécution et de crise de la foi.

De loin, dès l'âge le plus tendre, Soeur Rosalie s'était préparée
à vivre sa vie religieuse et par là à mériter la mort pieuse
(29 février) à qui elle a fait. Mère à Jourgnac Jourgnac en 1842, sans une de
ces familles ardentes à la foi rebute et pleine de distinction
elle y puise, avec le sens chrétien, un attachement inébranlable

" à l'Eglise. Toute jeune elle entendit la voix de Dieu parle à son cœur
" et lui obéit avec promptitude. Une âme s'élite consacrée à Dieu
" depuis longtemps commença son éducation et travailla à développer son
" bon exemple et ses conseils les germes de vertu qu'elle remarquait dans
" sa petite élève. Les progrès spirituels et intellectuels de celle-ci furent

(13 juillet 1859) à tels que, dès l'âge de 16 ans, elle allait frapper à la porte de l'abbaye de Notre-Dame de la Salette et demandait à prendre place au Noviciat. Avec un zèle débordant, elle se lassa aux exercices de la vie religieuse; après s'y être fortifiée pendant qq. temps, la jeune postulante fut envoyée successivement à Liége, à Bergerac et à l'Abbaye d'Institutrice

(9 Septembre 1861) " Admire leinté à recevoir le Saint habit, Marie Pasquet, devenue S. Marie Rosalie

(3 juillet 1862) " devant à cette élue paix. Il en fut de même après sa profession. Pendant 10 ans
" encadré, S. Rosalie devait travailler à ce poste, sans faillir jamais, s'y sacrifiant
" pour tous, y menant enfin cette vie d'abnégation, de dévouement, de douce et forte charité
" qui ne s'est arrêté qu'à la mort - Jeune religieuse, elle fut formée à l'éducation de la jeunesse
" et au soin des malades par la bonne Mère Agnès Lessauvage tout pendant 3 ans de partage
" à la vie. Lorsque en 1899, la mort sépara ces deux sœurs, S. Rosalie fut nommée Sup. de la C.^e

" Les épreuves ne lui manquaient pas, elle les supporta toutes avec dévouement et grand courage pour
" la gloire de Dieu et l'élévation du prochain. La plus douleuruse pour son cœur si
" dévoué à Dieu et aux âmes fut la fermeture de l'achèvement de l'école! en 1901. Quelle place

" inquiétante fut ouverte en ce pauvre cœur au jour du départ de ses deux enfants!

" Cependant Mère Rosalie demeura vaillamment debout. Elle prisa sans
" la peine même un rôle plus ardent encore et un dévouement plus
" intense que jamais pour la population de Saint-Aubin-Parent, enfant,
" jeunes ou vieux tous trouvaient auprès d'elle conseil, secours, consolation
" et réconfort. Elle allait de village en village visiter les malades,
" les infirmes cherchant à guérir les âmes en apaisant les corps; faisant
" partout rompre ainsi et servir le bon Dieu. Jusqu'à la fin, même
" devant les leuves de martyre qui terminèrent sa vie, avec une bénédiction
" admirable, elle fit du bien à tous ceux qui la visitaient; elle fut religieuse en
" priant, en souffrant en donnant de beaux exemples et de sages conseils et
" c'est pour cela que le 24 février Dieu permit que sa Sépulture fut pleine

" d'honneur et qu'une femme du peuple laissa tomber cette belle
" parole qui vaut bien un panégyrique: « Mère Rosalie! c'était
" une étoile du ciel!...»

22 Février 1912

Dame Emérancienne Chéillard

Orphelinat

"Je vous envoie un diamant bleu", écrivait la Supérieure Générale de St^e Martha à une Directrice locale, en lui envoyant la chère Religieuse qui il y a quelques jours à peine nous accompagnions à sa dernière demeure. L'expression était vraie. Sous un extérieur très simple, très modeste presque négligé, l'^e Emérancienne cachait un riche trésor de vertus religieuses. Née à Sainte-Alvise, de parents très chrétiens, l'attrait pour la piété parut chez elle avec les premières leçons de la raison et cette piété se développa surtout par ses rapports avec les Religieuses appelées dans cette paroisse par M^r l'Abbé de la Chapelle. L'enfant était alors presque une jeune fille; elle put donc profiter de leurs leçons et de leurs exemples. À leur contact, elle sentit augmenter son goût pour la vie religieuse qu'elle avait déjà sentie quoiqu'en connaissant très peu. Courtoisie elle fut attendue longtemps avant de réaliser son désir. Sa famille ne pouvant se décider à se séparer d'elle. Enfin à 23 ans, la Voix de Notre-Seigneur se faisant toujours plus pressante, la jeune fille, le cœur envoûté, franchit tous les obstacles et entra au Noviciat des Soeurs de Sainte-Marthe le 26 Mai 1874.

Madame Chéillard en fut malade et de longtemps n'eut la force de voir sa fille sous le costume religieux.

Après sa profession fait le

l'^e Emérancienne fut envoyée à Issigeac où elle passa pour ans. Tout le rest de sa vie s'est écoulée à Domme et à l'Orphelinat où elle était depuis douze ans. Partout elle a été employée aux petites classes, où elle a beaucoup souffert, éprouvant presque toujours de violentes maux de tête et étant affligée, partout sans les services annuels, d'un tremblement incessant très sensible. Jamais elle ne s'est plainte, jamais elle n'a demandé un moment de répit; elle a continué sa tâche jusqu'à ce que la maladie la souvintroyée. Toutes les Religieuses qui ont habité avec cette chère Soeur sont unanimes à louer son humilité, sa modestie, sa charité, son esprit d'obéissance et de pauvreté, est une mal bâtie les vertus qui font l'essence de l'esprit religieux. Elle aimait tout tout la vie cachée, et elle vivait le bien à l'aise de cette vie qu'elle

était absolument inconnue au Sébastien et presque inconnue dans la Congrégation si ce n'est des Religieuses qui ont vécu avec elle. Elle avait Dieu Seul en vue et cherchait uniquement à lui plaire. Cette chère Sœur avait une grande frayeur de la mort; aussi nous croyons que c'est par un effet de sa grande bonté que Dieu lui en a épargné les angoisses.

En commençant le noviciat de St François d'Assise, le 1^{er} mars 1912, je lui demandai, dit-elle quelque chose qu'il faut qu'il m'accorde, et il me l'accorda, j'en suis sûre!... Il la lui accorda, en effet, au moins, il lui accorda la plus grande de toutes les grâces en lui donnant le ciel pour la clôture de cette novitiat; car c'est ce que là, vers une heure de l'après midi, que cette belle âme s'en alla, nous en avons la confiance, vers le repos éternel.

C'était le mardi. Elle avait fait toute la Classe du Samedi. Le Soir, à cinq heures, elle fut graciée à la Chapelle d'une congestion cérébrale; elle eut encore assez de connaissance pour se confesser, ce qui elle avait fait du reste la veille. Elle reçut l'Extreme-Onction puis tomba dans une espèce de somme qui dura jusqu'à la fin. Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, permit que les funérailles de la chère Sœur fussent presque un triomphe. Monseigneur l'Archidiacre de Bergerac présida la cérémonie assisté de quatre autres membres du clergé. Il ne longue théorie de plus de trois cents enfants lui fit cortège jusqu'au cimetière. Les Religieuses étaient nombreuses aussi et, parmi elles, se trouvaient cinq anciennes Supérieures de la vertueuse défunte, qui toutes redisaient la parole qu'il y a plus de trente ans avait dit notre Sainte Mère Angèle, alors Supérieure générale. C'était vraiment unissant coquet que notre regrettée Sœur Geneviève Thillaud!...

12 Mars 1912.

De Césaire Audrie

Novice

Le petit village de Tocayac, en la Commune de Grospierres vivait au siècle dernier un mariage de petits propriétaires, honnêtes, chrétiens et vertueux. Jacques Audrie et son épouse Marie-Louise Coué étaient déjà riches d'une fille et d'un fils lorsque leur fut donnée, le 18 décembre 1850 une nouvelle enfant à laquelle ils donneront le nom de la très Sainte Vierge.

Vive, pieuse et aimante, la petite Marie était au logis comme un gai rayon de soleil qui épanouissait les coeurs. Mais quel bonheur est durable ici-bas et quelle union est préservee des Seuls?.. La maladie et la mort viennent donc, beaucoup trop vite, semblait-il visiter le foyer de Jacques Andrieu et lui raffer sa pieuse épouse. Elle s'en alla la pauvre Marie, peu de temps après l'arrivée d'un quatrième enfant, broyée par la douleur, mais résignée et confiante en Dieu qui l'appelait à Lui. Marie avait alors neuf ans, sa Soeur aînée en avait quinze celle-ci fut l'ange gardien de la famille. Marie pour ses jeunes frères, elle entoura son père de tout de respect, de soins et d'affection qu'il ne songea jamais à prendre une nouvelle épouse. Marie s'efforçait de secondes sa Soeur autant que le permettait son jeune âge. Elle y réussissait fort bien. Aussi ne fut-il jamais question de l'envoyer à l'école. De grand matin elle allait garder les brebis en triplant ou en filant, et de retour à la maison, elle s'exerçait à tous les soins du ménage. A ce foyer, où le souvenir de Mme Marie demeurait vivant, on continuait toutes les traditions chrétiennes du passé. La Soeur aînée faisait prier les petits et leur enseignait le catéchisme. Le Père veillait soigneusement sur ses enfants. Non content de les tenir sévèrement éloignés de tout danger, il leur donnait les meilleurs exemples et ne leur passait aucune inadvertance. Neuf années s'écoulèrent ainsi Marie était devenue l'une des meilleures jeunes filles de la paroisse lorsque, son père étant décédé et sa Soeur mariée, elle entra au service de l'excellente famille Cardette à Aspet. Elle y fut très appréciée et traitée beaucoup plus en amie qu'en domestique. Bonne d'enfant d'abord, Marie devint bientôt une fait habile cuisinière. Son activité, sa propreté, sa scrupuleuse, son esprit d'ordre et d'économie, son dévouement, sa parfaite modestie en faisaient vraiment une perle rare. Monsieur le curé l'eutra donc avec une grande joie dans la Congrégation de la Béni Sainte Vierge (à laquelle elle avait été consacrée dès son bas âge et dont elle porta le cordeau toute sa vie). Le vénérable Père Bouyssou, confesseur de Marie, cultiva soigneusement sa piété, faisant fleurir en son cœur une charité ardue, et la fortifiant grandement par l'usage de la communion fréquent. Il eut une grande influence sur l'âme

de la jeune fille qui lui semblait marquée pour la Virginité. Aussi, obligé de quitter Arlat, ce bon père recommanda-t-il la vocation de la jeune plénitude au R. Père Miguel. Celui-ci n'aternya point et, peu de semaines après son intervention, Marie entra chez les Dames-Blanches (C^e des S.C. de Picpus à Arlat). Cet essai n'eut pas de succès. Au bout d'un mois, la jeune fille, profondément déconcertée, rentrait chez ses maîtres fort heureux de la reconquérir. Le bon père Miguel, on le conceoit était beaucoup moins satisfait. Il parla de Sainte-Marthre, il le fut eloquem-ment, il pressa fortement, il aplaudit les obstacles, il usa de son autorité pour répondre de cette nouvelle démarche et Marie obéit ses maîtres et sa famille. Les premiers employèrent tous les moyens en leur pouvoir pour vaincre la résolution de la jeune louve; les seconds usèrent d'un véritable stratagème pour mettre en échec ce nouveau projet. Persuadé que "cette pauvre petite" s'ennuyait en service et ne songeait à la vie religieuse que comme un pis aller, on envoya le jeune Frédéric avec Marie que Sa Soeur la demandait immédiatement pour cause de maladie grave. Elle partit aussitôt, désolee, pleurant et pianant tout le long du chemin qui était considérable et qu'elle arpentait à tui grands pas. Son frère cependant paraissait peu pressé d'arriver. Inquiétude sur son personnage, il demeurait en arrière comptant ses pas pour ainsi dire et profitant des moindres circonstances pour s'abréger un peu de ci de là: admirer les cultures, dire bonjour à un passant, bâter un laboureur, reconnaître un village, que fais-je? Marie le rappelait souvent à l'ordre. L'impatientant de ces lenteurs qui, au fil de l'interpellant, le regardant bien en face: "Tu n'es qu'une triste, dit-elle, si qu'une fois j'arrive et tu dis que notre Soeur est mourante! Je ne te connais plus vraiment!" "Voyons, parle, qu'est-ce que cela signifie?..." Façé de Strophiques, le jeune homme avoua la Supercherie. La Soeur aimée était bien portante et on ne s'était servi de cette fausse nouvelle que parce que c'était le seul moyen de faire revenir Marie au village! Notre jeune fille reçut mal cette confidence, elle s'insurgea, se facha et voulut repartir. Seule tenante. Mais on l'attirait à Layac, toute la famille venait à sa rencontre et elle mourrait de fatigue et de faim ayant fait à peine, dans des transes inexprimables près de 15 kilomètres à pied!

On l'entraîna donc à la maison où un grand festin était préparé, la table toute dressée et déjà couverte de mets. Marie était stupéfaite... Quelle était enfin la raison de tant d'extravagances.